

VOYAGE

EN DIFFÉRENTES PARTIES

DE L'ANGLETERRE,

ET particulièrement dans les Montagnes & ſur les Lacs du Cumberland & du Weſtmoreland;

Contenant des Obſervations relatives aux beautés pittoreſques.

Par M. WILLIAM GILPIN, M. A. Chanoine de Saliſbury, & Curé de Boldre dans le Hampshire.

OUVRAGE TRADUIT DE L'ANGLOIS, ſur la Troiſième Edition, par M. GUÉDON DE BERCHERE,

ET ORNÉ D'UN GRAND NOMBRE DE GRAVURES.

TOME PREMIER.

Prix, 12 liv. les deux Vol. brochés.



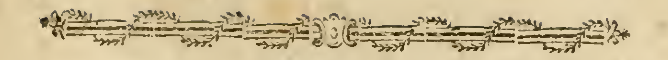
A PARIS,

Chez DEFER DE MAISONNEUVE, Libr. rue du Foin S. Jacques.

A LONDRES,

Chez BLAMIRE, Libraire, dans le Strand, au coin de la rue Northumberland.

1789.



EPITRE DÉDICATOIRE

A Monſieur DE LA HARPE, l'un des Quarante de l'Académie Françoiſe, de pluſieurs autres Académies, Profeſſeur du Lycée de Paris, &c.

MONSIEUR,

L'uſage a conſacré les Dédicaces, & il les a peut-être avilies par l'abus qu'on en a fait trop ſouvent en flattant le vice heureux, ou mettant le riche qui n'eſt que riche au niveau des talens.

Si la foibleſſe d'un hommage de ce genre eſt excuſable, c'eſt lorſque celui qui le rend a beſoin de mettre ſon Ouvrage ſous la protection d'un nom avantageuſement connu. En oſant prendre le vôtre, Monſieur, je ſuis ſûr de l'aveu du Monde Littéraire, & de celui de tous les Artiſtes. Quel autre pourroit

convenir mieux à la tête d'un livre plein de recherches ſur les Beaux-Arts que celui d'un Homme de Lettres, dont le génie s'eſt exercé avec tant de ſuccès dans le plus beau & le plus difficile de tous? L'Envie même reconnoîtroit à ces mots l'immortel Auteur de Philoctète.

Daignez donc, Monſieur, agréer ma Traduction, malgré ſes défauts. Heureux, en rendant ce premier hommage, de penſer que vous y reconnoîtrez l'expreſſion du devoir & le tribut de la reconnoiſſance.

Je ſuis, avec reſpect,

Monſieur,

*Votre très-humble
& très-obéiſſant ſerviteur,*

GUÉDON DE BERCHERE.

Croydon, Surry, ce 22 Mai 1789.

TABLE DES CHAPITRES.

TOME PREMIER.

CHAPITRE PREMIER.

CHAPITRE II.

CHAPITRE III.

CHAPITRE IV.

CHAPITRE V.

CHAPITRE VI.

CHAPITRE VII.

CHAPITRE X.

CHAPITRE XI.

CHAPITRE XII.

CHAPITRE XIII.

CHAPITRE XIV.

CHAPITRE XV.

Fin de la Table du Tome premier.

EXPLICATION

DES GRAVURES

Inſérées dans le Corps de l'Ouvrage.

TOME PREMIER.

PAGE 81.

REPRÉSENTATION *du Château de Warwick, vu du parc. On y a montré ſa liaiſon avec la rivière & l'Iſle.*

PAGE 128.

On y fait voir la manière élégante dont les anſes ſont adaptées aux anciens vaſes étruſques, & l'air mal-adroit que ces anſes ont ordinairement dans ceux de moderne conſtruction.

PAGE 142.

Explication des formes des montagnes & des lignes qu'elles décrivent. On n'en a marqué que

les contours, ſans les ombrer ni les colorier, afin de rendre les formes plus viſibles.

PAGE 159.

Montre l'apparence que forment les rivages d'un lac, vus de ſa ſurface dans un bateau. *Les promontoires & les baies, à moins d'être fort grands, perdent les irrégularités dentelées de leurs bords, & toute la limite du lac devient pour l'œil une eſpèce de fil délié.*

Lorſque le Spectateur eſt ſur le rivage, *s'il eſt dans une ſituation un peu élevée, les promontoires ſemblent venir en avant, & toutes les dentelures ſont diſtinctes & marquées.*

On peut comparer ces deux manières de voir en paſſant de cette gravure à celle du ſecond Volume, où eſt repréſenté un lac vu du rivage. *Cette dernière maniere de voir un lac, eſt, en général, la plus agréable, à moins qu'on ne prenne ſon point-de-vue trop haut; ce qui rend l'horiſon trop élevé.*

PAGE 165.

On a eu intention de repréſenter dans cette gravure les belles réflexions que la lumière forme quelquefois ſur la ſurface des lacs, & qui ſont

brisées par le mouvement tremblottant de l'eau ; comme il est expliqué.

PAGE 185.

La vallée resserrée *ou* vallon, *peut être considérée comme une espèce de devant-de-tableau. Ces scènes sont, en général, ornées d'une rivière, & quelquefois d'un chemin seulement. De cette dernière espèce est le val de Middleton, décrit au second Volume.*

PAGE 199.

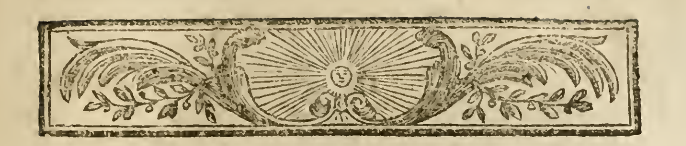
Exemple de l'effet de la lumière ; *effet quelquefois assez considérable pour donner de l'importance, même aux lieux dégarnis d'objets. Un soleil couchant, ou une tempête, (comme on les voit ici) sont tres-favorables à une représentation de ce genre.*

PAGE 216.

Ce plan de Windermere n'est pas dans toute l'exactitude topographique ; mais il en a assez pour donner au Lecteur une idée de ses dimensions, & de la situation des différens lieux cités qui sont sur ses rivages.

PAGE 218.

Cette vue du milieu de Windermere est prise des



PRÉFACE
DE L'AUTEUR.

Les Obſervations ſuivantes ſur des ſcènes variées du Payſage Anglois, ont été écrites il y a environ quinze ans. L'Auteur, tout rempli du ſujet, les a jettées d'abord ſur le papier, chaque ſoir, après que la ſcène du jour avoit frappé ſes yeux; & dans un moment de plus de loiſir, il les a corrigées, & leur a donné une forme; mais en les écrivant, il ne ſongeoit qu'à ſon amuſement, n'ayant pas alors, pour dire la vérité, la plus petite idée qu'elles puſſent jamais ſervir à amuſer aucun autre que lui. Les ayant communiquées à un petit nombre d'amis, l'un d'eux les vit d'un œil ſi prévenu, qu'il jugea à propos d'en dire quelque

chofe au Public (1). La curiofité en fut éveillée chez plufieurs. L'Auteur, en conféquence, fe vit forcé de montrer fon manufcrit à d'autres perfonnes, mais toujours fans aucun deffein de publier l'Ouvrage. Il étoit retenu, à cet égard, par le fentiment de fes fautes, & par les difficultés multipliées, néceffairement attachées à l'exécution d'un tel projet.

Parmi les perfonnes qui defirèrent de lire ces Obfervations, étoit la feue Ducheffe Douairière de Portland, Dame dont le mérite fupérieur eft connu de tout le monde. Les ayant lues dans la nouveauté de la compofition, & les ayant relues après un intervalle de fept à huit ans, elle preffa l'Auteur de les mettre au jour, offrant, de la manière la plus obligeante, d'en faciliter la publication difpendieufe par la voie d'une foufcription à laquelle elle contribueroit avec nobleffe. Quoique l'Au-

(1) Mafon, Mémoires pour fervir à la vie de Gray, pag. 377.

teur ne voulût point adopter ce moyen, cependant, les argumens de la Ducheſſe influèrent en plus grande partie à le décider à mettre ſes papiers en ordre pour les donner au Public. Le tout étoit à moitié imprimé, lorſque le décès de cette illuſtre Dame arriva.

Mais, malgré les éloges flatteurs que l'Ouvrage a reçus, malgré les corrections conſidérables qui y ont été faites, tant par l'Auteur pendant le nombre d'années que ſon Manuſcrit a reſté en ſes mains, que par pluſieurs amis bons connoiſſeurs dans les matières qu'il traite, néanmoins ce n'eſt pas ſans défiance qu'il s'expoſe aux jugemens publics.

Sa crainte eſt fondée d'abord ſur la précipitation avec laquelle il a fait ſes obſervations ſur les différens Payſages qu'il a décrits. On ne peut peindre un pays convenablement, à moins de l'avoir contemplé ſous ſes différens aſpects. Les deſcriptions qui ſuivent ſont des copies fidelles de chaque ſcène (du moins l'Au-

teur le croit ainſi), dans l'état où elle s'eſt offerte à ſes yeux, au moment où il la décrivoit. Mais il ſait auſſi que le même tableau de ce genre pourroit préſenter au Spectateur deux Payſages tout différens, ſelon les différens accidens de lumière produits par un ciel bas ou un tems clair. Il pourroit non-ſeulement trouver des diſtances effacées ou reſortant avec éclat, mais il ſeroit encore poſſible qu'il vît des variations produites dans les objets eux-mêmes, & cela ſimplement à raiſon des différentes parties du jour dans leſquelles il les examineroit. Par exemple, une montagne dont la pointe paroît arrondie, vue le matin, préſentera quelquefois à l'œil un double ſommet, lorſqu'elle eſt éclairée par les rayons du ſoleil couchant. Les rochers & les bois prennent des formes différentes ſelon les diverſes directions de la lumière, tandis que les couleurs & les teintes des objets (dont leur effet dépend à un degré conſidérable) varient ſans ceſſe. Nous voyons même

quelquefois (fur-tout dans un pays de montagnes) une variation de lumière changer toute la face d'un Payfage. Lorfqu'un foleil ardent luit, les collines couleur de pourpre peuvent confiner l'horifon, & paroître fe brifer en une infinité de formes agréables; mais par un tems fombre, la fcène fera peut-être toute différente. Les montagnes dans le lointain, & toutes leurs magnifiques projections, difparoîtront pour céder la place à un terrein plat & inanimé. Tout ce qu'a pu faire l'Auteur pour parer à des difficultés de cette nature, a été de fpécifier, en général, par quelle forte de tems & fous quel état de lumière ont paru à fes yeux les divers Payfages dont il a fait la defcription.

A l'égard de fes vues de lacs (objets qui forment la principale partie de l'Ouvrage), il a, à la vérité, moins lieu de redouter la critique, & offre fes obfervations avec plus de confiance. Il a paffé quelque tems au milieu des fcènes de ce genre; & quoi-

qu'il n'ait vu qu'une ſeule fois chacune d'elles, cependant, comme il a employé à ſon examen près d'une ſemaine, il a ſi bien remarqué toutes leurs variétés, qu'il a été en état de régler ſes explications d'après les variations des effets du tems & de la lumière, & par conſéquent de parler, en général, avec plus de préciſion.

Il a néanmoins encore une crainte, fondée ſur les effets de ces mêmes variations. Les traits même ſauvages de la nature éprouvent, par différentes cauſes, des changemens continuels. Ces cauſes ſont les enclos, les canaux, les carrières, les bâtimens, &, plus que tout le reſte, la préſence ou l'abſence des bois. Si les ſcènes, ouvrages de la Nature non cultivée, ſont ſujettes à des changemens, à combien plus forte raiſon devons-nous en obſerver dans les objets particuliers, par l'effet des améliorations que l'art y fait continuellement ſelon le goût ou le caprice de leurs poſſeſſeurs ? Peu de ces tableaux reſtent

long-tems dans la même ſituation. La pouſſe des arbres & des arbriſſeaux y produit ſans ceſſe de nouveaux aſpects, même ſous les ſeules mains de la Nature. Il eſt donc probable que pluſieurs des ſcènes embellies décrites dans l'Ouvrage ſont maintenant tout autres, & que l'Auteur donne plutôt l'hiſtoire de l'état paſſé que la repréſentation de l'état actuel des choſes. Treize ou quatorze années amènent un jeune arbre à ſon degré de perfection. Ce tems écoulé, ſi l'on n'emploie fréquemment la ſerpette, un plan d'arbriſſeaux dépérit de lui-même par des cauſes naturelles.

La ſcène aquatique eſt, il eſt vrai, moins ſujette à changer. Plus les traits en ſeront larges, moins ils varieront. L'élément liquide qui fait la partie conſtituante du tableau, n'éprouve point l'injure du tems, & les rochers & les montagnes qui environnent un lac ſont auſſi peu ſuſceptibles de variations qu'aucune partie d'un Payſage puiſſe l'être. Les bois

ſont le ſeul trait qui ait pu ſouffrir un changement un peu conſidérable. Ceux de pluſieurs lacs du Nord de l'Angleterre, principalement de celui de Keſwic, ont été, à la vérité, terriblement dévaſtés.

Cette brillante portion du globe produiſoit autrefois, en grande quantité, d'excellent bois de conſtruction, qui ornoit les bords du lac, & lui formoit des entours majeſtueux. Mais après la rébellion qui éclata en 1715, les terres & tous les autres biens de l'infortuné Comte de Derwentwater furent confiſqués au profit de la Couronne, & donnés par Georges premier, pour augmenter le fonds de l'Hôpital de Greenwich, dont les Adminiſtrateurs vendirent preſque auſſi-tôt tous les bois, qui furent abattus par les acheteurs.

Avant cette époque, le lac de Keſwick étoit un objet digne d'admiration. Peu de perſonnes aujourd'hui vivantes peuvent ſe ſouvenir de l'avoir vu dans les jours de ſa gloire. Depuis lors, il n'a plus

ſouffert de grands changemens ; mais encore en a-t-il éprouvé quelques-uns. Deux bois aſſez conſidérables, ſur les deux rives oppoſées du lac, l'un dépendant de la terre de Derwentwater, l'autre appartenant à Mylord Egremont, ont été détruits. L'Auteur ſe ſert ici du mot *détruit*, à cauſe de la manière barbare dont on fait les coupes de bois dans le Nord de cette Iſle. Dans les Provinces Méridionales de l'Angleterre, le Propriétaire envoye dans ſes bois un Arpenteur expérimenté, qui marque les arbres qu'on peut abattre, & reſpecte avec ſoin les baliveaux. Ces jeunes nourriſſons, s'ils ſont garantis, rendent bientôt à la forêt ſes anciens honneurs, & elle devient, par ce moyen, une pépinière perpétuelle. Dans le Nord, il en eſt autrement. Le Marchand de bois conclut un marché pour tout le bois ſur pied, & le poſſeſſeur, pour le profit du moment, qui eſt ſon unique objet, lui laiſſe lever la coignée ſur le tout ſans diſtinction. Il ne repouſſe que du taillis ou

ſur-bois à la place, & toute ſucceſſion de futaie eſt anéantie. Telle eſt, parmi d'autres cauſes, celle qui a opéré la deſtruction générale des forêts dans l'Ecoſſe.

L'Auteur croit que c'eſt depuis qu'il a écrit ſes obſervations, que le lac de Keſwick a perdu cet ornement; mais comme il a été informé que le ſur-bois y a crû conſidérablement, & a, dans pluſieurs parties, ajouté un degré de richeſſe aux montagnes & aux promontoires qui entourent le lac, il ne ſoupçonne pas que, dans un ſi court eſpace de tems, il ait pu arriver un changement aſſez important pour affecter la véracité de ſes deſcriptions. Il y aura toujours, ſans doute, une différence extrême entre l'apparence noble d'un bois & la pauvreté d'un taillis. C'eſt ce qu'on voit aſſez clairement ſur le lieu; mais plus les diſtances ſont éloignées dans ces points de vue étendus, moins l'effet devient ſenſible.

Un autre motif de crainte dans l'Auteur, eſt qu'on ne le juge trop ſévère

dans ses apperçus rapides des *productions de l'Art.* Le grand tableau de la Nature paroîtra toujours si supérieur à tous les efforts de l'industrie humaine, que l'œil de l'Artiste, après avoir contemplé la majesté noble de la première, ne pourra presque regarder qu'avec dédain la foiblesse & l'imperfection de la dernière. Ce produit seroit cependant aussi injuste que de mépriser une action raisonnable, parce qu'on ne pourroit lui donner pour base une vertu cardinale. Tous les modes de scènes ont leurs places marquées ou leur à-propos. Une forêt sauvage attenant un beau Château, seroit aussi absurde que ce dernier situé au milieu de la forêt.

Une maison est un objet *artificiel*, & toute la scène environnante *doit* se sentir, à quelques égards, de la main de l'Art. La propriété le demande; la convenance l'exige. Mais si elle tient à l'*Art*, en tant qu'elle est une dépendance du *bâtiment*, elle doit aussi tenir à la Nature, en tant qu'elle appartient au pays. Cette scène a

donc deux caractères à ſoutenir, & peut être conſidérée comme le lien qui unit la régularité de la ſtructure & la liberté de la ſcène naturelle : ce ſont-là les deux caractériſtiques qui peuvent ſeuls lui donner du prix.

Cela poſé, le propre d'une ſcène embellie eſt de joindre l'agrément aux choſes de convenance dans le voiſinage de la maiſon, d'en écarter tout objet déſagréable, & d'ajouter un beau devant pour faire reſſortir ce qui eſt dans l'éloignement. Si le ſîte ne fournit point de perſpective, il faudra tâcher de tirer plus de parti de ſes propres beautés ; mais, dans tous les cas, il faut en bien étudier le double caractère que nous venons de définir, & laiſſer voir la ſimplicité de la Nature, autant qu'elle pourra s'allier avec les ornemens artificiels qu'on ſe propoſe, ou qui exiſtent déjà. Si le tableau eſt vaſte, il faut que l'Art s'éloigne & diſparoiſſe par degrés, à meſure qu'il s'écarte du bâtiment & s'avance dans le pays.

Il eſt vrai qu'il eſt difficile de claſſer la ſcène embellie parmi les objets *purement pittoreſques*. Elle eſt trop peignée & trop polie pour le pinceau de l'Artiſte, qui ſe complait toujours dans les traits hardis, libres, négligés, enfin dans les âpretés de la Nature, abhorrant dans ſes ſaillies déréglées la moindre apparence de l'Art, ou qui du moins n'admet que les objets qui montrent l'abandon, la ſimplicité & la liberté de la Nature. Les ruines tiennent d'une manière particulière à ce genre d'objets. On en permet, à la vérité, qui ſont d'une nature plus régulière, tels que les bâtimens & les vaiſſeaux, quelquefois en faveur du contraſte, & quelquefois à cauſe des idées agréables qu'ils font naître; mais nous les proſcrivons abſolument comme objets pittoreſques juſqu'à ce qu'ils aient dépoſé l'aſpect de leurs dimenſions étudiées. Le bâtiment ne veut être vu qu'en perſpective, & le vaiſſeau en vue accourcie avec ſes voiles variées dans leur poſition, avant

de prétendre à fixer l'attention de l'Artiſte ou du Connoiſſeur.

La ſcène embellie a ce mêlange d'objets réguliers en un plus haut degré encore; mais quoiqu'elle ne porte pas aſſez l'empreinte des caractères hardis & libres de la Nature pour être purement pittoreſque, néanmoins, lorſque les règles qui conviennent au genre ont été exactement obſervées, elle forme une très-belle eſpèce de payſage, qui a des beautés qui lui ſont propres, & qui, ſi elles ne nous étonnent pas pour la grandeur & la ſublimité, nous plaiſent par la ſymmétrie & l'élégance.

Dans le corps de l'Ouvrage, l'Auteur s'eſt haſardé à nommer la *ſcène embellie*, l'un des traits particuliers du payſage Anglois; mais il nous reſte à regretter que ce beau mode de compoſition ne produiſe le plus ſouvent que des efforts peu heureux. Sa double propriété de s'allier à l'Art & à la Nature, eſt rarement conſultée & ſuivie avec une exacte impartialité. On la ſacrifie

généralement au deſir d'introduire des ornemens ambitieux, & la Nature eſt négligée ou mépriſée.

Lorſque les fautes de convenance ſont légères, on les pardonne aiſément; mais ſi l'on voit une erreur capitale, ce qu'on pourroit preſque appeller un crime de lèze-nature, le goût du Spectateur ſe révolte & s'indigne.

Dans un voyage auſſi étendu que celui qui eſt l'objet de cet Ouvrage, l'Auteur a dû s'attendre à voir une infinité de ſcènes déſagréables en ce genre; quelques-unes où la Nature étoit forcée, d'autres où elle s'offroit revêtue de beautés factices, d'autres enfin où elle ſe montroit ſurchargée d'ornemens affectés; & en vérité, il en a ſouvent rencontré de l'une ou de l'autre de ces eſpèces; mais quelqu'opinion qu'on puiſſe prendre de la ſévérité que l'Auteur a déployée, il a tâché de s'appuyer de principes qui ne peuvent, à ce qu'il eſpère, offenſer aucune perſonne raiſonnable. Il a réprimé avec ſoin toute critique amère des

lieux où le Possesseur qui a fait les changemens, en jouit encore par son séjour. Son cœur auroit eu à souffrir de l'idée de troubler les amusemens innocens de qui que ce fût, quoique privés de goût. Incapable de parler jamais contre son sentiment ou sa pensée, il s'est cru permis de garder le silence ou de feindre de ne pas voir ce qu'il ne se soucioit pas d'examiner; mais lorsque celui qui avoit embelli la scène étoit mort, & sur-tout lorsque ses travaux étoient devenus par leur publicité des objets ouverts à la curiosité, l'Auteur s'est cru parfaitement libre, & il les a regardés comme soumis à l'opinion du Spectateur. Il a donc, sans aucun scrupule, donné carrière à ses observations, & a pris à tâche d'indiquer les fautes étranges & les absurdités sans nombre auxquelles a donné naissance la déviation des Loix ou plutôt des règles de la Nature.

Quorum, velut ægri somnia, vanæ
Finguntur species : ut nec pes, nec caput uni
Reddatur formæ.

Mais

Mais, même en ce cas, il a évité *toute cenſure générale & vague*, qui n'eſt ſelon lui, qu'une médiſance déguiſée. Il a toujours déduit les motifs de ſa critique, & ſi l'on juge ſes raiſons mauvaiſes, la critique qu'elles étayent tombe d'elle-même.

On objectera peut-être que l'Auteur a employé dans pluſieurs de ſes deſcriptions un ſtyle plus élevé que ne le permet la ſimplicité de la proſe. La ſimplicité, ſans doute, eſt la ſource de la beauté en tout genre de compoſition ; mais la ſimplicité d'une lettre familière n'eſt pas celle de l'Hiſtoire ; & celle d'un Poëme diffère encore de la ſimplicité des deux autres genres ; c'eſt-à-dire, qu'un ouvrage peut être plus fortement colorié qu'un autre, & animé d'un langage plus chaud & d'une plus grande variété d'images. Or, le Recueil ſuivant, du moins quant à la partie deſcriptive, participe de la nature de la compoſition poétique, autant qu'aucun Ouvrage écrit en proſe puiſſe en approcher. Le but d'une deſcription pittoreſque eſt



de préſenter aux yeux les différens objets de la Nature avec le plus de force & d'auſſi près qu'il ſoit poſſible ; & pour le faire, il faut ſouvent ſe ſervir d'un *coloris fort* , tel que l'exige cette ſorte de compoſition. Par *coloris fort*, on n'entend point ici *une chaîne d'épithètes ampoulées* (ce qui eſt la marque la plus ſûre de la foibleſſe dans une deſcription) ; mais un effort pour analyſer les tableaux de la Nature, en découvrir les différentes parties afin de montrer l'effet de l'enſemble, en marquer les teintes & les divers accidens de lumière, & exprimer tout ce détail en termes auſſi convenables & cependant auſſi pleins de vie que la langue de l'Auteur peut le lui permettre. Si dans une telle entrepriſe, le langage eſt forcé & enflé, la critique aura ſans doute matière à s'exercer ; mais ſi, quoique fortement colorié, le ſtyle reſte dans les bornes que le Poëte a définies en ces mots :

Deſcriptas vices, operiſque colores.

il a droit d'eſpérer échapper à la cenſure.

L'Auteur craint encore d'être dans la

néceſſité de s'excuſer à raiſon des différentes digreſſions qu'il s'eſt permiſes; mais ſi c'eſt une faute, il doit avouer qu'elle eſt volontaire. Soit qu'on claſſe ſon ouvrage dans le genre didactique ou dans le genre deſcriptif (& en effet, il a eu intention d'en faire une eſpèce mitoyenne entre les deux), il a penſé qu'il avoit de tems en tems beſoin de repos. Prévoyant qu'il pourroit y avoir de l'ennui pour le Lecteur à voyager continuellement parmi les rochers & les montagnes, les collines & les vallées; il a deſiré d'éviter la ſécheréſſe; & lorſque quelque obſervation, quelque anecdote, ou quelque hiſtoire naiſſoit naturellement de ſon ſujet, il a ſaiſi avec plaiſir l'occaſion de tirer le Lecteur à part pour un moment, afin qu'il pût revenir à l'objet principal ſans avoir éprouvé la ſatiété. C'eſt encore là une licence poétique; ce qui ſeroit abſurde dans un ouvrage de raiſonnement, peut être néceſſaire dans ceux d'amuſement. Si néanmoins quelques-unes de ces digreſſions paroiſſoient forcées,

hors de place, ou trop peu liées au ſujet, il ſouhaite que l'indulgence du Lecteur les excuſe.

L'Auteur ſe flatte que perſonne ne ſera ſi ſévère que de croire un Ouvrage de cette eſpèce (quoique de pur amuſement) incompatible avec la qualité d'Eccléſiaſtique. Il n'invoquera point à cet égard pour ſa défenſe la morale relâchée du ſiècle auprès de laquelle il feroit aſſez ſûr de trouver grace; mais il ſeroit fâché de bleſſer les préjugés des hommes, même les plus ſévères. Il ne prétend point diſcuter ici à quel point le plaiſir de la chaſſe & pluſieurs autres amuſemens propres à certains rangs de la ſociété, peuvent convenir à un Miniſtre du Dieu de paix; mais certainement l'étude de la Nature, ſous quelque forme que ce ſoit, eſt juſtifiable : elle fournit un amuſement que le cenſeur le plus amer ne pourroit blâmer ſans injuſtice. C'eſt l'étude du ciel, de la terre, des champs, des jardins, leurs productions, leurs fruits & leurs fleurs; celle des entrailles

de la terre, réceptacles immenſes d'une quantité infinie de curioſités; celle de la vie animale dans toutes ſes variétés etonnantes, juſqu'au poiſſon à coquille & à l'inſecte. Parmi ces objets d'un amuſement raiſonnable, n'aurons-nous donc pas le droit de compter auſſi les apparences magnifiques de la face de la Nature?

Le plan de conduite que l'Auteur s'eſt formé d'examiner le Payſage par les règles de la *beauté pittoreſque*, paroît, à la vérité, s'écarter de la Nature, & appartenir plutôt à l'Art. C'eſt pourtant ce qui n'eſt pas; car, comme tout le monde ſait, les règles de la *beauté pittoreſque* ſont puiſées dans la *Nature*, d'où il s'enſuit qu'examiner la face de la Nature d'après ces règles, n'eſt autre choſe qu'examiner la Nature dans les plus beaux tableaux où elle même s'eſt peinte. C'eſt vérifier la juſteſſe de cette belle penſée de Shakeſpear:

There is an art,
Which does not mend Nature. = Change it rather: but
That art itſelf is Nature (1).

(1) Il y a un Art qui ne perfectionne pas la Nature,

L'Auteur ne croiroit donc pas ſe tromper beaucoup, s'il tiroit la même conſéquence pour les amuſemens que peuvent fournir les trois Arts principaux (1), & les regardoit comme ne répugnant point aux règles les plus étroites du Miniſtère de l'Egliſe. Le ſeul danger qui pourroit en réſulter, ſeroit que celui qui en eſt honoré ne ſe paſſionnât trop fortement pour un amuſement bien ſéduiſant, & que le tems qu'il y donneroit ne fût pris ſur les fonctions & les devoirs de ſon état.

Dans un petit Ouvrage de l'eſpèce pittoreſque (2), que l'Auteur publia il y a environ ſix ans, il inſéra pluſieurs deſſeins ſous le titre & la dénomination de tableaux, en quoi il céda plus au ſentiment favora-

---

mais qui plutôt la change ; mais cet Art, c'eſt encore la Nature.

(1) L'Auteur déſigne ſans doute ici, ſans les nommer, *la Poéſie*, *la Peinture* & *la Muſique*.

(2) Obſervations ſur la rivière Wye, & pluſieurs parties du Sud du pays de Galles.

ble de ſes amis qu'à ſa propre perſuaſion. Il ſentoit bien que des eſquiſſes tracées auſſi à la hâte que celles-ci l'avoient été, ne pouvoient prétendre à l'exactitude néceſſaire pour mériter le nom de tableaux. Il a tâché toutefois de préſerver d'erreur ſes Lecteurs, en avertiſſant qu'ils étoient uniquement deſtinés à donner quelque idée de l'effet général d'une ſcène, mais nullement à indiquer les différentes particularités pittoreſques & ornamentales qui la compoſent; mais il étoit d'avis, & ſans doute le Public l'a penſé comme lui, qu'une telle excuſe étoit inſuffiſante, car très-certainement ils n'étoient point aſſez corrects pour faire connoître *l'effet général d'une ſcene.*

Il a déféré davantage à ſon propre ſentiment à l'égard des deſſeins qu'il a préſenté au Public dans cet Ouvrage-ci. A la réſerve d'un petit nombre, il n'a rien donné qui eût des prétentions au nom de *tableau*, perſuadé que les eſquiſſes hâ-

tées qu'il a faites pendant ce tour (& qu'il n'avoit point destinées pour la publication) n'en sont pas dignes. A la vérité, les gravures de M. Farrington rendent tous autres tableaux de ces lacs absolument inutiles. Ils sont de beaucoup, au jugement de l'Auteur, les vues les plus exactes & les plus magnifiques de ce pays romantique, dont il ait connoissance. La chûte de Lodoar, & la vue de Derwent-water, avec la montagne de Skiddaw pour fond, le tout pris des bois de Brandelow, sont d'une beauté singulière. Les principaux desseins qui sont conservés dans l'Ouvrage suivant, sont de deux espèces.

L'une faite pour *éclaircir* & *expliquer* des *idées pittoresques*. Elle peut, à la vérité, tenir son coin parmi les secours les plus utiles du pinceau : elle ne peut s'étendre aux *idées intellectuelles ;* mais les *idées pittoresques* sont toutes revêtues de formes corporelles, & peuvent souvent être mieux détaillées par quelques coups du pinceau,

que par un volume de la defcription la plus élaborée.

L'autre efpèce de deffein a pour but de *caractérifer les pays* à travers lefquels on promène le Lecteur. Les idées y font puifées dans *la face générale du pays*, & non dans aucune *fcène particulière.* C'eft peut-être la manière la plus utile de communiquer des *idées locales.* Car un *tableau* ne caractérife *qu'un feul point du fol*, & l'idée s'efface de l'efprit auffi-tôt qu'on a quitté le lieu. Mais des vues locales qui donnent une *idée générale d'un pays*, fe répandent dans un plus grand détail, & s'impriment dans l'imagination du Lecteur, dans *toute la defcription oculaire.*

Au refte, quoi qu'il en puiffe être de leur degré d'utilité, ces vues font inconteftablement l'efpèce *la plus pittorefque* de deffeins. Des tableaux peuvent être fidèles : mais rarement font-ils parfaits dans toutes leurs parties. Le lointain peut être beau, les ruines peuvent y être no-

bles ; néanmoins, il y aura toujours dans une partie ou dans l'autre quelque gaucherie que l'œil desireroit d'en ôter, si la vérité ne s'y opposoit. Si on est décidé à n'appeller du nom de *tableau* que ce qui est exactement copié d'après Nature, on doit le prendre comme elle l'a fait, le bon & le mauvais, & s'en accommoder.

On trouve souvent, il est vrai, un *beau lointain.* Les objets éloignés, quoique quelquefois d'un aspect désagréable, ne frappent pas toujours la vue par léurs défauts. L'obscurité occasionnée par le milieu interposé, adoucit tous les traits, toutes les teintes qui sont dures ou discordantes ; mais à mesure que le Paysage *avance sur l'œil*, la difformité devient plus visible ; & sur *le devant du tableau*, les objets sont tellement agrandis, qu'il est fort rare, qu'il n'y ait pas quelque partie qui déplaise. Leurs traits alors sont si fortement prononcés, que s'ils ne sont pas très-beaux, ils produisent une sensation désagréable.

D'un autre côté, celui qui travaille d'imagination, c'eſt-à-dire, qui choiſit dans la Nature les parties les plus belles de ſes productions, ici une *perſpective*, là un *devant*, les combine artificiellement; & écartant tout ce qui peut nuire à ſon plan, n'admet que des parties belles & *d'accord*, ſera très-probablement un Payſage beaucoup meilleur que celui qui prend tout ce qui s'offre, & ſans trier les beautés, copie ſeulement ce que lui préſente chaque ſcène particulière.

Mais, dira-t-on peut-être, je voudrois une repréſentation de quelque *ſcène particulière.* C'eſt la vérité que je demande, & vous me payez d'une fiction.

Il n'y a pas le mot à dire. Cependant, même en ce cas, il faut accorder quelque choſe à l'imagination, ou votre tableau pourra bien ne jamais plaire. *Qu'admirez*-vous dans ce Payſage où vous errez? Eſt-ce le *point particulier ſur lequel vous êtes?* Ou bien, eſt-ce la beauté de quelque

laç, un amas de petites collines, une perſpective enrichie, les tours & détours d'une belle rivière, ou quelque autre objet digne en effet de votre admiration? Sans doute, cette ſcène noble, quelle qu'elle ſoit, vous deſirez de la préſenter aux yeux dans ſon jour le plus beau. Pour que l'Artiſte puiſſe tirer tout l'avantage poſſible de la *partie que vous admirez*, vous devez néceſſairement lui permettre de prendre quelque liberté avec *le terrein ſur lequel il eſt*, qui très-indubitablement *n'eſt pas* la partie que vous admirez, laquelle probablement eſt pleine de difformités.

On ne prétend pas dire que cette liberté puiſſe être pouſſée juſqu'à la licence. Il doit faire une copie fidèle du grand ſpectacle qu'il a ſous les yeux, & qui eſt le *tableau que vous demandez*. S'il offre quelque difformité frappante, il faut qu'il l'évite & la ſauve, comme un ſujet qui n'eſt pas du reſſort de ſon pinceau; mais s'il eſt pur dans toutes ſes parties, le de-

vant doit être ſoigné, pour répondre au fond. Il ne ſe permettra néanmoins d'y rien introduire qui ſoit étranger à la ſcène. Il n'a droit d'adopter de changemens que ceux qu'autoriſe la Nature du ſol, & qu'exige la beauté de la compoſition. Il peut, en général, placer ou écarter des arbres à ſon plaiſir. Si une ſouche deſſéchée convient mieux à la forme de ſon Payſage qu'un chêne branchu qu'il y trouve, il eſt autoriſé à ſubſtituer l'une à la place de l'autre, & *vice verſâ*. Il n'eſt pas à ſon option, nous en convenons, d'ajouter un magnifique Château, un rocher ſuſpendu, ou une rivière pour orner le devant de ſon tableau : ce ſont des traits étrangers. Mais il peut certainement briſer un tertre d'une mauvaiſe tournure, & mettre la terre de niveau où il lui plaît autour du lui, ſans commettre de faute. Il a la liberté d'arracher un fragment de paliſſade mal placé, d'abattre une chaumière, ou de détourner un chemin ou

une rivière à quelques toises en deçà ou delà. Ces foibles changemens peuvent augmenter infiniment la beauté de sa composition, sans nuire en rien à la vérité descriptive *du tableau*. Dans le fait, la plupart de ces choses seront peut-être ôtées demain du lieu où elles font tache aujourd'hui. Le chemin & la rivière garderont, il est vrai, leur position; mais la différence que l'on se permet est de si petite conséquence, que l'œil le plus ami du vrai ne peut s'en choquer, tandis que celui que le pittoresque charme, y trouve une source de plaisir. On voit sur les bords du Jay, près du Perth, une scène d'une beauté ravissante, qui, dans la composition, est correctement pittoresque, excepté seulement que la rivière formant deux lignes parallèles avec les côtés du tableau, entre sur le devant à angles droits. Une forme si désavantageuse ne peut que faire tort à la beauté d'un Paysage quelconque. La beauté du tableau en souffri-

roit-elle donc, si, en peignant ce sujet, l'Artiste plantoit des arbres pour sauver cette difformité, ou s'il faisoit un peu tourner la rivière, pour interrompre sa régularité monotone & froide?

Ce n'est pas, toutefois, l'intention de l'Auteur d'offrir les *tableaux* & les *exemples* que son Ouvrage contient, comme des modèles absolument conformes aux principes qu'il y établit. C'est un travail difficile pour un Artiste (du moins pour celui qui ne pratique point) de se mettre au niveau de ses propres idées. L'expression sera toujours chez lui fort inférieure en force au vol de son imagination. L'Auteur croit devoir observer, sur-tout à l'égard des figures, qu'il s'est considérablement écarté, dans l'exécution, des règles qu'il a posées dans le commencement du second Volume. Dans ses remarques sur ce point, il avoit principalement en vue des Ouvrages dans un plus grand style. Il est impossible de donner du caractère à

des figures faites sur une aussi petite échelle que celle qu'il a été forcé de prendre. Les siennes ici sont donc, tout au plus, ce qu'il a défini des *accessoires pittoresques*.



CHAPITRE

CHAPITRE PREMIER.

AVANT que de faire aucune obſervation ſur la beauté pittoreſque des lieux en particulier, dans notre tour d'Angleterre, il eſt ſans doute à propos de jetter un léger coup d'œil ſur les grands traits du pays, puiſque c'eſt d'eux que réſultent en ſi grande partie les beautés que nous nous propoſons de décrire.

Preſque toute la côte occidentale de l'Iſle eſt montueuſe & ſemée de rochers, & à meſure qu'elle s'approche davantage de la mer, elle eſt ſouvent creuſée en grandes baies & en paſſages entourés de promontoires.

Du côté de l'Orient, la côte conſiſte principalement en rivages bas, plats & ſabloneux, depuis l'embouchure de la Tamiſe juſqu'à Scarborough dans l'Yorkshire (1),

(1) En faveur de ceux des Lecteurs qui n'entendent point l'Anglois, le Traducteur obſerve ici que la plupart des

où la côte commence à présenter des roches. A cette pointe, elle s'écarte tellement du caractère général, qu'elle a soutenu jusques-là, que la rivière Derwent, qui prend sa source fort près de la mer, au lieu d'y entrer directement, s'en éloigne, & va se joindre à l'Humber, à la distance de quarante milles. Depuis Scarborough, la côte orientale prend le caractère de l'occidentale, & est plus ou moins hérissée de rochers jusqu'à la riviere Tweed.

La côte méridionale, située entre deux pays marqués par des caractères si différens, participe de la nature de l'un & de l'autre.

Telle est l'idée générale des grandes limites de l'Angleterre.

---

noms de Province d'Angleterre se terminent en *Shire*, mot qui signifie *Comté* ou *Province*. Il a cru devoir éviter de répéter à chaque moment le mot *Comté*, & donner au mot composé anglois, l'article masculin; ce en quoi il a imité plusieurs Traducteurs estimés.

Ce mot *Shire* se prononce *chaïere* en une syllabe; mais à la fin du mot composé, il se prononce *chir* un peu long.

(*Note du Traducteur.*)

Si nous quittons la côte pour examiner les parties intérieures du pays, nous voyons que les Comtés placés au Midi, font extrêmement variés par des collines & des vallées. Ceux à l'Oueſt ont en général le caractère montagneux. Le pays de Galles, preſque entier, eſt dans ce ſtyle de payſage ; mais dans les terres du milieu & les parties de l'Eſt, à peine trouve-t-on une ſeule hauteur qui en mérite le nom, juſqu'à ce qu'on arrive preſque au centre de l'Iſle.

C'eſt dans le Derbyshire que le pays commence à devenir montueux. C'eſt de-là que les terres élevées forment par degrés une chaîne de montagnes qui dirigent leur cours au Nord-Oueſt. Elles partagent d'abord le Lancashire d'avec l'Yorkshire ; enſuite entrant dans le Weſtmoreland, elles s'étendent ſur la totalité de ce Comté & une partie du Cumberland. La chaîne ſe renoue enſuite de nouveau : elle forme les limites d'entre le Cumberland & le Northumberland, & de-là ſe prolongeant au

Nord, entre dans l'Ecoſſe. C'eſt dans les différentes parties de cet aſſemblage prodigieux de montagnes, à quoi l'on peut ajouter celles du pays de Galles, que les Amateurs du beau & du ſublime dans le payſage Anglois, trouvent ſur-tout de quoi ſe ſatisfaire.

Il y a un autre grand trait qu'on peut remarquer dans les parties intérieures de l'Angleterre : je veux dire les vaſtes lits de craie qui ſe rencontrent en différens endroits.

Un ſol de craie ne produit point, à la vérité, dans la forme pittoreſque d'un pays, un ſi grand effet que des rochers & des montagnes; mais néanmoins il n'eſt pas tout-à-fait ſans mérite. Il donne naiſſance en général à un ſtyle particulier de payſage, c'eſt-à-dire, à un genre appauvri qui n'a ni la majeſté d'un pays de rochers, ni l'aſpect riant d'un pays couvert de forêts. Il s'étend communément en dunes vaſtes, & dont le terrein offre ſouvent des hauteurs. Voilà ſes caractères ordinaires, où

la craie ſe trouve très-près de la ſurface ; mais comme cette pierre eſt, ſelon les lieux, à différentes profondeurs, il en réſulte qu'en pluſieurs endroits elle n'a qu'une influence très-foible ſur le payſage. Dans les bas-fonds où par une ſucceſſion des ſiècles, la chûte des pluies a occaſionné des dégradations de la partie ſupérieure du ſol, on voit ſouvent des traces d'une végétation très-abondante.

Le grand foyer central de la craie, ſi je puis riſquer cette expreſſion, paroît être dans les Comtés de Berkshire, Wiltshire, Dorſetshire & Hampshire, toutes provinces contiguës. De ce vaſte lit ſortent trois traînées ou tranches principales, qui ſe répandent au loin.

La première, après avoir quitté le Berkſhire, traverſe la Tamiſe, & courant au Nord le long du Buckinghamshire, entre dans le Bedfordshire, & va aboutir aux environs de Dunſtable. On ne trouve plus de craie au-delà de cette ville.

Une ſeconde, ſe portant à l'Eſt, occupe

une grande partie du Comté de Surry, puis tournant au Sud-Eſt dans le voiſinage de Dartford, elle avance dans cette direction; en ſuivant le Comté de Kent, où elle forme diverſes élévations de terres, juſqu'à ce que la mer à Douvres interrompe bruſquement ſon progrès.

La troiſième prend ſon cours plus au Sud, ſe prolongeant ſur une vaſte étendue de terrein de près de quatre-vingt milles de longueur, quoique ſa largeur ſoit à peine en aucune partie de plus de quatre milles. Cette dernière branche eſt connue ſous le nom des Dunes méridionales de Suſſex. Ports-Down peut être conſidéré comme en faiſant partie.

Outre ces trois grandes traînées, il en paroît ailleurs quelques autres parties détachées; mais elles ſont très-peu communes.

On pourroit faire avec quelque degré d'exactitude des obſervations ſimilaires ſur les effets que d'autres ſols ont ſur le payſage; mais ces effets n'étant pas ſi frappans, je craindrois de paſſer pour minutieux. Je

me contenterai donc de remarquer en général, que la diverſité & le mêlange des ſols & des couches ſont extrêmement variés dans cette Iſle.

Quelle qu'en ſoit la cauſe, je crois qu'il eſt certain que ce pays l'emporte ſur la plupart des autres par la variété de ſes beautés pittoreſques. Je voudrois ne rien accorder au préjugé de la naiſſance; j'aime donc à me perſuader que mon opinion à cet égard eſt appuyée du ſuffrage de beaucoup de voyageurs & d'étrangers diſtingués par leur goût.

Je ne dis pas que l'Angleterre ne puiſſe être effacée dans telle eſpèce particulière de payſage. La Suiſſe lui eſt peut-être ſupérieure par la beauté de ſes vallées, quoique cela ſoit probablement dû à un meilleur état de culture; l'Allemagne la ſurpaſſe dans ſes vues de rivières, & l'Italie dans le bel effet de ſes lacs; mais ſi elle le cède à quelques-uns de ces pays en beautés particulières, je croirois qu'au total il n'en eſt point qui pût ſoutenir la com-

paraiſon. Elle offre peut-être une variété plus grande de collines, de vallons & de pays plats qu'on n'en peut voir en aucun autre coin de la terre dans un ſi petit eſpace. Ses rivières prennent tous des caractères : elles ſont étendues, vont en ſerpentant, ou ont de la rapidité. Ses bras de mer & ſes vues de côtes ſont variés en conſéquence de la configuration & de la nature eſcarpée de ſes rivages. Ses montagnes & ſes lacs, quoique ces derniers, comme je l'ai obſervé ci-deſſus, ne puiſſent peut être pas ſe mettre en comparaiſon avec pluſieurs des beaux lacs d'Italie, ſur-tout aux environs de Tivoli, où ſont, dit-on, les plus parfaits modèles de cette eſpèce de payſage ; j'oſe croire, dis-je, que ces lacs ſont égaux en fait de variété, à ce que peut offrir de plus pittoreſque le coup d'œil des lacs de quelque pays que ce ſoit.

Mais, outre cette diverſité de beautés que l'Angleterre poſſède en commun avec d'autres pays, elle a des beautés qui ne ſont qu'à elle.

Un de ces traits particuliers prend ſa ſource dans l'entrelaſſement des bois & des terres en culture, qui ſe rencontre plus ſouvent dans le payſage Anglois que dans celui des autres contrées. En France, en Italie, en Eſpagne, & dans la plupart des autres Etats de l'Europe, la culture & les forêts ont leurs bornes marquées. Les arbres croiſſent dans des lieux à part, & la partie en culture occupe des champs vaſtes & ſans limites; mais en Angleterre, la coutume de ſéparer les poſſeſſions par des haies, & de planter des paliſſades d'arbres, eſt ſi fort en vogue, que preſque par-tout où il y a des terres cultivées, il y a auſſi du bois.

Or, quoique ce mêlange régulier rende ſouvent difformes à l'œil les terres qu'il voit de près, cependant il en réſulte une grande beauté, quand elles ſont vues de loin. Il n'eſt pas douteux que ſur le lieu, & même à des diſtances prochaines, les marques de la bêche & les raies de la charrue, la haie & le foſſé, avec la ſymmétrie

des arbres en paliſſade & les diviſions quarrées des biens, ſont extrêmement déſagréables à la vue; mais lorſque toutes ces formes régulières ſont adoucies par l'éloignement, lorſque ces arbres commencent à ſe rapprocher & à s'alonger comme une file dans le point de l'horiſon; lorſque les fermes & les bâtimens ordinaires perdent ce que leurs vues géométrales ont de vulgaire, & qu'on les voit épars autour de ſoi dans les différentes parties d'un lointain en maſſes informes, l'eſprit a peine à concevoir combien des objets ſi difformes, fondus enſemble & mis en maſſe, ajoutent à la richeſſe & à la beauté du payſage. Une grande étendue de terrein ſauvage & inculte, à moins qu'elle ne ſoit détachée par grandes diviſions, ou qu'on ne la voie ſous quelque accident particulier de lumière, ne peut produire d'effet, non plus que des champs cultivés immenſes & ſans limites, qui, s'ils ne ſont pas entremêlés d'arbres, n'ont rien de riche, vus dans l'éloignement. C'eſt ainſi que le payſage anglois donne

une ſorte de *diſtance riche*, qu'on trouve rarement dans d'autres pays. On a auſſi, au moyen de cet entrelaſſement de bois & de terres cultivées, l'avantage d'être ſûr de trouver un arbre ou deux ſur le devant du payſage, pour orner toutes les vues qu'on peut avoir dans le lointain.

Un autre trait particulier dans le payſage de ce pays, c'eſt la grande quantité de chênes anglois dont il eſt couvert. Le chêne n'a, en aucun pays, une égale beauté ; d'ailleurs, il n'y a point d'arbre qui ſerve ſi bien à tous les buts de l'arrangement varié des sites. L'ornement le plus noble du devant d'un tableau, eſt un chêne qui étend d'un côté à l'autre ſes branches tortueuſes, & dont le feuillage eſt embelli d'une riche teinte de vert d'automne. Il ne paroît pas avec moins d'avantage dans un lointain, lorſqu'il ſe forme en ſuperbes bouquets d'arbres dont les formes & peut-être la couleur offrent plus de variétés qu'aucun aſſemblage d'autres arbres. Le pin d'Italie n'eſt pas ſans beautés, lorſqu'il

pend ſur le fronton briſé de quelque temple en ruines. Salvator-Roſa a conſacré le châtaignier calabrois en en ornant le devant de ſes tableaux. L'orme, le frêne & le hêtre ont chacun leurs beautés; mais il n'y a point dans les forêts un arbre auſſi propre à embellir un payſage dans toutes les ſituations, que l'eſt le chêne anglois.

Au nombre des traits particuliers du payſage anglois, l'on peut ajouter le jardin orné & le parc. Dans les autres pays, les environs des châteaux ſont encore ſous l'empire de la ſymmétrie. La main créatrice de l'art y eſt en poſſeſſion des jardins des Rois & des Princes, avec ſes caſcades régulières, ſes fontaines jailliſſantes, ſes longues terraſſes & toutes ſes autres productions. L'Angleterre ſeule copie d'après la Nature.

Ici, elle eſt entièrement de l'eſpèce champêtre. De même qu'on cherche le ſublime dans les ouvrages de la Nature ſauvage, c'eſt ici qu'il faut chercher le beau; & lorſque le pays offre une apparence va-

riée par des plaines, des bois & des eaux, que ſes objets ſe combinent naturellement, ſans être trop ornés par des bâtimens, ou chargés d'embelliſſemens fantaſques, nous avons une ſorte de payſage qu'aucun autre pays que l'Angleterre ne peut montrer dans le même degré de perfection, non-ſeulement parce que ce vrai goût dans la décoration ne règne nulle part ailleurs, mais auſſi parce qu'on ne trouve en aucune autre contrée des matériaux ſi bien choiſis. On n'y a rien qui puiſſe remplacer, pour cette eſpèce de payſage ſur-tout, le manque du chêne Anglois.

Nous ne trouvons nulle part ailleurs un tapis de verdure ſi ſerré & ſi riche. On peut par-tout élever un terrein trop plat ; mais ſans le concours de la Nature, on ne le couvrira point, dans toute ſa ſurface, d'un gazon velouté qui fait la beauté d'une plaine.

L'humidité & la peſanteur d'une atmoſphère chargée de vapeurs, cauſes de la brillante verdure de nos plaines, produi-

ſent encore un autre trait particulier dans le payſage anglois : je veux parler de cette obſcurité dont s'enveloppe ſouvent une perſpective. Dans d'autres pays, ceux ſur-tout dont le climat eſt plus chaud, l'air a une plus grande pureté. Ces brouillards & ces vapeurs qui s'élèvent le ſoir du ſein de la terre (1), y ſont diſſipés

(1) Le Rédacteur du Journal appelé Revue Angloiſe (English Review), a, dans ſon Numéro de Mars dernier, critiqué ce paſſage qu'il qualifie de *détail très peu philoſophique de la deſcente des vapeurs*. Je prends donc cette occaſion (ce que j'avois juſqu'ici cru inutile) d'avertir mes Lecteurs de ne point s'attendre à trouver dans les feuilles ſuivantes aucun détail de cette nature (à moins que je ne le donne pour tel), mais ſeulement des deſcriptions des *apparences naturelles*. Dans le cas préſent, il n'y a point *d'apparence* de la Nature plus ordinaire que celle des brouillards & des vapeurs qui s'étendent en certains ſoirs au-deſſus de la ſurface de la terre, & s'élèvent le long du penchant des collines, comme les vapeurs qu'exhale une chaudière bouillante ; explication à laquelle j'ai cru que l'eſprit du Lecteur ſeroit conduit naturellement par le ſeul mot *ſteaming*, *exhalaiſon*.

Les obſervations qu'on trouve dans ce Livre ſont aſſurément *du reſſort de la critique*, en tant qu'elles traitent des

par le ſoleil du matin. Sous le ciel d'Italie, on diſtingue très-nettement à l'œil nud des objets fort éloignés, & ce mode de viſion a indubitablement ſes beautés, comme tous les ouvrages & toutes les opérations de la Nature. Mais enfin, ce n'eſt toujours qu'un ſeul mode viſuel. Dans notre atmoſphère plus groſſiere, l'air qui a auſſi ſes ſaiſons de pureté varie ces modes, dont quelques-uns ont plus de beauté réelle que la viſion la plus diſtincte.

Les différens degrés d'obſcurité que communique au payſage la peſanteur de notre atmoſphère, peuvent ſe réduire à trois, qui ſont : *la brume*, *le brouillard foible*, & *le brouillard épais*.

ſcènes embellies de l'Art, des beautés de la Nature, de tableaux, de ruines, de formes & de maſſes de toutes eſpèces : en un mot, par-tout où l'Auteur y applique les règles de la peinture à la face naturelle d'un pays ; mais des recherches *ſur la deſcente des vapeurs*, ainſi que tout autre ſujet de philoſophie, ne ſont point entrés dans ſon plan, & n'en ſont nullement partie.

(*Note de l'Auteur.*)

La brume produit une teinte légère de gris, un voile délié & imparfait, qui souvent s'étend avec une beauté majestueuse sur la totalité du paysage. Elle ne cache rien : elle ne fait qu'adoucir, par des nuances, les couleurs de la Nature. Les objets communs recevant par ses effets une forme moins prononcée, en acquièrent plus d'importance : elle corrige l'éclat trop vif des couleurs, diminue l'âpreté des linéamens ; & ce qui est plus, elle donne à l'ensemble du paysage cette teinte harmonique qui en forme un tout, & à l'unité joint le repos.

Le *brouillard foible* va plus loin. Il revêt d'une plus grande obscurité la surface de la Nature. Comme la brume adoucit la forme la plus correcte de paysage, & ajoute peut-être à sa beauté, de même le brouillard léger convient à celui ou l'on a besoin de cacher beaucoup, d'adoucir davantage, & de jetter plusieurs parties à une distance plus grande que celle où les a placés la Nature.

Le

Le *fort brouillard* même, qui eſt le plus haut degré de groſſièreté de l'atmoſphère, a ſes beautés dans le payſage, ſur-tout dans celui des montagnes, qui entrent pour une ſi grande partie dans les obſervations qu'on va lire. Lorſque ce brouillard n'eſt que local, ce qui arrive fréquemment, l'effet eſt au plus haut point. Lorſque quelque vaſte promontoire ſe fait voir dans un lac ſortant d'une nuée de vapeurs, dont ſes parties ſupérieures ſont mêlées, l'imagination ſe travaille pour découvrir d'où il ſort, ou à quelle hauteur il s'élève. L'effet s'augmente par l'obſcurité, & le ſpectacle eſt quelquefois d'une grandeur étonnante.

A ces traits naturels, qui ſont en grande meſure propres au payſage anglois, nous croyons devoir en ajouter un autre qui eſt artificiel, ſavoir les ruines des Abbayes, qui, étant naturaliſées ſur le ſol, pourroient certainement, ſans inconvénient, être claſſées au nombre de ſes beautés naturelles.

Les ruines ſont ordinairement de deux eſpèces, les Châteaux & les Abbayes. Cette Iſle a les premiers en plus grande quantité peut-être que tout autre pays, ce dont on peut aſſigner pluſieurs cauſes. Le Gouvernement féodal qui y a ſubſiſté longtems, & a été porté à un degré conſidérable, a produit dans toutes les parties une infinité de Châteaux. Le règne du Roi Etienne a beaucoup contribué à en augmenter le nombre. Les guerres continuelles entre l'Angleterre & l'Ecoſſe ont eu le même effet dans ce dernier pays. La plupart de ces monumens, quoique aujourd'hui tombés en ruine, ſont encore des objets d'une grande beauté.

Pluſieurs autres pays, néanmoins, peuvent le diſputer au nôtre pour les Châteaux ruinés ; mais certainement il a l'avantage du côté des reſtes qui ſubſiſtent des Abbayes.

Dans les cantons où le Papiſme prévaut encore, l'abbaye eſt entière & non habitée, & elle eſt, en conſéquence, d'un moindre effet dans le payſage.

C'est le goût d'Architecture qui donne à ces ruines une supériorité si marquée. Le style gothique dans lequel les Abbayes ont été bâties en général, n'a, à mon avis, rien de comparable en ce genre chez les Nations étrangères; & c'est ce qui me persuade qu'on peut regarder ces anciens édifices comme un trait particulier dans le paysage anglois.

Plusieurs ont été construits dans le style auquel on donne communément le nom de saxon. C'est un goût d'Architecture lourd & grossier, qui offre rarement un beau monument. Généralement parlant, le saxon est plus fréquent dans le Nord, & le gothique dans le Midi. On trouve toutefois dans chacune de ces divisions du Royaume des exemples des deux styles, & dans quelques-uns on les a réunis.

La manière que nous nommons Architecture saxone, paroît n'avoir été formée que du résultat d'une imitation gauche des modèles Grecs & Romains. Les bâtimens élevés par ces derniers en Angle-

terre, ont vraiſemblablement tombé ſous la main impitoyable des Saxons dans leurs premières irruptions. Dans la ſuite, Alfred le Grand ayant aſſuré le Gouvernement & rétabli la Religion, tourna ſa vue du côté des Arts, & on aſſure qu'il fut obligé d'envoyer chercher des Architectes ſur le Continent. Nous ignorons aujourd'hui de quelle ſorte d'Architecture étoient les conſtructions qu'il fit faire; mais le ſtyle, autant qu'on peut le conjecturer, en étoit plus parfait que celui appellé ſaxon, parce qu'Alfred vivoit dans un ſiècle moins éloigné des Romains, & avoit vu peut-être dans ſon propre pays quelques-uns de ces beaux modèles échappés à la fureur de ſes ancêtres. Même encore à préſent, à travers cette peſanteur & cette barbarie du goût ſaxon, il eſt aiſé de découvrir des traits d'origine Romaine. Dans quelques parties des ruines de l'Abbaye de Brinkburn, entre Rothbury & Warkworth dans le Northumberland, on apperçoit encore des traces de la belle Architecture Romaine.

On croit que le ſtyle ſaxon a duré juſqu'au tems des Croiſades ; époque à laquelle commença de paroître un nouveau ſtyle, au moins dans la partie ornamentale ; mais il étoit d'une bizarrerie ſuprême. C'eſt une eſpèce d'ordre compoſite formé de l'aſſociation du ſaxon , & que quelques Antiquaires ont nommé le ſtyle Sarraſin, quoique beaucoup d'autres rejettent cette dénomination. Il exiſte encore pluſieurs ruines de ces ſortes de monumens.

Les Architectes Anglois commencèrent cependant à introduire par degrés un nouveau goût d'architecture, ſans avoir recours aux modèles que leur offroit le Continent. C'eſt le genre qu'on a appellé gothique ; mais il ſeroit difficile de dire pourquoi on lui a donné ce nom, car les Goths, qui n'ont jamais habité l'Angleterre, étoient même oubliés lorſqu'il fut inventé vers le tems du règne de Henri II. D'ailleurs, on ne le trouve qu'en Angleterre (1), au

(1) J'ai parlé de l'Architecture gothique comme parti-

moins que je ſache, ſi ce n'eſt dans quelques parties de la France, qui ont été au pouvoir des Anglois.

Les Antiquaires marquent trois périodes à cette belle eſpèce d'Architecture.

A ſa naiſſance, la voûte Saxonne arrondie commença à devenir pointue, & la colonne courte & groſſière à ſe changer en pluſieurs petites colonnes qui, jointes les unes aux autres, n'en formoient qu'une; mais la peſanteur Saxonne dominoit encore à certains égards. La Cathédrale de Salisbury, qui fut achevée vers l'année 1250, eſt regardée généralement comme un monument parfait de l'Architecture go-

---

culière à l'Angleterre. En cela, je me ſuis trompé. Un de mes amis, qui m'a induit en erreur ſur ce point, vient de m'en tirer. Il eſt actuellement en voyage, & m'écrit de Cologne qu'il y a en cette ville une Egliſe gothique, preſqu'entièrement ſemblable à celle de Yorkminſter. C'eſt la ſeule de ce genre qu'il ait vue en Allemagne ou ailleurs; mais puiſque l'on en trouve une, il peut en exiſter pluſieurs. *Extrait d'une Lettre écrite au Traducteur par le Docteur Gilpin, en date du 16 Mars 1789.*

thique, dans sa forme grossière & originelle.

Il s'introduisit peu-à-peu dans cette Architecture des changemens heureux. La fenêtre qui regardoit l'Orient ayant été agrandie, fut traversée dans toutes ses dimensions par un beau réseau grifonné, tandis que le grouppe commença à croître en hauteur & en élégance, à former l'arcade & à se ramifier le long du toît. Enfin, l'on vit s'établir un goût d'Architecture entièrement nouveau & purement Breton. On renonça également à la grandeur du Romain, à la pesanteur du Saxon, & aux ornemens grotesques du Sarrazin. Une légèreté aërienne régna dans le tout, & des décorations nouvelles prirent faveur. La Cathédrale d'York, & partie de celle de Cantorbéri sont, entr'autres, des monumens superbes de cette période de l'Architecture gothique.

Le tems des derniers Henri fut l'époque de la dernière période. L'Architecture y eut pour principaux caractéristiques le toît

plat en pierre & des ornemens de toute espèce. Les deux plus élégans modèles qui restent de ce style enrichi, sont la Chapelle de King's Collège (Collège du Roi) à Cambridge, & celle de Henri VII à Westminster. Le toît plat en pierre est regardé, même de nos jours, comme un effort prodigieux de l'Art. On rapporte que le Chevalier Christophe Wren (1) lui-même ne pouvoit le concevoir, & qu'il avoit coutume de dire à ce sujet : « Dites-moi » où placer la première pierre, je placerai » la seconde ».

Ce style est généralement reconnu pour le point de perfection de l'Architecture gothique. J'avoue qu'il me paroît plutôt tenir à la décadence de l'Art. Les ornemens qui y sont introduits avec tant d'ambition & comme en rapiécetage, tels que les ro-

---

(1) C'est l'Architecte qui a bâti Saint-Paul de Londres, & ce qui est encore plus, le portail magnifique de la petite Eglise de Saint-Stephen dans Walbrook, derrière l'Hôtel du Lord Maire, à Londres.

(*Note du Traducteur.*)

ſettes & les herſes, qu'on voit à la Chapelle de King's Collège, n'ont pas à mes yeux la beauté du ſtyle moyen, où les ornemens naiſſent naturellement des différens membres de l'édifice, & font partie de la fabrique même. Le toît plat n'a pas non plus, ſelon mon ſentiment, la ſimplicité & la beauté de celui à côtes, & qui ſe termine en pointe.

Les Abbayes étoient autrefois ſi multipliées en Angleterre, qu'on trouvoit à peine une vallée délicieuſe où il n'y en eût pas. La charrue a maintenant effacé juſqu'à la trace de la ſituation de pluſieurs de ces anciens monumens. Il reſte néanmoins encore tant de ruines où l'on retrouve l'élégance de cette Architecture, que non-ſeulement on a droit de la regarder comme un des traits particuliers du payſage Anglois, mais qu'on peut encore la compter au nombre de ce qu'il offre de beautés les plus pittoreſques.

CHAPITRE II.

28 Mai 1772.

DANS le tour qui ſuit, notre intention a été de parcourir la partie occidentale de cette Iſle, en traverſant l'Oxfordshire, le Warwickshire, le Staffordshire & le Lancashire, & de nous rendre par-là dans le Weſtmoreland & le Cumberland. Nous nous propoſâmes de faire des lacs & des montagnes les objets favoris de notre examen, & de revenir par l'Yorkshire, le Derbyshire, le Leiceſtershire & le Northamptonshire.

Nous paſſâmes d'abord dans la grande route de Bath par Kingſton, dans le Comté de Surry, à travers les landes de Hounſlow, qui eſt un terrein plat & ſtérile, ainſi que tout le pays d'alentour. Là, il ſemble qu'on ſoit au centre d'un cercle de quatre ou cinq milles de diamètre. Cette uniformité eſt un peu réparée par l'aſpect des tours du Château de Windſor, qui do-

minent dans l'horiſon à la diſtance de trois ou quatre milles ſur la gauche, mais qui, vues de la route, ne ſont pas un objet fort conſidérable.

A la hauteur de la vingt-quatrième borne (1), l'œil commence à décliner un peu du cercle pour s'élancer dans l'intérieur du pays; mais il n'y peut faire encore que de courtes excurſions.

Le premier objet frappant qu'il rencontre en ſon chemin, eſt le rivage de Taplow, qui, ombragé de ſes bois ſuſpendus au-deſſus des bords de la Tamiſe, & couronné par le Château de Cliefden, ſitué majeſtueuſement dans la haute-futaie, fait un effet très-noble.

Sur la route en tirant vers Henly, les points de vue qu'on peut appeller les *premières diſtances*, ne ſont point déſagréables. Ils conſiſtent en petites cimes variées dans leurs formes, & couvertes de hêtres.

La nouvelle route par laquelle on deſcend

---

(1) A vingt-quatre milles de Londres.

la butte de Henly, eſt un ouvrage d'une grande beauté. Par l'effet des terres baſſes refoulées dans la nouveauté de cette route, & celui de la craie détachée du ſommet, & briſée continuellement par les voitures, elle avoit l'apparence ſingulière d'une grande nappe d'eau.

Henly eſt agréablement ſitué au bas de collines couvertes d'arbres, ſur le bord de la Tamiſe; mais la craie qui perce par-tout à travers le ſol, eſt déſagréable à l'œil. Lorſqu'un point particulier, comme un berceau de jeunes oſiers ou un ſiége, préſente un eſpace blanc, il n'eſt que de peu d'étendue : cela peut quelquefois produire un effet heureux; mais quand le ſol frappe la retine par de grandes taches blanches ſans objet, cela détruit à coup ſûr l'harmonie des parties du payſage.

En ſortant d'Henly, nous eûmes encore à traverſer des collines boiſeuſes; mais elles devenoient plus détachées & ſans agrémens. Avant que d'arriver à Nettlebed, nous ſuivîmes la route à travers un boſ-

quet planté de hêtres dans la longueur d'environ un mille, & en sortant notre vue plana sur des lointains immenses. Les routes de ce côté ont été faites à grands frais, étant fréquemment coupées dans des montagnes de craie.

Depuis Besington, les terres qui projettent à la gauche le long de la Tamise à la seconde distance, donnent un foible dégré de beauté à l'intervalle jusqu'à Dorchester. De là à Oxfort le pays devient plus plat & même désagréable, occupé quelquefois par des communes, & quelquefois par des terres stériles.

Le village de Nuncham, à travers lequel passe la route, a été bâti par le Lord Harcourt pour ses Paysans, & avec une régularité qui peut-être ajoute le plus de commodité à l'habitation des hommes, avantage qui nous fait faire de bon cœur le sacrifice des idées pittoresques. Je doute au surplus s'il est possible à une seule main de bâtir un village pittoresque. Rien ne contribue plus à le former, que les diffé-

rens ſtyles de bâtiſſe qui réſultent des diverſes idées de pluſieurs perſonnes. Quand toutes ces petites demeures ſont un enſemble où il y a de l'harmonie, & qu'elles ſont unies aux acceſſoires convenables d'un village, tels qu'une route qui ſerpente, un certain nombre d'arbres touffus, un ruiſſeau avec un pont deſſus, & une flèche de clocher pour couronner le tout, alors le village eſt parfait.

Le château ou manoir de Nuncham eſt un peu à côté de la route de Londres, à environ ſix milles d'Oxford. L'ancienne réſidence de la famille des Harcourt à Stanton-Harcourt, où Pope & Gay fixèrent pour un tems le ſéjour des Muſes, eſt maintenant déſerte & en ruines. La ſituation en étoit affreuſe en comparaiſon du Château actuel qui, d'une éminence où il eſt bâti, offre une perſpective étendue juſqu'aux tours d'Oxford à travers un terrein plat. Du côté oppoſé, on a une vue des méandres que fait la Tamiſe en coulant vers Abingdon. Ces objets magnifiques ſont

terminés par les montagnes du Berkshire & autres hauteurs qui forment le lointain. On les découvre de plusieurs endroits autour du Château, & sur-tout de dessus une terrasse qui a au moins un mille de longueur. De beaux arbres sur le devant du paysage rehaussent encore la beauté des objets qu'on apperçoit dans l'éloignement.

Un des traits les plus prononcés du site, est l'Eglise paroissiale élevée sur les plans de M. Stuart, habile Architecte; qui lui a donné la forme d'un temple Grec d'ordre Ionique.

Nous regrettons de ne pouvoir parler avec un plus grand degré de précision, de la beauté de ces différens points de vue, la pluie qui tomboit nous ayant empêché de les examiner aussi attentivement que nous l'aurions desiré.

Le manoir est bâti & meublé pour l'utilité & pour l'élégance, quoiqu'on semble avoir cherché l'agréable plus qu'un vain éclat. La collection des tableaux paroît, en général, bien composée; mais nous n'eû-

mes ni aſſez de tems ni aſſez de jour pour les conſidérer avec le loiſir convenable.

Cette circonſtance n'eſt pas, après tout, ſi déſavantageuſe qu'elle pourroit le paroître. Il y a une diſtinction à faire entre les tableaux qui ſervent à meubler, & ceux qui ſont deſtinés à orner un cabinet. Le tableau-meuble doit avoir ſon effet abſolu comme étant un *tout*. *La compoſition* ſurtout, *la diſtribution des clairs & l'harmonie du coloris* y doivent être bien entendus. Ces qualités lui donneront du prix en plaiſant à la vue dans un examen rapide & paſſager. Il y a plus, c'eſt de cette manière qu'on jugera mieux d'un tableau de cette nature. L'œil alors n'eſt point faſciné par un voile trompeur, comme dans un morceau dont les détails ont été ſoignés ; mais il juge avec liberté de *l'effet général*. D'un autre côté, un tableau qui ne captive pas les regards ſi fortement tout d'un coup, peut bien mériter malgré cela un examen ſoigneux, & peut même être en effet un tableau plus eſtimable que le premier. Il eſt poſſible qu'il

ait

aît une plus grande perfection dans ses parties ; par exemple, dans *l'expression*, *la grace*, *le dessin*, *les clairs & les ombres ;* mais de quelque mérite que soit pourvu ce tableau, s'il ne plaît pas à la première vue, il paroîtra mieux à sa place dans l'attelier d'un Peintre ou le cabinet d'un Curieux, que dans une salle ou un sallon de compagnie.

Au nombre des tableaux de cette collection qui nous ont plu singulièrement au premier coup d'œil, sont deux Mendians, par Murillo, quelques figures représentant la Nuit, par Castelli, un paysage de Daker, & un autre de Ruisdael.

Il y a deux ou trois tableaux d'histoire par le Poussin, que le tems a rendu noirs. En les voyant, nous avons regretté qu'un si grand Maître (qui n'a pas été peut-être un excellent coloriste) ait en outre si peu connu la nature des couleurs. L'école Flamande, en général, semble avoir montré le plus d'intelligence à les préparer. Il seroit peut-être encore important pour les progrès de l'art, que la connoissance des

mêlanges & des teintes pût ſe réduire en principes plus certains, de ſorte que le Peintre eût un livre de règles pour la pratique, comme l'Apothicaire a ſa Pharmacopée.

Un détail raiſonné des différens bâtimens, chapelles, ſalles, bibliothèques, tableaux & jardins d'Oxford, nous auroit mené trop loin. Nous laiſſâmes donc cette ville derrière nous, pour nous avancer vers Woodſtock. La route continue à travers un pays plat. On peut l'appeller une eſpèce d'horreur cultivée.

La peſanteur énorme du Château de Blenheim a été l'objet d'une critique peut-être trop ſévère. Peut-être ſommes-nous trop entêtés des Architectures Grecque & Romaine (1). Elles étoient ſouvent adaptées à la convenance locale. Sous le ſoleil d'Italie, par exemple, il étoit très-important de ſe prémunir contre la chaleur, & de laiſſer un

(1) J'ai beaucoup emprunté de M. Lock dans les obſervations qui vont ſuivre ſur les Architectures Grecque & Romaine.

courant d'air. Le portique produiſoit admirablement bien cet effet.

Une imitation ſervile des ornemens antiques, peut auſſi dégénérer en abſurdité. Lorſque nous voyons des crânes de bœufs orner le frontiſpice d'un temple payen, nous reconnoiſſons la convenance de cet ornement; mais c'eſt un monſtre ſur le portail d'une Egliſe chrétienne, où le ſacrifice des animaux ſeroit une idolâtrie.

Nous ſommes auſſi trop eſclaves de l'obſervance des règles & des proportions. Les anciens eux-mêmes ne donnoient point à ces choſes autant d'importance que nous. Les recueils de principes des modernes ont été formés par un calcul d'approximation des réſultats d'après les ouvrages des anciens, ſur-tout les livres de Sanſovino & de Palladio. Mais ſi ces Légiſlateurs modernes de l'art avoient été obligés de citer leurs autorités, ils auroient pû ne pas trouver dans les reſtes de l'ancienne Rome deux édifices qui fuſſent exactement dans les mêmes proportions.

Loin de moi l'intention de secouer le joug salutaire de ces loix de l'art, dont on a fait des règles, parce que dans l'origine elles avoient leurs motifs. Je ne veux qu'essayer de disculper Vanbrugh des reproches qu'on lui fait; car, quoiqu'il puisse être difficile de plaire avec toute autre forme d'Architecture que celle qu'on emploie journellement, néanmoins, dans un art qui n'est pas immédiatement puisé dans la Nature, l'esprit rejette avec dédain l'idée d'un systême exclusif. Les Grecs, quand ils avoient fait une heureuse découverte, ne croyoient point que l'art fût épuisé, ou incapable de produire de nouvelles combinaisons. Nous ne pourrions pas admirer aujourd'hui les beautés de l'Ordre Ionique, si après que le Dorique eût été inventé, on l'avoit regardé comme le dernier effort de l'art, & qu'on eût traité d'innovations barbares tout ce qui s'écartoit de ses proportions. L'essai de Vanbrugh paroît donc avoir été un effort de génie; &, si nous pouvons détacher notre imagination des

cinq Ordres d'Architecture connus, nous ferons forcés de convenir qu'il a créé un *tout magnifique*, qui a un air de grandeur qu'on trouve rarement dans un style plus régulier de construction. Tout, jusqu'à ses défauts, à l'exception de quelques-uns trop marqués pour n'être point apperçus, tout donne à sa composition l'apparence de quelque chose au-dessus de l'ordinaire ; & comme ce bâtiment est environné de grands objets, l'œil est frappé de *l'ensemble* & admire *les parties sur parole.* Ce qui a rendu Vanbrugh ridicule, c'est qu'il a appliqué à de petits bâtimens un style d'Architecture qui ne pouvoit convenir qu'à de grands. Dans une petite maison où l'on n'a pu essayer de donner de la majesté à l'ensemble, l'œil a le loisir de contempler les parties, & rencontre souvent des choses qui le choquent & lui déplaisent.

Cette construction immense est au milieu d'un vaste parc. Le terrein, en général, en est plat. Une plaine propor-

tionnée au bâtiment s'étend en front, & , à la diſtance d'environ un demi-mille, eſt coupée tout-à-coup par une vallée qui fait des détours au travers du parc. Les flancs de cette vallée ſont couverts de bois d'une belle hauteur. Dans le fond, couloit autrefois une chétive rivière, ſur laquelle, tout en face du Château, a été conſtruit un magnifique pont d'une ſeule arche, dont l'objet principal étoit de faire une communication facile d'un côté de la vallée à l'autre.

Environ un demi-mille par-delà le pont, eſt élevée une colonne triomphale, qui, quoique fort critiquée, ne me déplaît pas, je l'avoue, parce qu'elle me paroît exciter une idée de grandeur. Au haut de cette colonne eſt une ſtatue du Duc de Marlborough, & le piédeſtal eſt chargé d'une inſcription. Le ſtyle, à la vérité, n'a pas l'élégance Romaine, mais le détail plus honorable, quoique moins ſavant, d'un acte du Parlement, qui fait don du manoir de Woodſtock au Duc, en récompenſe de ſes ſervices diſtingués.

La partie du parc & les autres objets qui font face au Château ont été deſſinés & embellis par l'ingénieux M. Brown, qui a donné en cela une preuve de ſes talens, dans un ſtyle plus noble qu'il n'avoit fait auparavant. Ses ouvrages ſont généralement agréables; mais ici ils ſont majeſtueux.

A la diſtance d'environ un mille au-deſſous du Château, il a jetté à travers la vallée un maſſif de pierre qui a changé la petite rivière en un beau lac ſéparé en deux pièces d'eau fort étendues par le pont, qui paroît maintenant avec avantage, & orné de toute la grandeur des accompagnemens convenables. Brown lui-même avoit coutume de dire que la Tamiſe ne lui pardonneroit jamais ce qu'il avoit fait à Blenheim. Tous ceux qui voyent ce lieu conviennent en effet que l'enſemble de cette ſcène, en entrant par la grande porte du côté de Woodſtock, c'eſt-à-dire, la vue du Château, de la prairie, des bois & du lac réunis, ſont

un des plus grands coup-d'œils que l'art ait peut-être jamais déployé.

La ſcène au-deſſous du pont en eſt la portion la plus brillante. Là, l'eau prend la forme d'une baie qui conduit dans un pays de forêts, & pluſieurs légers eſquifs qui y ſont à l'ancre renforcent cette idée. La baie paroît totalement bouchée par la diſpoſition du ſol, & la terre s'avance d'une manière aiſée pour la reſſerrer dans toutes ſes parties.

Au derrière de la maiſon, les terres améliorées conſiſtent (conformément au ſtyle adopté par M. Brown) en un ceinturon, comme on l'appelle, enfermant dans un cercle une portion du Parc. Dans cette partie, la pompe le cède à la beauté, excepté où l'avenue traverſe le côté de la baie. Ici, la grande idée qu'on avoit du payſage s'augmente encore, & les bords de la rivière Wye préſentent à peine des ſcènes plus romantiques que celles qu'on trouve ici dans les plaines unies d'Oxfordshire. L'avenue nous conduiſit le long

d'un précipice couvert de bois, féparé d'un autre par une nape d'eau que ne pourroit fournir aucune rivière d'Angleterre.

On a tiré de cette fituation tout le parti poffible pour allier la majefté à la variété. Dans une partie, on ne voit que le rivage oppofé qui étale aux yeux une vafte étendue de bois femé à profufion. Dans une autre partie, ce rivage eft accompagné par le lac, & quelquefois on ne l'apperçoit que dans des ouvertures formées par les arbres du devant du tableau, qui font, en plus grande partie, des chênes majeftueux.

Parmi de fi grandes idées, on ne peut croire que la fcène ait reçu le moindre ornement de différentes petites pièces où l'on a introduit & difpofé artiftement des lits de fleurs & de petits arbriffeaux fleuris. C'eft laiffer voir la main de l'art où l'imagination ne voudroit s'occuper que du grand fpectacle de la Nature dans fa fimplicité. Mais lorfque nous vîmes ce lieu, ces fortes d'embelliffemens étoient dans

leur nouveauté. Le tems a maintenant confondu, ſans doute, ces petites parties dans un mélange harmonique avec les plus grandes. Le ſimple arbriſſeau peut, ſans incongruité, ſe trouver à côté du chêne : le goût n'eſt bleſſé que de l'arrangement artificiel.

Dans l'intérieur du Château, notre curioſité s'eſt bornée principalement aux tableaux, à ceux de Rubens ſur-tout, dont les ouvrages ſont ici plus parfaits & en plus grand nombre que dans aucune autre collection en Angleterre. Pluſieurs jours ne ſuffiroient qu'imparfaitement à les examiner en détail : nous n'eûmes que le tems d'en obſerver l'effet général.

La famille de Rubens, par lui-même, conſiſtant en trois figures de grandeur naturelle, eſt un morceau travaillé, & néanmoins plein de vivacité. La compoſition, le coloris & l'harmonie générale en font d'une beauté ſupérieure. Je ne fais nulle difficulté, quant à moi, de mettre ce tableau à la tête de tous les tableaux

de famille qui exiſtent en Angleterre. Il n'y a peut-être que *la famille de Cornaro* (1), dont la chaſte ſimplicité puiſſe ſoutenir le parallèle. J'ai examiné, avec une attention ſcrupuleuſe, le fameux tableau de famille qui eſt à Wilton. Dans ce morceau célèbre, les parties ſont belles; quelques-unes le ſont à un degré extraordinaire, mais *l'enſemble* en eſt mal diſpoſé. Ici, l'œil n'eſt fixé par aucun détail, mais il eſt rempli & ſatisfait par la contemplation *du tout*, & il peut cependant errer, avec plaiſir, ſur les parties.

Le *Silène* eſt auſſi un morceau fini, & un très-noble effort du génie de Rubens, dont l'imagination ſe plaiſoit à traiter un ſujet idéal.

La Sainte-Famille paroît avoir été endommagée, ou n'avoir pas reçu de Rubens ſon coup de Maître. Ce tableau eſt ſans

(1) Ce tableau du Titien eſt dans l'hôtel de Northumberland, à Londres.

(*Note de l'Auteur.*)

ame, & n'a que très-peu du feu de ſon auteur, excepté dans la tête de la vieille femme.

L'Andromède, du même Artiſte, eſt une très-belle figure.

Le tableau de Lot quittant Sodome, par le même, eſt encore un ſuperbe morceau. Le coloris y a un éclat ſingulier; mais il n'eſt pas ſi heureux du côté de la compoſition.



CHAPITRE III.

De Woodſtock, nous nous rendîmes à Warwick, en paſſant par Chapel-Houſe (le Château de la Chapelle).

Notre première ſcène fut ſtérile en beautés. La maiſon du Lord Shrewsbury ſe voit à la droite, au fond d'une grande étendue de bois. Elle annonce la réſidence d'un grand Seigneur, reſte long-temps en vue, & eſt preſque le ſeul objet qui engage l'attention; mais l'effet uniforme de ces bois eſt déſagréable dans l'éloignement.

De Chapel-Houſe, la route paſſe à travers un pays montueux & ſans agrémens. Les collines n'y ſont ni couvertes de bois, ni entrecoupées de terres rompues. Ce ne ſont que des maſſes peſantes dont l'enſemble offre l'aſpect de la *ſtérilité*. Je dis *ſtérilité*, n'ayant égard ici qu'à l'effet pittoreſque : ce ſeroit plutôt *nudité ;* car le terrein produit un excellent pâturage, où l'on

voit de grands troupeaux, de gros bétail & une belle race de moutons ſans cornes, dont la laine a la fineſſe de la ſoie.

Toutefois, au milieu de ces collines, les vallées ſont quelquefois agréables. Le Long Compton, village formé d'un nombre de chaumières, tourne d'une manière agréable dans le fond d'une de ces vallées, & la maiſon de campagne de M. Sheldon à Veſton-park, y paroît dans une ſituation heureuſe.

En entrant dans le Warwickshire près de Shipſton ſur le Stour, les collines s'effacent juſqu'à n'être plus que des hauteurs, & à un pays froid en ſuccède un de forêts. Le ſol qui étoit juſques-là d'une terre graſſe foncée, ſe change ici en terre graveleuſe d'argile rouge, parſemée de fort beaux cailloux. Le chemin vous conduit en général par des défilés agréables, laiſſant à la droite le village de Keinton & la bule appellée Edge-Hill, où l'infortuné Charles premier commença l'eſſai de ſes armes malheureuſes.

A meſure qu'on approche de Warwick, le pays devient ſi plat, que les tours du Château, vues de loin, n'ont preſque point d'apparence.

Warwick contient pluſieurs objets magnifiques. L'Egliſe eſt un ſuperbe monument gothique. Le feu en a détruit récemment une partie conſidérable ; mais elle a été reconſtruite & raccordée avec beaucoup de ſymmétrie.

A l'Egliſe eſt jointe une chapelle admirable, bâtie dans toute la richeſſe du genre gothique. C'eſt là que repoſent les cendres des chefs de la Maiſon de Warwick. Le célèbre Dudley, Comte de Leiceſter, a parmi eux un magnifique monument.

La maiſon où ſe tiennent les ſeſſions, & l'Hôtel-de-Ville, ſont encore deux édifices pleins d'élégance, ſur-tout le premier.

Le Prieuré, ſitué preſque hors de la ville, eſt ſuſceptibe de devenir un objet agréable à la vue. Il ne reſte que peu de choſe de l'ancienne conſtruction, &

ce qui en exiſte eſt converti en maiſon. Il eſt plus élevé que les Monaſtères n'avoient coutume de l'être, étant bâti ſur un terrein en talus, ſans roideur dans presque toutes ſes faces. Les terres qui en dépendent forment à-peu-près cinq ou ſix acres, entourés de toutes parts d'arbres fort élevés. Au-delà du Prieuré, l'œil plane ſur les tours du château de Warwick & ſur d'autres objets. Néanmoins, notre admiration pour les beautés de ce ſîte, n'a pu fermer nos yeux ſur le peu de parti qu'on en a tiré.

Mais ce qui diſtingue le plus Warwick, c'eſt ſon Château. Célèbre autrefois par ſa force, renommé aujourd'hui pour ſa beauté, il eſt ſitué ſur une petite éminence au milieu d'un pays en général uni. La rivière Avon baigne le pied du roc d'où s'élèvent perpendiculairement ſes murs, qu'on a peine à iſoler du Château ſans effort. C'eſt des fenêtres de la grande ſalle que ſes nobles *fondemens* paroiſſent avec plus d'avantage, & c'eſt de-là auſſi

que

que la vue embrasse le cours de la rivière à une distance considérable.

Ce Château a été employé à différens usages. Dans l'origine, il a servi de forteresse ; ensuite, on en a fait la prison du Comté, & il a été enfin, par un de ses nobles propriétaires, converti en un manoir pour sa résidence. L'ancienne forme subsiste encore, ou du moins, on peut la découvrir par-tout, & tout ce qu'on y a ajouté est en rapport symmétrique avec ce qui en reste.

L'ancienne entrée est conservée. Un pont jetté sur le fossé, conduit à la cour intérieure du Château par une grande porte à donjon. Cette porte se trouve placée au milieu d'une courtine, aux extrémités de laquelle sont deux tours, connues par les noms de tour de Guy & tour de César.

En entrant par cette porte majestueuse, & regardant de son arcade intérieure la cour du Château, qui a environ un acre en quarré, on voit le sol de terre & le

plan de toute la fortereſſe. A la gauche, eſt la partie habitée. En front s'élève une montagne boiſeuſe, qui a probablement été faite de la main des hommes, & qui étoit autrefois le ſiége de la citadelle. La cour elle-même eſt couverte de gazon, & entourée d'un large chemin de gravier, comme on en pratique pour les carroſſes. Le tout eſt enceint d'une muraille ornée de tours & autres ſaillies murales, où le lierre qui les couronne laiſſe ſaiſir de petits accidens de lumière ; ce qui produit ſouvent un effet pittoreſque.

La maiſon eſt grande & commodément diſtribuée. Les appartemens en ſont ſpacieux & logeables. Quelques-uns des offices, ainſi que les cuiſines, paroiſſent avoir été taillés dans le vif du roc ſur lequel le Château eſt aſſis.

Le jardin ne conſiſte qu'en quelques acres, & a été formé, par Brown, en une eſpèce de promenade étrécie, qui va tourner en ſerpentant du côté de la rivière, & revient enſuite ſur elle-même

d'une manière peu gracieuſe, oubliant, pour ainſi dire, excepté dans un ſeul point, le noble bâtiment dont elle eſt une annexe.

On montre, dans la loge du Portier, l'armure & la lance de tournois du célèbre Guy, Comte de Warwich, une côte de la vache noire & pluſieurs autres monumens de la proueſſe de ce Héros. Ces reliques, quoique fruits de la ſuperſtition, ſans doute, ne ſont pas des acceſſoires hors de place dans un tel lieu, & donnent à l'imagination une teinte qui réfléchit ſur les veſtiges de ce monument antique, une couleur agréable & romaneſque.

Depuis que ces remarques ont été faites, le Château de Warwick a éprouvé de grandes améliorations. Les bâtimens ont été complettement réparés, & l'intérieur meublé à neuf dans un ſtyle proportionné à la magnificence du lieu. Mais ce qui en fait le plus bel ornement, c'eſt une col-

lection choisie de portraits, par Rubens & Vandyck.

L'ancien Château du Baron étoit situé dans une espèce d'Isle, & formoit, en quelque sorte, un état indépendant. Complet en lui-même, il sembloit dédaigner toute liaison avec le reste du pays. Il ne desiroit d'autre vue que celle qu'il pouvoit prendre par-dessus son large fossé. Ainsi, le Château de Warwick fut circonscrit, & quoique souverain du pays d'alentour, dominoit à peine sur un acre en étendue hors de ses murs. Le jardin de Brown, il est vrai, étoit un ouvrage mesquin; mais cet Artiste eût-il été un autre Archimède, il n'auroit pu en rien faire de beau, faute de terrein.

Le premier soin du propriétaire actuel a donc été de s'en procurer, & le second de chercher à en tirer parti.

Quand on entre dans le jardin du côté de la cour intérieure du Château, un chemin spacieux de gravier conduit par un bosquet ouvert à une serre, bâtiment

ſimple en pierre, de quatre-vingt pieds de longueur; & delà, s'offre tout-à-coup à la vue une vaſte étendue de pays.

L'œil ſe porte dans le fond ſur une plaine un peu roide, d'environ un quart de mille, avec des bois ſur les côtés, au-deſſus deſquels s'élèvent à gauche les tours du Château. Au bas de cette prairie, l'Avon forme un grand coude de trois cens pieds de largeur, au moins, au-delà duquel le ſol, quoique de fait un peu plat vers les bords de la rivière, ſemble s'élever des deux côtés, formant entr'eux une légère échancrure de terre. La colline de la gauche, appelée Lodge-Hill, eſt couverte de bois, & beaucoup plus haute que l'autre. C'eſt indubitablement une des rives de l'Avon, qui ſont en cet endroit fort roides & élevées. Près de ſon ſommet, la loge du Garde, parmi les arbres, fait un bon effet, & à ſa baſe un pont qu'on voit par-deſſus les terres baſſes du parc, qui font partie de la ſcène, & ſert à marquer le cours de

la rivière. Voilà les terres mitoyennes du point de vue, à la diſtance d'environ un mille de la ſerre. La perſpective eſt formée d'une ligne irrégulière & variée des montagnes de Clent, d'Ilmington & de Malvern. Le tout offre une compoſition ſuffiſamment correcte pour le pinceau, & ſe marie heureuſement en un ſeul tableau avec la plaine qui en ſeroit le devant, en employant les arbres de la droite & de la gauche, mêlés avec ceux de la campagne. Le pont, vu dans cet éloignement, ne donne point à l'œil l'idée de ſon importance; mais de près, on voit une arche très-magnifique de pierre polie, de plus de cent pieds de large. A l'excèption de ce pont & de la loge, qui tous deux ſont néceſſaires en eux-mêmes & heureuſement introduits, quoique par l'art, il n'y a point, dans tout le payſage, un autre objet artificiel. Cette modeſtie de deſſein eſt agréable. Rien n'interrompt l'œil davantge dans ſa contemplation d'une grande vue ſénique, que la multipli-

cité de temples éblouissans & de pavillons. Les principaux objets de la perspective rétrospecte ou en sens contraire, sont les tours du Château & la serre.

Ce dernier bâtiment, outre l'usage d'où il dérive son nom, en a encore un autre. Dans un grand emplacement circulaire qui y est pratiqué, est placé un vase grec qui, pour la magnificence & la richesse du travail, est regardé comme un des plus beaux antiques qui soient en Angleterre.

De la serre, l'allée sablée se prolonge à la droite au travers d'un plant d'arbres fort serrés, qui s'étend jusqu'au bord de la rivière, qu'on suit pour revenir au Château.

Le sol en ce canton est si riche, le bois de construction y croît avec une abondance si extraordinaire, que les arbres y font un très-bel effet, quoiqu'une grande partie n'en ait été plantée que depuis une dixaine d'années au plus. Le cèdre du Liban réussit extrêmement bien sur ce terrein, où l'on en a mis plus d'un millier,

ſoit épars, ſoit en maſſe, parmi les autres eſpèces de bois. On en a meſuré un qui, dans l'eſpace de neuf ans, avoit étendu ſes branches à plus de ſoixante-ſept pieds de circonférence. Les ſapins & les mélèſes ont pouſſé, dans une ſaiſon, des rejettons de trente à quarante pouces, & un jeune frêne tiré de la pépinière, ayant été toiſé au bout de deux ans, avoit crû à la hauteur de dix pieds.

Mais, quelqu'amélioration que le Château de Warwick ait reçue de ce côté, ſon propriétaire en projette encore une plus g ande de l'autre. L'entrée de ſon Château ſe trouve actuellement maſquée par les rues de la ville. La route qui y conduit eſt tortueuſe & goſſe, allant expirer au pied des trois grandes tours, ce qui empêche qu'on les puiſſe bien voir. On ſe propoſe d'élargir l'entrée, & de reculer à environ un quart de mille au-deſſus du courant, le pont public conſtruit juſtement au-deſſous des murs du Château. Le terrein qu'on y gagnera ſuffira pour faire une entrée convenable. Alors,

pour arriver au Château, on montera la colline dans une direction tournante, à travers de beaux arbres vieillis, ayant à mesure qu'on avancera, l'aspect des tours sous différens points de perspective. Il est presque impossible d'imaginer un accès plus majestueux; &, en vérité, à mon avis, il n'y a rien qu'on doive soigner davantage que l'abord, quand on a dessein d'embellir une résidence seigneuriale, parce que c'est là ce qui produit la première impression qui, en général, est toujours la plus durable, comme elle est la plus forte.

En un mot, lorsque le château de Warwick aura reçu ce dernier & important changement, il sera certainement au premier rang des objets de curiosité pour les voyageurs qui visiteront l'Angleterre, parce qu'il réunira alors le double avantage de l'ancienneté & de la beauté.

En quittant Warwick, nous nous proposâmes d'aller voir le château de Kenelworth, qui est entre cette ville & celle de Coventry. Le pays est plat & boiseux.

Le château de Kenelworth eſt une des plus magnifiques ruines qu'ait aujourd'hui l'Angleterre. Nous ſavons par l'Hiſtoire, que dans les jours de ſa gloire, il a joué un grand rôle comme place de guerre; mais ſes débris en ont conſervé peu de traces. Ses parties légeres, & de ſimple ornement, annoncent, en général, une habitation faite pour la paix.

Les Hiſtoriens, autant que je puis m'en ſouvenir, ont fait mention de ce Château dès le règne de Henri premier. Il étoit à cette époque en la poſſeſſion d'un Seigneur particulier; mais comme il s'étoit engagé dans une guerre civile, dont l'iſſue fut fatale à ſon parti, ſon manoir fut confiſqué au profit de la Couronne, entre les mains de qui il reſta juſqu'au tems de la Reine Eliſabeth, qui en donna l'inveſtiture à ſon favori le Comte de Leiceſter. Ce Seigneur, prodigue & ſomptueux en un degré extrême, y dépenſa, à ce qu'on aſſure, en embelliſſemens de toute eſpèce, juſqu'à ſoixante mille livres ſterling, ſomme prodi-

gieuſe pour ſon ſiècle. Il y vécut dans une ſplendeur vraiment royale.

L'orgueil de ce ſuperbe édifice fut humilié après les guerres civiles qui ravagèrent la Nation ſous Charles premier. Celui qui l'occupoit étoit un des fauteurs de la cauſe royale, & Cromwell, pour ſe venger, détruiſit le Château preſque de fond en comble, & fit vendre à l'encan tout ce qu'il renfermoit. Ces mains avides le mirent dans un état d'où il n'a pu ſe relever; c'eſt cependant encore un monument brillant, juſques dans ſes ruines.

Il doit néanmoins très-peu à ſa ſituation. La hauteur ſur laquelle il eſt bâti eſt trop petite pour donner un point de vue bien vaſte, & le pays d'alentour n'a aucun objet qui puiſſe embellir la perſpective.

Le plan du Château eſt d'une grande nobleſſe. L'aire ou cour, entourée de murs, eſt de ſept acres, dont un tiers eſt occupé par la partie ruinée du bâtiment; mais de toute cette conſtruction, autrefois ſi magnifique, il ne reſte plus rien d'entier. On

ne peut découvrir la forme d'une ſeule chambre, ſi ce n'eſt, peut-être, de la ſalle du banquet, qui compoſoit la principale partie du corps de bâtiment, au centre de l'édifice. Entre autres fragmens, on voit les ruines de deux tours connues par les noms de tour de Céſar & tour de Leiceſter. Elles paroiſſent avoir bravé la faulx du tems plus que tout le reſte; mais à la fin, elles ont cédé de même. Un des côtés de la tour de Leiceſter s'étant enfoncé, en laiſſe voir à découvert toute la ſtructure intérieure.

Quoique magnifiques, ces ruines, néanmoins, ne ſont point pittoreſques. Ni les tours, ni aucune autre partie, ni même l'enſemble, à moins d'être bien ſoutenus par la perſpective, avec des arbres pour cacher les parties déſagréables, ne pourroient fournir le ſujet d'un bon tableau, quoique la variété d'eſcaliers briſés, de ſegmens rompus de vouſſures, de morceaux de fenêtres décorées, puiſſe fournir à un Peintre d'excellens ſujets *d'études*.

Cette grande maſſe de ruines s'avance

journellement à grands pas vers une diſſolution totale. Encore un ſiècle, & le tout ſera probablement de niveau avec le ſol, à moins que le Seigneur (1) qui en a la poſſeſſion ne faſſe quelques efforts pour l'empêcher. La pierre dont le Château a été conſtruit eſt brune, belle à la vue, mais de nature friable. Le tems s'appeſantit imperceptiblement ſur ce beau tout, &

« *Il ſolemn ſilence sheds,*
» *The venerable ruinto the duſt.*

» Dans un morne ſilence, il briſe de ſes mains
» Ces reſtes précieux de l'orgueil des humains ».

pas toujours, néanmoins, dans un *morne ſilence*; car, il y a environ ſept ans, une partie conſidérable de la tour de Leiceſter s'abattit vers l'heure de minuit, & alarma du bruit de ſa chûte tous ceux qui habitoient le voiſinage. L'hiver dernier (2) en-

(1) Lord Hyde.

(2) En 1771, tems à-peu-près où ces voyages furent écrits.

core, un des bouts de la ſalle du banquet tomba en-dedans, & écraſa de ſon poids des uſtenſiles de ferme qu'on y avoit dé- poſés.

Tel eſt l'état où eſt réduit une ſtructure qui, il y a deux cens ans, n'avoit en Angleterre rien qu'on pût lui comparer. « Toutes les chambres (dit un ancien Au- » teur qui décrivoit le Château ſur le lieu) » étoient ſpacieuſes, & les plafonds en » étoient fort élevés *en dedans*, toutes les » proportions bien obſervées le rendoient » agréable à voir *au dehors*. Pendant le jour, » le vîtrage l'éclairoit de tous côtés & le » faiſoit briller à l'extérieur; & la nuit, il » étoit tranſparent par la lueur conſtante » des chandelles, du feu & des torches ». Mais maintenant, continue-t-il, en parlant le langage plaintif d'Oſſian, « ſes murs » offrent l'image de la déſolation; une » mouſſe griſe blanchit la pierre : le renard » ſeul eſt éclairé par la lumière des fenê- » tres, & une verdure moiſie flotte à ſon » ſommet ».

Lorſque nous vîmes ſes ruines, l'aire qui produit de l'herbe en abondance étoit couverte d'un troupeau de bétail qui la paiſſoit. Cela ajoutoit à la beauté du tableau, & nous rappella le ſouvenir de quelques-uns des meilleurs morceaux de *Berghem*, où le bétail & les ruines reçoivent l'un de l'autre leur principal mérite.

La terre, en-dehors du Château, étoit anciennement inondée, quoiqu'elle ſoit aujourd'hui à ſec. Le lac s'étendoit ſur les flancs dans les points de Sud, Oueſt & Nord, embraſſant tout dans l'étendue de deux milles. Au-delà du lac étoit le parc. Du côté du Nord étoit le jardin en pente, ſur le rivage, entre le mur du Château & l'eau. Il ne contenoit qu'un acre, & étoit joint au parc par un pont. « Milord, dit » l'Auteur que j'ai déjà cité, a orné le bras » gauche de l'étang au Nord d'un beau » braſſard, formé d'un pont de bon bois » de ſix cens pieds de long ſur quatorze de » large, ſolidement établi, avec garde- » fous des deux côtés ».

Le jardin étoit diſpoſé, comme on peut aiſément le croire, ſelon le goût de ce tems-là; des terraſſes ſur des terraſſes, & enfin dans toutes les manières de difformité coûteuſe; mais le lac paroît avoir eu un degré d'élégance. A la vérité l'eau, lavant les murs du Château de la manière qu'on a dit, *doit* avoir eu quelque beauté. Elle n'eſt pas, comme la terre, expoſée à ce que ſa ſurface ſouffre des efforts mal-entendus de l'Art. Les extrémités, en général, demanderoient à être cachées, & elle voudroit ſe déployer continuellement autour de l'objet magnifique qu'elle environnoit, quoiqu'il ſoit probable que ſes bords étoient auſſi peignés, auſſi propres que la bêche & le cordeau pouvoient les rendre.

Une des particularités les plus remarquables de l'hiſtoire de ce Château, eſt une fête qui y fut donnée par le Comte de Leiceſter à la Reine Eliſabeth. La tradition de ce grand évènement a paſſé juſqu'aux Habitans actuels de ce pays, & l'hiſ-

toire n'offre peut-être rien d'égal. Un nommé Langham, qui tenoit un Office à la ſuite de la Cour, & témoin oculaire, en a publié un récit. J'ai déjà cité, d'après cet ouvrage, & j'en vais extraire ici partie du détail qu'il fait de la *réception* de Sa Majeſté. Il aidera le Lecteur à ſe former une idée de la galanterie du reſte de la fête.

Le 9 Juillet 1575, ſur le ſoir, la Reine s'approchant de la première porte du Château, le Portier, *homme de haute ſtature & d'un viſage ſévère, portant en main une maſſue & un trouſſeau de clés*, aborda Sa Majeſté avec un *diſcours rude, plein de colère, en vers faits exprès pour la circonſtance*, il demanda la cauſe de ce *fracas, de ce bruit, & pourquoi l'on couroit à cheval dans l'étendue de ſa commiſſion?* Mais en voyant la Reine, comme s'il eût été frappé ſubitement, & *pénétré à la préſence d'une perſonne dont l'air annonçoit ſi évidemment la majeſté & la ſouveraineté héroïques, il tombe à genoux, demande humblement pardon de ſon ignorance, rend ſa maſſue & ſes clés, pro-*

clame l'ouverture des portes, & paſſage libre à tous.

Auſſi-tôt les Trompettes qui étoient ſur la muraille, *au nombre de ſix, chacun de huit pieds de haut, avec leurs trompettes argentées de cinq pieds de long, ſonnèrent un air de bienvenue.*

Ces *bouffis harmonieux continuèrent leur délicieuſe muſique*, tandis que la Reine traverſoit à cheval la cour du tournois, pour ſe rendre à la grande entrée du Château qui étoit baignée par le lac.

Comme elle paſſoit là, il s'approcha une iſle flottante, où l'on voyoit ſur un trône *la Souveraine de ce lac*, qui aborda Sa Majeſté *en vers bien faits*, leſquels parloient de l'antiquité du Château & de ſa ſouveraineté ſur ces eaux depuis le règne du Roi Arthur; *mais qu'ayant appris que Sa Majeſté paſſoit dans ſon canton, elle étoit venue pour la lui offrir humblement, & réſigner tout ſon pouvoir entre ſes mains.*

Ce ſpectacle étoit terminé par une muſique délectable de hautbois, de chalumeaux, de

cornets à bouquin, & autres inſtrumens bruyans, qui continuerent de jouer, tandis que Sa Majeſté paſſoit ainſi agréablement ſous la porte du Château.

Alors, elle eut ſous les yeux de nouveaux objets. Pluſieurs des Divinités Payennes lui avoient apporté leurs préſens, qui étoient en piles ou ſuſpendus dans un ordre élégant aux deux côtés de l'entrée, ſavoir, des oiſeaux ſauvages & du gibier, de la part de Sylvain, Dieu des forêts, des corbeilles de fruits, de la part de Pomone, des gerbes des différentes eſpèces de grains de la part de Cérès; une pyramide ornée de grappes de raiſins, *qui étoient embellies par leurs feuilles*, préſent de Bacchus; & au bas de cette pyramide, des vaſes & des coupes; des poiſſons de toutes ſortes, arrangés dans des paniers, étoient offerts par Neptune, des armes par Mars, & des inſtrumens de Muſique par Apollon. Une inſcription au-deſſus de la porte, contenoit l'explication du tout.

Sa Majeſté ayant accepté gracieuſement ces dons, fut reçue en dedans des portes avec un concert de flûtes & autre muſique douce; étant deſcendue de ſon palefroi (qu'elle montoit toujours ſeule), elle fut conduite à ſa chambre, & ſon arrivée fut annoncée à tout le pays par un tintamarre des canons des remparts, & par des feux d'artifice qu'on tira le ſoir.

La Reine fut traitée dans ce Château pendant dix-neuf jours, & on rapporte que ce divertiſſement coûta au Comte mille livres ſterlings tous les jours, chacun deſquels fut varié par des maſcarades, des interludes, la chaſſe, la muſique, & une infinité d'autres amuſemens. Le goût de la Reine paroît avoir été conſulté beaucoup pour la pompe & la ſolemnité du tout. Peut-être auſſi fut-il trop conſulté lorſque la pureté claſſique & ſavante de ces amuſemens vint à ſe relâcher enſuite pour céder le pas (comme nous ſavons que cela eſt arrivé quelquefois) au pugilat, aux combats des ours, & à

toutes les autres extravagances basses de ce siècle.

Entr'autres honneurs faits à la Reine pendant le cours de cette fète galante, la grande horloge qui étoit placée dans la tour de César, fut arrêtée pendant le séjour que Sa Majesté fit dans le Château, afin qu'on pût dire que le tems avoit suspendu sa course, tandis que le pays jouissoit d'un si rare bonheur.



CHAPITRE IV.

Du Château de Kenelworth, nous continuâmes notre route vers Coventry, à travers un pays plat.

La tour de l'Eglise de Coventry est d'une fort belle apparence ; mais elle est bâtie de la même espèce de pierre friable que nous avons observée dans les ruines de Kenelworth, & qui, pour dire la vérité, convient mieux à une structure vieillie qu'à un monument intègre. Les parties ornamentales de cette tour sont justement dans l'état où l'on desireroit de trouver toutes les ruines : elles montrent une décadence encore riche : chaque partie est défigurée à quelque degré par l'âge ; & cependant, le tout est si parfait, que l'imagination peut substituer ce qui a péri & réformer l'ensemble. C'en seroit assez pour des *ruines ;* mais lorsque les parties principales sont dans leur *entier*,

nous voudrions que les ornemens le fussent aussi.

En quittant Coventry, on trouve une argille rouge & graveleuse qui couvre un roc brun, laquelle perçant le sol par places, donne souvent à la surface un air pittoresque. Les sentiers sont serrés & le pays boiseux.

Entre Coventry & Birmingham, est la résidence du Lord Aylesford, Château ancien, que l'Art est actuellement occupé à embellir. La maison & les terres prennent une nouvelle forme sous la direction de M. Brown, dont le goût & les talens paroissent employés à tirer tout le parti que la situation, à la vérité peu avantageuse, voudra lui permettre. Le bâtiment est situé au milieu d'un terrein un peu plat. Un ruisseau qui coule auprès, se change en rivière. On y arrive par un beau pont qui la traverse, & un *ceinturon* qui tourne dans un espace d'environ deux milles, marque la circonférence du tapis vert qui orne le front : mais le pays four-

nit peu d'objets propres à enrichir un devant de tableau ou un lointain.

Le reste de la route qui conduit à Birmingham, passe d'abord à travers un pays découvert, qui ensuite devient rempli de bois & resserré, & toujours plus agréable à mesure qu'on approche de la ville.

Les bâtimens qu'on voit répandus autour du paysage auprès de Birmingham, sont semés avec une grande profusion, &, en général, d'une couleur rougeâtre; car le pays est peuplé, & les maisons sont bâties d'une espèce de brique qui a une teinte particulière de rouge. Quand elle domine dans l'aspect d'un pays, comme elle fait ici, cela forme un objet très-désagréable à l'œil.

Auprès de Birmingham, nous vîmes la Manufacture d'ouvrages d'acier de Bolton. C'est une ville qui n'a qu'un seul toît, sous lequel sont environ sept cens ouvriers constamment occupés. Mais, quoique ce soit une scène d'industrie, d'utilité & d'adresse dans la main-d'œuvre, il

eſt difficile à l'œil de ſe plaire long-tems au centre de tant d'Arts frivoles, ou plutôt de réprimer un regard de dédain, quand on voit cent hommes dont les travaux ſont bornés à faire une tabatière.

De Birmingham, nous quittâmes la grande route, & à travers un pays agréable, nous nous rendîmes à Leaſowes & à Hagley, qui ſont à quelques milles l'un de l'autre. De Smithwick, village ſur notre chemin, nous traverſâmes à cheval une forêt de chênes très-agréable.

Peu d'endroits nous ont fait concevoir des eſpérances plus flatteuſes que le Leaſowes. Un auſſi grand Sectateur de la Nature que Shenſtone (1) paroît l'être dans ſes écrits, n'a pu, du moins on le croiroit, s'écarter de ſes loix dans aucune des opérations de ſon génie. Je vais tracer, pour le Lecteur, une légère eſquiſſe du lieu, & enſuite je ferai quelques obſervations générales.

---

(1) Célèbre Poëte Anglois dans le genre paſtoral. Il eſt mort en 17....

Nous entrâmes ſur les terres de ce manoir (qui contiennent environ cent acres) par une eſpèce de berceau placé preſque au bout d'une ruelle qui conduit à la maiſon. Nous aurions dû commencer par les hautes terres, d'où nous aurions découvert l'enſemble tout d'un coup. Alors, nous aurions vu que ce n'eſt proprement que ce qu'on appelle une ferme décorée, & cette idée nous auroit guidé dans l'examen des parties. Les champs environnent la maiſon, & une allée qu'on a pratiquée en fait tout le tour.

Quoi qu'il en ſoit, nous entrâmes d'un côté qui eſt plus bas que la maiſon, & nous arrivâmes d'abord dans une vallée étroite & couverte de bois, d'où nous ſortîmes pour avoir une vue ouverte & agréable vers Hales-Owen.

De-là, l'œil plonge dans un fonds en taillis, où l'on voit le banc de Mælibée, coin écarté, bien fait pour ſervir à un berger & à ſon troupeau de retraite contre la chaleur du jour.

De ce taillis on paſſe dans un autre bois, & auſſi-tôt on découvre une longue ſuite de caſcades, au nombre de quatorze, qui ſe montrent à travers un plan irrégulier d'arbres. La ſcène eſt fantaſque, mais amuſante. Après avoir ainſi traverſé les baſſes terres, on arrive, en ſuivant le ſentier, à celles d'en haut; & on commence à s'appercevoir qu'il embraſſe tout le pourtour. De la hauteur, on a des points de vue éloignés, bornés dans le lointain par le Wrekin dans le Shropshire.

De ces terres, le ſentier va en deſcendant par une pente roide dans un vallon iſolé, où M. Shenſtone a conſacré une urne à la mémoire d'une amie. De-là, le terrein s'élève encore, & le petit chemin conduit, par un zigzag fatiguant, dans l'*avenue de l'Amant*, qui va aboutir (idée un peu bizarre) au Temple du Dieu Pan. Il auroit été plus dans la convenance qu'elle rendît à celui de l'Hymen (1).

(1) Pourquoi pas au Temple de l'Amour auparavant? On entend l'amour vrai & reſpectueux. (*Note du Trad.*)

De-là, nous descendîmes encore par des champs talutés, tout-à-fait nus, qui nous firent entrer sur la scène la plus élégante de tout cet agréable lieu. C'est un bosquet orné à sa partie élevée d'une cascade, d'où le courant se joue en méandres irréguliers parmi les arbres, & passant sous un pont d'une apparence romantique, se forme en un petit lac. Cette place d'un agrément capricieux est dédiée, assez improprement à mon avis, au génie de Virgile; & c'est une de ces situations équivoques qu'on ne sait comment louer ni critiquer. Nous sortîmes de ce bosquet par la ruelle que nous avions enfilée pour entrer.

Quoique Shenstone ait montré au total beaucoup de goût & de délicatesse, & ait extrêmement diversifié les points de vue; quoiqu'il ait été singulièrement heureux dans le choix du caractère particulier qu'il a donné à chaque scène; ce qui est la plus agréable manière de dessein; cependant, il a peut-être fait *trop* en quelques endroits, & *pas assez* dans d'autres.

Il a, par exemple, employé l'eau avec trop de profuſion. Il n'a pu la tirer que de quelques ſources qui ſuintent plus qu'elles ne coulent de ſes terres marécageuſes. C'étoit donc *forcer la Nature* que d'entreprendre de former une *rivière* ou un *lac*. Une caſcade ou un ruiſſeau murmurant auroit dû être le terme de ſon ambition. D'ailleurs, comme toutes les eaux des lieux de marécages, celle du Leaſowes, manquent de brillant. Rendues écumeuſes par leur chûte, ou par une deſcente précipitée, on en remarque moins les impuretés qui, dans une courſe lente ſont frappantes, mais qui, dans le lac, préſentent une ſurface déſagreable à la vue. N'eſt-il pas ridicule, en effet, de voir des inſcriptions qui invitent les Nayades à baigner leurs beaux corps dans des flots d'argent & d'azur, lorque l'œil n'apperçoit qu'une eau chargée de toutes les ordures & de la mouſſe verte qu'engendre la ſtagnation ?

Il a fait trop encore en prodiguant les

urnes, les ſtatues & les bâtimens, tous objets ordinairement très-diſpendieux, & qui contribuent le moins à l'embelliſſement d'un ſéjour champêtre. Ils peuvent, bien placés, avoir leur mérite ; mais, dans une *ferme ornée*, ils détruiſent la *convenance* & *l'à-propos*.

J'avoue que j'ai été bien content de ſes *inſcriptions*, quoique quelques perſonnes trouvent qu'il en a fait un uſage pouſſé *juſqu'à l'excès*. A mon avis, lorſque des inſcriptions ſont bien écrites & adaptées d'une manière convenable, comme celles-ci le ſont en général, elles réveillent dans l'eſprit des penſées originales, & y impriment le caractère de la ſcène avec des idées plus fortes que nous ne les trouverions de nous-mêmes.

A d'autres égards, Shenſtone a peut-être fait *trop peu*. Il auroit pu jetter bas une plus grande partie de ſes haies ; ou s'il y avoit de l'inconvénient à ce parti, il auroit pu du moins cacher davantage ſes enclos dans des plants d'arbres. Son ſentier pour

conduire dans *les terres d'en haut* eſt, en général, trop ouvert, & ſes terres du devant ſont ſouvent des *champs réguliers.* On auroit pu *déguiſer* cette régularité. Les *lointains* auroient auſſi paru dans un jour plus favorable, s'ils euſſent été vus quelquefois *par-deſſus* un bois, & quelquefois *à travers* une ouverture pratiquée dans un autre, ou par occaſion, dans les interſtices d'entre les tiges des arbres.

Mais, où Shenſtone a péché le plus, c'eſt de n'avoir pas deſſéché & mondifié ſes terres. En rendant ſa verdure plus belle & plus abondante, fût-ce même aux dépens de ſes bâtimens, il auroit montré un goût plus épuré; mais il a préféré d'employer ſon argent à ce qui avoit le plus d'éclat apparent, plutôt qu'à ce qui étoit le plus convenable. On peut néanmoins, d'après ce qu'il a fait, tirer une conſéquence honorable pour lui, de ce qu'il eût pu faire, s'il eût eu un ſite approprié à ſes idées, & une fortune aſſez conſidérable pour l'orner dignement.

Je ne puis me détacher de ce théâtre ſans parler de la beauté particulière de ſes rochers & de ſes caſcades.

De tous ceux qui fabriquent des embelliſſemens, les faiſeurs de rochers ſont ordinairement ceux qui font les plus groſſes bévues. Combien ne voit-on pas de perſonnes, même de celles qui ont du goût, qui vous conduiſent avec empreſſement dans un coin de leur jardin pour y admirer un morceau du genre de rochers qui, ſouvent, ne conſiſte qu'en une demi-douzaine de groſſes pierres? Ils ne vous donnent point par-là l'idée de ce qu'ils cherchent à repréſenter : peut-être même l'objet fait-il un contre-ſens, ſi je puis m'exprimer ainſi, faute de convenir au pays où il ſe trouve placé. Dans nos efforts pour perfectionner, ſi nous faiſons autre choſe que d'embellir la Nature, ou par des plantations, ou en donnant un peu de jeu au terrein, nous prenons de fauſſes meſures. Viſer à changer le *caractère* d'un pays, eſt une abſurdité.

Où

Où la Nature est décourageante, c'est une folie de prétendre la vaincre ; car,

She scorns controul ; she will not bear
One beauty foreign to the spot, or soil,
She gives thee to adorn : 'tis thine alone
To mend, not change, her features (1).

Shenstone a donc d'autant mieux réussi dans ses scènes de rochers, qu'il les a ménagées davantage. Il n'a voulu que former des moulures à ses ruisseaux & percer ses cascades ; & nous confessons sans contrainte que ses cascades, ses rochers & ses courans d'eau, sont des copies aussi vraies, aussi fidelles de la Nature que nous en ayons jamais vu.

Après avoir pris congé de M. Shenstone, le possesseur actuel, nous fûmes à Hagley, qui n'est éloigné delà que de quelques milles. La soirée étoit belle, &

(1) Elle ne veut point être contrariée, ni se voir chargée d'ornemens étrangers au site ou au sol. Elle le donne à embellir. Ta tâche, à toi, est d'adoucir, non de changer ses traits.

nous le vîmes dans toute sa gloire. Cependant, nous n'en fûmes pas aussi contens que nous avions espéré de l'être. Le plan de Hagley (si tant est qu'il ait un plan) est si embrouillé, qu'il est impossible d'en faire la description. Les parties en sont incohérentes. Une scène y semble cousue à l'autre, & chacune pourroit être détachée de l'ensemble, sans que le reste en souffrît.

Tout ouvrage quelconque de l'Art (soit maison, tableau, livre ou jardin) quelque beau qu'il soit dans les *détails*, perd la moitié de son prix, si *le but général* ne se fait comprendre d'abord. Les scènes mêmes de la Nature brute, quoique toujours agréables en elles-mêmes, le sont encore plus, si l'œil a la facilité de les combiner pour en former un tout.

Mais *l'obscurité dans le plan général* n'est pas la seule faute qu'on ait à reprocher à Hagley. Il est *affecté & à prétention* dans plusieurs de ses *parties*. La vue de l'entrée est singulièrement désagréable. C'est une

plaine qui va en s'élevant, comme si elle sortoit de la maison, fermée à son extrémité supérieure par un demi-cercle régulier de bois, & ornée au milieu par un obélisque.

Plusieurs des scènes sont en outre *petites & mesquines*. La vue perspective au Pont de Pallas, & en sens contraire depuis la rotonde, sont au-dessous de la critique. Il en est de même du courant qui traverse une belle plaine dans un canal qui n'est guère plus large qu'un ruisseau. On a pris quelque peine pour le faire gasouiller dans sa route. Shenstone travailloit en miniature, & quoiqu'il se permît rarement des colifichets, les beautés mignardes au moins s'accordoient en partie avec son plan. Mais, Milord Lyttleton ayant travaillé sur une plus grande échelle, ses idées auroient dû en être agrandies; son goût auroit dû dédaigner les petites graces d'une exactitude minutieuse, & considérer que son séjour consistoit en objets plus nobles, & étoit

fait pour être apperçu à une plus grande diſtance.

A ces défauts, ſe joint encore celui du manque de *variété.* Les flancs des collines ſont tous plantés d'arbres, & les vallées ne ſont que des plaines nues. On parcourt une ſucceſſion de ces objets. D'une plaine vous entrez dans une autre avec peu de variation de l'idée qu'elle fait naître. C'eſt toujours la même choſe répétée comme une ritournelle.

Cingentibus ultima ſylvis,
Purus ab arboribus, ſpectabilis undique campus.

Il y auroit pourtant de l'injuſtice à ne pas avouer que quelques-unes de ces plaines, conſidérées à part, ſont d'une grande beauté.

Le Château de *Thompſon* déploye une ſcène majeſtueuſe. L'œil ſe promène à travers une vallée ſpacieuſe d'un mille d'étendue, tout en pâturage, qui fuit en tournant des deux côtés au bout de l'horiſon. Le tertre oppoſé qui lui ſert de

limite eſt tapiſſé de bois. De l'une des extrémités de la vallée, on a une vue étendue du pays avec les montagnes de Malvern pour perſpective. A l'autre, le tertre boiſeux eſt orné d'une ruine moderne, qui eſt aſſez bien vu de près; mais qui eſt un objet trop mignon pour la ſcène. Une grande tour ronde, avec un accompagnement ou deux, auroit fait un plus bel effet dans l'éloignement qu'une ſi grande quantité de mur & autres parties de peu de conſéquence qu'on a conſtruites dans quelque intention d'utilité; au lieu que le ſeul caractère qui convienne à une ruine eſt de ſervir *d'ornement éloigné à la ſcène*; & ſon uſage, ſi elle en a un autre, doit correſpondre à cette idée d'ornement. Si elle ne remplit point de but utile, l'étable ou la loge du garde, ou ce bâtiment, quel qu'il ſoit, ſeroit mieux dans une place moins diſtinguée dans le ſite. Ici, il ne peut que nous indiquer qu'il devroit y avoir quelque choſe que l'œil cherche ſans le trouver.

Pour terminer, nous dirons que, quoiqu'il y ait certainement de très-beaux points de vue dans les jardins vaſtes qui dépendent de cette maiſon, nous croyons qu'il auroit été très-aiſé de combiner des aſpects de terrein ſi variés, une ſi grande profuſion de bois, des eaux ſi favorables (quoique ce ſoit dans cet article que l'imperfection eſt plus grande); enfin, d'arranger les parties de manière à produire un tout beaucoup plus noble.

Nous ajouterons encore que nous n'avons critiqué ici que le cercle du jardin. Les allées du parc ſont très-longues, & comme elles ſont moins parées, elles ſont peut-être plus belles. Le temple de Théſée eſt fort heureuſement ſitué. C'eſt un bel objet qui fait un auſſi grand effet qu'aucune choſe de ce genre.

La maiſon eſt une bonne ſtructure dans le goût moderne; mais il lui faudroit une dignité de ſituation qui convînt au ſiége principal de domaines ſi étendus.

CHAPITRE V.

Nous nous proposâmes, en ſortant de Hagley, d'aller voir la maiſon de M. Anſon, auprès de Wolſley-bridge. Nous continuâmes donc notre route par Stourbridge, Wolverhampton & Penkridge. Le pays eſt riche & boiſeux, mais offre peu de ſites pittoreſques. En pluſieurs endroits il eſt fort défiguré par un nouveau canal qui le coupe en petites parties.

Un des objets les plus beaux dans la Nature, eſt une rivière majeſtueuſe qui ſerpente à travers le ſol, tantôt découvrant ſa courſe tortueuſe, quelquefois à moitié cachée par des rivages couverts de bois, & tantôt étalant ſes vaſtes pliſſures à travers la vallée ouverte & nue.

Son contraire, à tous égards, eſt une *ſaignée*, comme on l'appelle. Son cours par lignes & par angles, abandonnant les pentes du pays, & paſſant par-deſſus les

collines & les vallons, quelquefois retenue par un banc de ſable qui fait une digue d'un côté & quelqueſois des deux, ſes bords aigus, parallèles, nus & dénués d'ornemens, tout contribue à en faire le plus frappant contraſte d'une rivière. Un objet peut être déplaiſant de ſoi-même; mais il le devient encore plus, lorſqu'il rappelle dans l'idée du ſpectateur, par une reſſemblance même éloignée, quelque choſe d'une grande beauté.

A Penkridge, nous laiſſâmes la grande route, & tirant ſur la droite à travers une bruyere déſerte, nous arrivâmes à Shuckborough, terre de M. Anſon.

Les améliorations qu'il y a faites ſont noblement imaginées, & elles embraſſent toute la face du pays. On doit regretter que l'exécution d'un ſi noble projet n'ait pas été dirigée par un goût plus ſûr. Ses bâtimens ſont tous d'après les modèles de la Grèce & de Rome, & quelques-uns ſont très-beaux; mais ils manquent d'acceſſoires. Il y a une eſpèce d'abſurdité à orner un

champ nud d'un arc triomphal ou de la lanterne de Démosthène rétablie dans toute sa splendeur. Un diamant poli enchâssé dans du plomb seroit ridicule; mais surtout le temple des vents situé sur un étang, au lieu d'être placé au haut d'une colline, est dans une position on ne peut plus mal choisie. Néanmoins, comme il y a quelque tems que nous n'avons vu les scènes de Shuckborough, elles ont pu être changées & fort perfectionnées; mais je crains bien que le temple des vents ne reste toujours où il est.

La maison contient peu de chose qui mérite qu'on en parle. Elle est meublée mesquinement dans le goût chinois. Il y a peu de tableaux de prix. Le vestibule est orné de plusieurs qui représentent les exploits maritimes du Lord Anson par Scot, où le génie du Peintre a été conduit, ou plutôt gêné par les règles de la guerre. *La ligne de bataille* est un arrangement misérable sur la toile, & c'est un acte d'inhumanité à un Amiral d'en faire une loi à

l'Artiſte. S'il faut abſolument introduire la ligne de bataille, elle doit être formée dans le lointain, & le point eſſentiel mis ſur quelques-uns des vaiſſeaux à l'extrémité de la ligne, engagé dans l'action près de l'œil.

La ſalle d'aſſemblée eſt tapiſſée de grandes ruines peintes en *détrempe* par Dahl. Elles ſont touchées avec eſprit; mais la compoſition manque de ſimplicité. Il y a auſſi dans la *détrempe* de la crudité & peu de force, quoiqu'elle offre certainement à la vue une ſurface plus agréable pour s'y repoſer, que la peinture à l'huile, où l'œil ne peut ſe garantir des effets trompeurs du vernis.

Des fenêtres de la ſalle où ſont ces tableaux, on découvre dans le parc une ſtructure de ruines artificielles; Mais M. Anſon a été moins heureux à fabriquer des ruines qu'à en rétablir de réelles.

Si une ruine eſt deſtinée à être placée ſeulement dans un endroit éloigné ou inacceſſible, un ou deux points de vue ſont

tout ce qu'il y a à chercher. Par conféquent, la conftruction d'une telle ruine eft une chofe qui demande moins de cérémonies. C'eft une ruine dans un tableau.

Mais fi elle eft élevée *fur le lieu*, comme l'eft celle-ci, où le fpectateur peut fe promener autour, & la contempler de tous les côtés, peut-être même y entrer; c'eft alors une affaire de beaucoup de difficulté de la conftruire.

La difficulté naît d'abord de la néceffité de la bâtir fur un plan auffi régulier & auffi uniforme que fi c'étoit un édifice réel. Non-feulement on doit pouvoir y retrouver la fituation & la forme générale du Château ou de l'Abbaye; mais les différentes parties en doivent être tellement marquées, qu'un œil habitué à ces fortes de ftructures, puiffe aifément découvrir dans ce qui refte ce que les ravages du tems en ont détruit. Il faut toujours qu'on y puiffe voir *disjecta membra.* De forte que, dans la conftruction d'une ruine, la vue n'apperçoive rien que l'efprit ne puiffe fup-

poſer ſans effort avoir dû exiſter néceſſairement, lorſque la ſtructure étoit dans ſon entier.

La dépenſe qui réſulte d'un ouvrage de ce genre, n'eſt pas non plus une choſe de peu de conſéquence. La ruine pittoreſque n'admet point une forme vulgaire : ſon objet eſt d'imprimer une idée de grandeur dans l'ame du Spectateur. Or, aucunes ruines, que je ſache, ſinon celles d'un Château ou d'une Abbaye, ne ſont propres à remplir ce but ; & ces deux monumens entraînent de grandes dépenſes après eux.

Mais, direz-vous, on n'a beſoin de repréſenter qu'une *portion* de ruines ? A la bonne-heure. Mais ſi votre ſcène eſt vaſte (& ſans cela vous n'y penſeriez pas), la partie que vous y voulez introduire doit être en proportion du lieu. Une ruine chétive n'eſt d'aucun prix : une grande eſt un ouvrage de magnificence. Un temple de jardin ou un pont de Pallas peut être érigé aiſément & à peu de frais ; mais une ruine capable de donner une idée qui vaille la

peine d'être exécutée, d'un Château ou d'une Abbaye, exigeroit une dépenſe égale à celle de la maiſon que vous habitez.

L'exécution d'une ſtructure de cette eſpèce demande beaucoup d'art, & eſt hériſſée de difficultés. Tout homme qui eſt en état de bâtir une maiſon, n'a pas toujours le talent néceſſaire pour fabriquer des ruines. Donner à la pierre l'air de dépériſſement, faire courir, d'une manière naturelle, la crevaſſe élargie, & la prolonger à travers tous les joints, mutiler les ornemens, écailler l'enduit de la ſtructure intérieure, laiſſer voir comment les parties qui ſe correſpondent ont autrefois été dans une union parfaite entr'elles, quoiqu'elles offrent maintenant des vuides & des brèches, & ſemer des tas de ruines autour de l'édifice, avec une négligence aiſée; tout cela eſt l'effort le plus grand de l'Art, beaucoup trop délicat pour la main d'un Maçon. Nous voyons même très-peu d'Architectes qui y réuſſiſſent.

Il y a plus encore. Quand l'Art a fait tout ce qu'il a pu faire, il vous reste à mettre vos ruines entre les mains de la Nature, pour les orner & les perfectionner. Si les mousses & les lichens poussent sur vos murs d'une manière défavorable; si les émanations, les écoulemens dont les élémens les ont tachés à la surface n'ont pas produit des teintes variées; si le lierre refuse d'entrelacer votre arc-boutant ou de ramper à travers les ornemens de vos fenêtres gothiques; si vous ne pouvez suspendre le frêne dans la fente, ou faire agiter autour du créneau une herbe longue & pyramidale, votre ruine sera toujours imparfaite. Autant vaudroit écrire au fronton : BATI EN L'ANNÉE 17... Il n'y a plus de déception. Les caractères de l'ancienneté ne se remarquent point. C'est au tems seul à améliorer une ruine; lui seul peut lui donner le degré d'une belle perfection, & l'amener, si je puis parler ainsi, à tromper la Nature.

En rassemblant toutes ces difficultés,

on voit combien c'eſt une tâche épineuſe de bâtir une ruine faite pour être vue ſur le lieu. Nous avouerons que, quand elle eſt bien exécutée, il ne peut exiſter rien de plus beau ; mais on rencontre, en général, tant d'eſſais abſurdes en ce genre, que lorſque nous parcourons un terréin embelli par l'Art, & qu'on nous propoſe de nous montrer les ruines, nous redoutons de les aller voir, ſi le poſſeſſeur nous accompagne.

Sortant de chez M. Anſon, nous nous mîmes en chemin pour aller à Stone par Wolſley-Bridge, à travers le même ſol riche & agréable ; & delà, en nous rendant à Newcaſtle, notre intention étoit de viſiter la terre du Lord Gower. Mais la pluie qui tomba en abondance nous en empêcha. Autant cependant que nous pûmes juger d'après un coup-d'œil précipité, les terres des environs de Trentham ſont arrangées avec beaucoup de ſimplicité & d'élégance. La ſituation de la maiſon eſt enfoncée. Elle a en front une

grande plaine, que le terrein élevé borde en demi-cercle, & qui eſt ornée d'arbres plantés ſur une ligne longue & variée.

De Newcaſtle, nous continuâmes notre route vers Mancheſter. Nous aurions deſiré que le tems nous eût permis de voir la Fabrique de poterie de M. Wedgwood, où l'on fait revivre les Arts élégans de l'ancienne Etrurie. Il nous auroit été agréable de ſuivre tous les progrès de ces ouvrages vers la perfection; mais ce ſpectacle perdroit de ſon degré d'importance pour nous, à qui tous les modèles de ſes vaſes étruſques étoient parfaitement connus.

Dans la fabrication d'un vaſe étruſque, le grand point roule ſur la manière de fixer l'anſe. Elle naît toujours du vaiſſeau auquel elle eſt unie & dont elle fait partie. La force & la beauté de la pièce dépend tellement de ce principe, qu'on doit s'étonner de le voir jamais négligé; dans la vérité, je l'ai quelquefois trouvé obſervé dans la conſtruction de nos jarres les plus groſſières, ſans doute, cauſe du

degré



degré de force que cela ajoute à l'anse. Mais, en général, on ne la soigne point du tout, & dans nos vaisseaux modernes, soit d'argille ou de métal, quoique quelques-uns d'eux soient très-chers, les anses, au lieu de *faire partie* du vase même, y sont collées d'une façon mal-adroite.

A Jalk-on-the-Hill (Jalk de la montagne), les vues sont étendues & très-belles des deux côtés : le terrein est bien disposé, & le paysage orné de bois.

A mesure que nous descendions, les sommets & les abaissemens du sol qui, vus des terres d'en haut, étoient unis & insensibles à l'œil, se changeoient pour lui en collines & en vallées, ajoutant au site de nouveaux modes de variété.

Nous le laissâmes néanmoins bientôt derrière nous, pour entrer dans un pays désagréable. Mais, après que nous eûmes passé Holm's-Chapel, & une Commune qui est au-delà, un superbe paysage s'ouvrit, qui dura pendant l'espace de plu-

ſieurs milles. La route paſſoit ſouvent à travers des bocages plantés de chênes, & des ſentiers où des arbres élevés formoient des berceaux, tous objets qui, dans leur ſimplicité naturelle, l'emportoient en beauté ſur tous les efforts de l'Art.

Les travaux faits chez le Duc de Bridgewater auprès de Mancheſter, ſont d'une grande nobleſſe. Nous admirons également le génie de l'invention & l'habileté dans l'exécution. Nous avons cependant eu récemment la preuve qu'aux yeux d'un Peintre, des ouvrages de cette nature paroiſſoient dépourvus de mérite.

De Worſley-Mills (moulins de Worſley), nous prîmes une barque pour nous rendre à Mancheſter; mais nous eûmes peu d'amuſement dans ce voyage, excepté le plaiſir d'échanger les mouvemens rudes des cahos ſur un pavé raboteux, contre les gliſſemens doux ſur la ſurface d'un canal uni & tranſparent.

Nous fûmes frappés ſur ce canal d'une

apparence qui étoit d'une eſpèce ſingulière : c'étoit l'aſpect de Chap-Moſs, qui, s'étendant à notre droite dans une étendue de trente milles, faiſoit douter l'œil, à travers les ombres du crépuſcule, ſi c'étoit la terre ou l'eau. A ſa couleur, on l'auroit pris pour la première, & ſa ſurface diſoit que c'étoit la ſeconde.

De Mancheſter, ſitué dans un ſol qui n'eſt pas ſans agrément, nous pourſuivîmes notre voyage pour aller à Preſton & Lancaſter. Une grande partie de la route qui conduit à Bolton eſt magnifique. Aux environs de Ringley, un courant d'eau conſidérable ſe fait paſſage à travers des rivages eſcarpés & boiſeux, ce qui en rend les ſites très-pittoreſques. Ils étoient d'autant plus agréables à nos yeux, que nous ne les voyons que par haſard, ayant été obligés de quitter la grande route, que des débordemens récens avoient rendue impraticable, en emportant un pont.

En ſortant de Bolton, nous gravîmes une hauteur de quatre milles, eſpèce de

montagne en culture. Le pays qui s'étendoit au bas sur la gauche étoit adouci, sans aucune terre intermédiaire, en un lointain bleu. Lorsque nous eûmes descendu ces hauteurs pour entrer dans les vallées du fond, le sol avoit une forme agréable & variée. Il étoit en outre coupé de bois & embelli par de petits ruisseaux qui y serpentoient.

Entre Charly & Preston, il y a aussi beaucoup de terrein élevé qui, comme les collines de Bolton, nous conduisit dans une scène agréable, riche, unie & couverte de bois.

En approchant de Preston, la vue en arrière de Walton-Church, qu'on apperçoit au-dessus des détours de la rivière Ribble, est d'une beauté singulière.

De Preston à Garstang, le pays est désagréable : le terrein est varié; mais il manque de bois, ornement sans lequel il n'a pas assez de dignité pour se soutenir à l'examen.

Ici, les collines commencent à s'élever, & nous firent découvrir l'étendue du pays

qui étoit devant nous. Mais elles ne prennent point encore des traits terribles. Teintes d'un léger azur, elles bordoient ſeulement l'horiſon, & nous accompagnèrent à une grande diſtance dans une chaîne qui ſe prolongeoit à la gauche.

Lorſqu'on approche de Garſtang, le Château, quoique ruiné & n'étant plus qu'une maſſe de pierre & ſans beauté, devient pour la vue un objet conſéquent, à défaut d'autre.

De Garſtang juſqu'à Lancaſter, le payſage préſente peu de différences. Il reſte toujours morne & déſagréable; mais à meſure que nous approchions des montagnes, chaque objet commençoit à annoncer les ſcènes raboteuſes où nous étions près d'entrer. Le pays que nous traverſâmes enſuite peut ſe définir une ſorte de fil d'union, étant d'une eſpèce qui n'offre point de caractère, & ne frappe point par des traits fixes & décidés. Il n'a ni la grandeur de la ſcène de montagne, ni l'aſpect riant de la ſcène champêtre. Le bois y eſt

pauvre & rabougri ; car nous côtoyions alors la baye de Cartmell, & l'air de la mer ayant saisi les arbres, en avoit appauvri le feuillage, & en les rabougrissant dans leur crue, avoit détruit jusqu'à leur forme avec une rigueur peu ordinaire.

A la distance d'un mille, s'offre en vue le Château de Lancaster. Sa situation élevée, ses tours massives & ses bâtimens étendus (car il est joint à l'Eglise) lui communiquent un air de grandeur ; mais comme les parties n'en sont ni d'une forme agréable, ni bien combinées entr'elles, ce n'est, de quelque point qu'on l'envisage, qu'un objet indifférent. Vu de près, la partie la plus belle est sa noble façade qui, avec les autres grands accessoires, peut fournir une ample matière à la curiosité d'un Antiquaire.

De l'autre côté de la ville, la rivière Lune, qui a un superbe bassin lorsque la marée est haute, orne suffisamment le paysage.

Mais de ce côté, elle est revêtue de

quais, & préſente un théâtre animé & bruyant. Son canal eſt couvert de navires, d'où retentiſſent au loin les cris des Matelots actifs. Elle offre un ſpectacle tout opposé, à quelques milles au-deſſus, à travers le vallon de Lonſdale, où, d'un cours tranquille & loin de tous les yeux, elle ſerpente autour de rochers en ſaillie, formant des limites circulaires aux prairies où paiſſent de nombreux troupeaux, & va s'égarer dans des boſquets & des halliers où, dans les tems fabuleux, on auroit feint la retraite des Faunes & des Sylvains. Il y a un endroit où ſe détournant bruſquement, elle entoure un petit eſpace d'une ſituation charmante, dont elle fait une péninſule, connue dans le pays par le nom de *Roue de la Lune.* Là, habitoit autrefois un vieil Hermite, qui n'avoit devant lui & ne deſiroit d'y avoir d'autre objet que le val délicieux où il vivoit.

De Caſtle-Hill, ou plutôt du Cimetière, nous eûmes un point de vue très-vaſte, formé de parties de la plus grande

magnificence. On voit le long des prairies dans le fond, la rivière Lune, devenue un bras de mer, & ornée d'une multitude de vaiſſeaux côtiers, ſe rétrécir à l'œil par l'effet de ſes différentes pointes, & courir ſe précipiter dans l'Océan. A la diſtance d'un mille ou deux, elle entre dans la baie de Cartmell qui, à marée haute, préſente une ſuperbe nape d'eau de dix à douze milles de traverſe, bornée par les montagnes de Furneſs, qui s'étendent en une chaîne immenſe, & enſuite contournant l'embouchure de la baie, forment pluſieurs promontoires avancés, & ſe replient autour du rivage en diverſes manières.

Nous conſidérâmes avec regret cette vaſte étendue de terrein inculte, ſachant qu'il offroit des choſes très intéreſſantes que nous n'avions pas le tems de voir. Il fallut nous contenter de créer des tableaux d'imagination au travers des brouillards bleus des montagnes. Notre Guide, homme ſans lettres, nous indiquoit dans le dialecte groſſier du canton, les différens lieux

& ce qu'ils contenoient, par exemple la place où étoient les ruines de l'Abbaye de Furneſs renfermées dans un vallon enfoncé, où, loin à l'Oueſt, le Château nommé Peel-Caſtle paroiſſoit ſortir fièrement des eaux, & commandoit l'entrée de la baie, où à une grande profondeur au-deſſous de ces montagnes rougeâtres, le lac de Coniſton occupoit une vallée de ſix milles de longueur, où Holker-Hall & Bardſey & Conished, bâtis ſur le ſol où étoit jadis un Prieuré, & pluſieurs autres endroits célèbres, qui tous étoient entourés de curioſités remarquables, & tous, autant que nous pûmes en juger d'après ſon récit, embellis par des ſcènes particulières à chacun des ſites.

De Lancaſter, en ſe rendant à Kendal, le pays devient à chaque pas plus caractériſtique. Des terres hautes en talus s'élèvent à la droite, & à chaque ouverture ſur la gauche, nous avons des points de vue différens de la baie de Cartmell & des montagnes Furneſs, où le ſol eſt par-tout

couvert de grandes pierres détachées, qui indiquent l'approche des rochers.

Un peu au-dessus de Burton, nous quittâmes la grande route, & fîmes une excursion de deux ou trois milles pour visiter le pays aux environs de Milthrop & de Levens.

Une branche de la baie de Cartmell forme ici une crique, à l'Est de laquelle est située la ville de Milthorp, petit port de mer sur la côte, & tout auprès est la tour de Dalham dans un parc agréable qu'une colline protège contre l'air de la mer. De tous côtés, on a des vues magnifiques où des bois font le devant du tableau, dont les lointains sont composés de diverses parties de ce petit bras de mer & des collines qui en dépendent.

En remontant au-dessus de la crique, les points de vue augmentoient de beauté. Vers Levens, terre du Comte de *Suffolk*, on voit une heureuse combinaison de tout ce qu'il y a de *suave* & de *noble* dans le paysage. Ce village est à l'embouchure de

la crique ſur le Kenet, courant d'eau hardi & romantique, qui ſe précipite avec la marée un peu au-deſſous. La maiſon environnée de petites collines, eſt bien abritée des effets pernicieux de l'air de la mer; mais nous n'y avons pas monté. Les bois, qui y ſont en grande abondance, croiſſent à profuſion, à ce qu'on nous a aſſuré, & les ſcènes dont l'œil jouit ſur le lieu, ſont auſſi agréables que celles du lointain ſont majeſtueuſes. Celles-ci conſiſtent en une berge qui ſe prolonge dans toute la longueur de la crique, & le roc de Whitbarrow, promontoire rude & très-pittoreſque, avec d'autres terres hautes qui plongent dans la baie.

Parmi les beaux objets qui s'offrent dans l'éloignement, nous avons ſur-tout remarqué une berge tournante, qui fait un bel effet, principalement ſi elle eſt vue d'un devant orné de bois. Sa couleur rouſſe forme, par un mêlange avec la verdure du feuillage, une teinte agréablement fondue. Quand la marée monte, le ſable change,

& prend la forme encore plus agréable d'un beau lac.

Lévens eſt à préſent dans un état négligé; mais il y a certainement de quoi en faire un ſéjour égal en beauté à tout ce dont l'Angleterre peut ſe vanter en ce genre.

Delà, nous avançâmes vers Kendal, ſitué dans un pays déſert & déſagréable, qui ne contient aucun objet frappant, & dont on ne pourroit tirer aucune de ces combinaiſons heureuſes, qui conſtituent un tableau. On trouve de loin en loin un point de vue, mais bien rarement. Le Château, qui n'eſt qu'une ruine, eſt dans quelques ſituations, ſur-tout près du pont, un morceau pittoreſque.

Entre Kendal & Ambleſide, le bois prend un air de nobleſſe; mais la ſcène générale reſte encore indéterminée. Le tout a une eſpèce de grandeur confuſe.

En deſcendant ſur la gauche, on approche de Windermere, où l'on commence à voir une nature de pays toute différente. On a derrière ſoi les montagnes ſauvages

qui étoient ſi mal en maſſe, & dont le genre s'adoptoit ſi peu au payſage. La route alors s'enfonce dans une ſcène champêtre agréable, qui conduit invariablement à travers des halliers épais, ſous des collines couvertes de bois, & le long des rivages du lac.



CHAPITRE VI.

Nous voilà maintenant arrivés ſur les confins de ces ſcènes romantiques, qui faiſoient le principal motif de notre voyage. Nous nous proposâmes donc de faire en ce pays quelque pauſe, pour le conſidérer avec plus d'attention que ne l'auroit permis un paſſage précipité.

Mais, pour en rendre la deſcription plus intelligible, & indiquer d'une manière plus préciſe les cauſes de l'eſpèce de beauté qui y eſt commune, il ne ſera pas hors de propos, avant de décrire les ſcènes mêmes, de jetter le coup d'œil de l'analyſe ſur les matériaux dont elles ſont compoſées, qui ſont *les montagnes*, *les lacs*, *les terres briſées*, *les bois*, *les rochers*, *les caſcades*, *les vallées* & *les rivières*.

A l'égard des *montagnes*, nous obſerverons d'abord que pour le but pittoreſque, nous les conſidérons ſeulement comme

Burnswark

Thorp Cloud

Saddle back

Alps

Round swelling line without any break.

Easy line

Lumpish forms

Parallel lines

objets éloignés, leur taille giganteſque les excluant de la claſſe de ceux qu'on doit choiſir comme prochains. La montagne eſt donc à ſa place dans le fond d'un tableau, où ſa groſſeur énorme réduite par la diſtance, peut être embraſſée par l'œil, & où ſes traits monſtrueux perdant leur difformité, prennent une douceur que leur nature ne comportoit pas.

Je ne prétends pas dire pour cela qu'une montagne ne ſoit propre qu'à former le dernier point de vue *étendue.* Elle peut trouver place dans une ſeconde ou troiſième diſtance, avec une égale convenance; & même il eſt permis de montrer ſur le devant du tableau un coin raboteux de ſa baſe, quoique ſon ſommet s'élevât beaucoup au-delà des limites de quelque tableau que ce ſoit.

Après avoir fixé ainſi *la place* qu'une montagne doit convenablement occuper dans le payſage, nous avons à examiner la nature de la *montagne* elle-même. Quatre propriétés nous frappent particulièrement en elle; ſa *ligne*, les *objets* qui ornent ſa

surface; ses *teintes*, ses *clairs* & ses *ombres*.

La beauté d'une montagne éloignée dérive en grande partie de la *ligne* qu'elle trace sur l'horison, laquelle est généralement d'une couleur moins foncée. La forme pyramidale, & la chûte aisée d'une ligne irrégulière se trouvera produire dans la montagne, comme dans toute autre sorte de dessein, la source la plus parfaite de la beauté.

Delà vient que les montagnes qui s'élèvent en lignes régulières mathématiques, ou en formes bisarres & grotesques, ne plaisent point à la vue. Ainsi *Burnswark*, montagne sur la frontière méridionale de l'Ecosse; *Thorp-Cloud*, près de Dovedale dans le Dirbyshire, sur-tout vu du jardin à Ilam; & une montagne dans le Cumberland, qui d'après son aspect particulier dans quelques situations, prend le nom de *Saddle-back* (Dos de Selle); toutes ces montagnes forment des lignes désagréables. C'est par la même cause que plusieurs sommets pointus des *Alpes* sont des objets de

singularité

ſingularité plutôt que de beauté. Les formes rondes, bombantes, ſans aucun interſtice qui les dégage; enfin, toutes les formes qui font naître l'idée de matériel & de *lourd*, qui ſont peu capables de plaire.

Il eſt vrai encore qu'une ligne prolongée ſans aucun repos, ſoit *concave*, *droite*, ou *convexe*, déplaira toujours, parce qu'elle manque de variété, à moins, toutefois, qu'elle ne ſoit bien contraſtée avec d'autres formes. L'effet d'une ligne rompue ſera également mauvais, ſi les briſures en ſont régulières.

Les cauſes qui rendent *difforme* la ligne de montagne, étant une fois connues, il en ſera plus aiſé de découvrir les ſources de ſa *beauté*. Si la ligne ſuit une enflure aiſée & douce du ſommet à la baſe, & qui ſoit interrompue par des coupures irrégulières, qui peuvent être variées de mille manières, l'effet en ſera agréable.

Il faut néanmoins convenir que des *inégalités bruſques* ſont quelquefois des ſources de beauté, ſoit lorſqu'elles ſont contraſ-

tées avec d'autres parties de la ligne, ſoit lorſque des rochers ou autres objets en rendent naturellement raiſon & les excuſent.

Les mêmes principes ſur leſquels nous avons fondé la beauté des montagnes *iſolées*, nous aideront à la reconnoître dans une combinaiſon ou grouppe. Pluſieurs montagnes *dans une même compoſition*, ſont conſidérées comme des parties *détachées*, & en ſuivent les règles. Si elles ſe briſent en formes mathématiques ou capricieuſes ; ſi elles ſe joignent peſamment enſemble en maſſes lourdes, ou qu'elles tombent l'une dans l'autre à angles droits, ou bien que leurs lignes ſe prolongent dans une parallèle ; dans tous ces cas, l'aſſemblage ſera plus ou moins choquant, & l'oppoſé de ces défauts produira par conſéquent un compoſé agréable.

Après avoir eſquiſſé le tableau des *lignes* que doivent former les montagnes, il nous reſte à remplir les interſtices, & à varier le tout par des teintes.

Les objets qui couvrent la ſurface des montagnes, ſont le bois, les rochers, la terre briſée, les landes ou bruyères, & les mouſſes de différentes couleurs.

Ovide a tracé avec ſon génie ordinaire, les parties conſtituantes d'une montagne dans ſa métamorphoſe d'Atlas.

Jam barba, comæque
In ſylvas abeunt; juga ſunt humerique, manuſque:
Quod caput ante fuit, ſummo eſt in monte cacumen:
Oſſa lapis fiunt.

Sa barbe & ſes cheveux ſe changent en arbres & autres ſubſtances végétales; ſes os en rochers, & ſa tête & ſes épaules en ſommets & en promontoires. Mais décrire en détail les *parties* d'un objet *éloigné* (car c'eſt ſous ce point de vue que nous conſidérons une montagne), ce ſeroit intervertir les règles de la perſpective, en *éclairant* les formes qui doivent être dans *l'ombre*. J'examinerai donc comme confondue dans une maſſe toute cette variété qui couvre la ſurface des montagnes éloignées, & qui a

produit la couche de ces teintes qui nous y égaient si souvent la vue.

Ces teintes, les plus superbes ornemens d'une montagne, sont mêlangées de toutes les couleurs; mais le jaune & la couleur de pourpre sont celles qui y dominent. Nous ne pouvons nous permettre de regarder le *bleu* comme une teinte de la montagne. C'est uniquement la couleur de l'air ambiant, de laquelle tous les objets éloignés se revêtent naturellement, aussi-bien que les montagnes. Le feu Docteur Brown, dans une description qu'il a publiée du lac de Keswick, définit avec beaucoup de justesse, ces teintes, les *courans jaunes de lumière*, les *couleurs pourprées* & *l'azur cendré des montagnes*. Elles sont rarement permanentes, mais semblent être un assortiment de couleurs ondoyantes & luisantes, toujours en mouvement, toujours bien fondues & se mariant ensemble dans un nombre infini de mutations agréables & successives. Ce sont à la lettre des *couleurs détrempées dans le ciel.*

La variété de ces teintes tient à beaucoup de circonſtances ; à la ſaiſon, à l'heure du jour, à une atmoſphère ſeche ou humide. Les *lignes* & les *formes* des montagnes ſont des traits fortement prononcés, aiſément ſaiſis & retenus ; mais ces produits des météores, cette fluctuation brillante de couleurs aëriennes, offre une ſi grande profuſion de ſplendeur variée, qu'ils font continuellement illuſion à l'œil, en briſant leurs rayons les uns dans les autres, & que s'il veut les raſſembler, ils s'évanouiſſent. Quoique ce coloris éthéré paroiſſe avec le plus d'éclat quand le ſoleil eſt ſur l'horiſon, cependant, *en général*, on le trouve à quelque degré en l'abſence de cet aſtre, dans les montagnes où ce qui forme ce coloris eſt en grande quantité.

Dans les voyages faits dernièrement autour du Monde, & publiés par le Docteur Hawkeſworth ; nous avons un détail de ce beau coloris obſervé ſur le pic de Ténériſe. « Son apparition au coucher du ſoleil, » dit cet Auteur, étoit très-frappante. Lorſ-

» qu'il eut diſparu ſous l'horiſon , tout le » reſte de l'Iſle paroiſſant voilé d'un crêpe » ſombre , la montagne réfléchiſſoit encore » ſes rayons , & étinceloit d'une chaleur de » coloris qu'il n'eſt pas au pouvoir de l'art » d'imiter ». Le reflet des rayons *qui étinceloient d'une chaleur de coloris*, nous eſt offert, à ce que j'imagine , comme une deſcription de ces belles teintes dont je viens de parler. Je ne veux pas nier , mais j'ai de la peine à accorder à l'Auteur *le crêpe ſombre* qui environnoit les bords de l'Iſle au *coucher du ſoleil.* Des ombres profondes ſont le cortège ordinaire d'un ſoleil levant ; mais les ombres du ſoir ont de l'éclat , longtems encore après que cet aſtre a fui ſous l'horiſon.

Les rayons du ſoleil , qui ſont la cauſe de toutes les couleurs , produiſent certainement ces teintes à nos yeux. Néanmoins , nous ſommes forcés de croire qu'il y a dans les ſurfaces de pluſieurs montagnes quelque choſe de particulier qui les diſpoſe à réfléchir les rayons avec une ſi grande

variété de teintes. Ce phénomène naturel ne s'obſerve point dans toutes les montagnes ; & par-tout où la ſurface a une uniformité de couleur, la teinte l'aura pareillement. « L'effet en queſtion, dit M. Lock,
» qui a annoté le paſſage ci-deſſus cité, m'eſt
» très-familier. Je l'ai vu preſque tous les
» ſoirs en Savoie, lorſque le ſoleil luiſoit.
» Cet effet n'eſt complet qu'au ſommet des
» plus hautes montagnes. Le Mont-Blanc
» étant couvert de la neige la plus pure,
» & n'ayant aucune teinte en propre, étoit
» ſouvent du couleur-de-roſe le plus bril-
» lant ».

Nous avons dit quelle doit être la ligne de montagnes ; nous l'avons fait voir peuplée d'objets, & ſemée d'un brillant aſſemblage de teintes ; nous avons enfin à jetter ſur le tout les clairs & les ombres. C'eſt ſur le ſommet des montagnes que le Peintre doit étudier ces parties eſſentielles de ſon Art. C'eſt-là qu'il en verra les jeux les plus magnifiques.

Chaque objet dans la Nature nous mon-

tre un double effet de lumière, celle de ſes *parties* & celle de ſon *enſemble*. Dans un bâtiment, les corniches, les pilaſtres & autres ornemens ſont *diſpoſés*, pour parler le langage de l'Art, en lumières & en ombres. Par-deſſus cet effet *partiel* ſont étalées *les maſſes générales*. Il en eſt de même des montagnes.

Homère, qui avoit le génie auſſi pittoreſque que Virgile (quoiqu'il paroiſſe avoir peu connu *l'art de la Peinture*), a été frappé de deux particularités dans ſon examen des montagnes; de ces cavités & de ces projections qui abondent à leur ſurface, & de ce qu'il appelle leurs *formes ombrageantes*. Il a remaqué la première en parlant d'une montagne ſeule, & a fait mention de la dernière, où il avoit à parler d'un aſſemblage de montagnes (1). Il réſulte de ce

---

(1) Sous la première idée, il parle du Mont Olympe, qu'il nomme Πολυπτυχος, ou, *formant pluſieurs vallées*. Iliade, Liv. VIII, vers 411.

Sous la ſeconde, il fait mention de cette chaîne de monta-

qu'il en a dit, que dans les deux cas, il a obſervé, avec plaiſir, l'effet de la lumière & de l'ombre. L'effet *partiel* eſt marqué dans l'un, & l'effet *général* dans l'autre.

Les cavités qu'il a reconnues, & qu'on n'apperçoit que parce qu'elles ſont les retraites profondes de l'ombre, & en outre les rochers & les petites projections qui ne ſont viſibles qu'au moyen de ce qu'ils prennent un rayon plus fort de lumière, contribuent à produire l'effet *partiel*; c'eſt-à-dire, cette richeſſe & cette variété qu'offrent les côtés des montagnes éloignées qui, autrement, n'étaleroient qu'une ſurface unie & d'une monotonie fatigante. Les objets en eux-mêmes ſont privés de formes & non diſtincts; & cependant, en préſentant à la lumière différens points de

---

gnes, qui ſépare Phthia des parties Méridionales de la Grece.

πολλα μεταξυ
ουρεα τε σκιοεντα. Il. I. 156.

Pluſieurs *montagnes ombrageantes* ſont entre-deux.
(*Note de l'Auteur.*)

leur ſurface où elle ſe repoſe, ils produiſent cet effet riche & varié qui a été expliqué ci-devant.

Les *grandes maſſes* ſont formées par l'ombre d'une montagne qui en couvre une autre, par le ſoleil qui tourne autour de quelque promontoire, ou par la ſituation tranſverſale des montagnes ; dans tous ces cas, l'ombre tombe large & forte, couvre toutes les ombres plus petites, & unit le tout en un grand effet.

C'eſt un ſpectacle amuſant & agréable d'épier ces vaſtes ombres dans leur marche lente & ſolemnelle ſur la ſurface des montagnes : d'obſerver comment le ſoleil du matin ne jette qu'un foible rayon qui ſaiſit le ſommet des collines à travers une maſſe générale d'ombre épaiſſe ; comment en peu d'heures toute cette confuſion ſe diſſipe ; comment les clairs & les ombres commencent à percer, à ſe ſéparer & à prendre leur forme & leur largeur ; combien profondes & déterminées ſont les ombres à midi ; combien fugitives & incertaines à

mefure que le foleil décline, jufqu'à ce que fes feux, étincelant dans la partie du couchant, répandent fur la face du payfage, un éclat d'un genre nouveau, & y verfent, au lieu de clairs & d'ombres modeftes, toutes les couleurs de la Nature dans un rayon brillant & momentané.

Il n'eft pas moins intéreffant d'obferver les formes variées que prennent les montagnes dans cette variété de fplendeur radieufe; de voir les rochers, les cimes, les promontoires revêtir des formes nouvelles, paroître ou s'éclipfer à l'œil au gré des changemens d'afpect du foleil dont le rayonnement, comme le vernis dans un tableau (fi j'ofe me permettre cette comparaifon déprifante), *fait fortir* une quantité infinie d'objets qu'on n'avoit point remarqués jufques-là.

A ces effets plus permanens d'illumination, on peut en ajouter une autre efpèce, qui n'eft qu'accidentelle : ce font ces ombres partielles & paffagères, occafionnées par les nuées flottantes & rapides. Ces om-

bres peuvent quelquefois produire un heureux effet ; mais elles contribuent trop souvent à ôter le repos à un paysage. Elles sont cependant de grande utilité pour les Peintres, qui sont fréquemment forcés par un sujet opiniâtre ou qui prête peu, de se prévaloir de tout ce qui est probable, afin de produire l'effet auquel ils visent.



CHAPITRE VII.

MAINTENANT que nous avons ainſi traité des circonſtances principales qui ſe rencontrent dans les *montagnes* éloignées, notre plan s'agrandit, & nous donne à examiner le lac qui eſt après elles la partie la plus conſidérable de ce pays de roman.

Le *marais*, l'*étang* & le *lac*, indépendamment de toute idée de grandeur ou d'étendue, offrent des idées toutes différentes.

Le *marais* eſt une inondation gâcheuſe formée ſur un terrein plat, ſans profondeur, ſans limite linéale, un compoſé ambigu, moitié eau, moitié terre, enfin une eſpèce de fluide végétal.

L'*étang* eſt un amas des eaux qui filtrent à travers les terres de quelque commune, ou le réſervoir des foſſés voiſins qui dépoſent dans ſon lit vaſeux le ſol du pays,

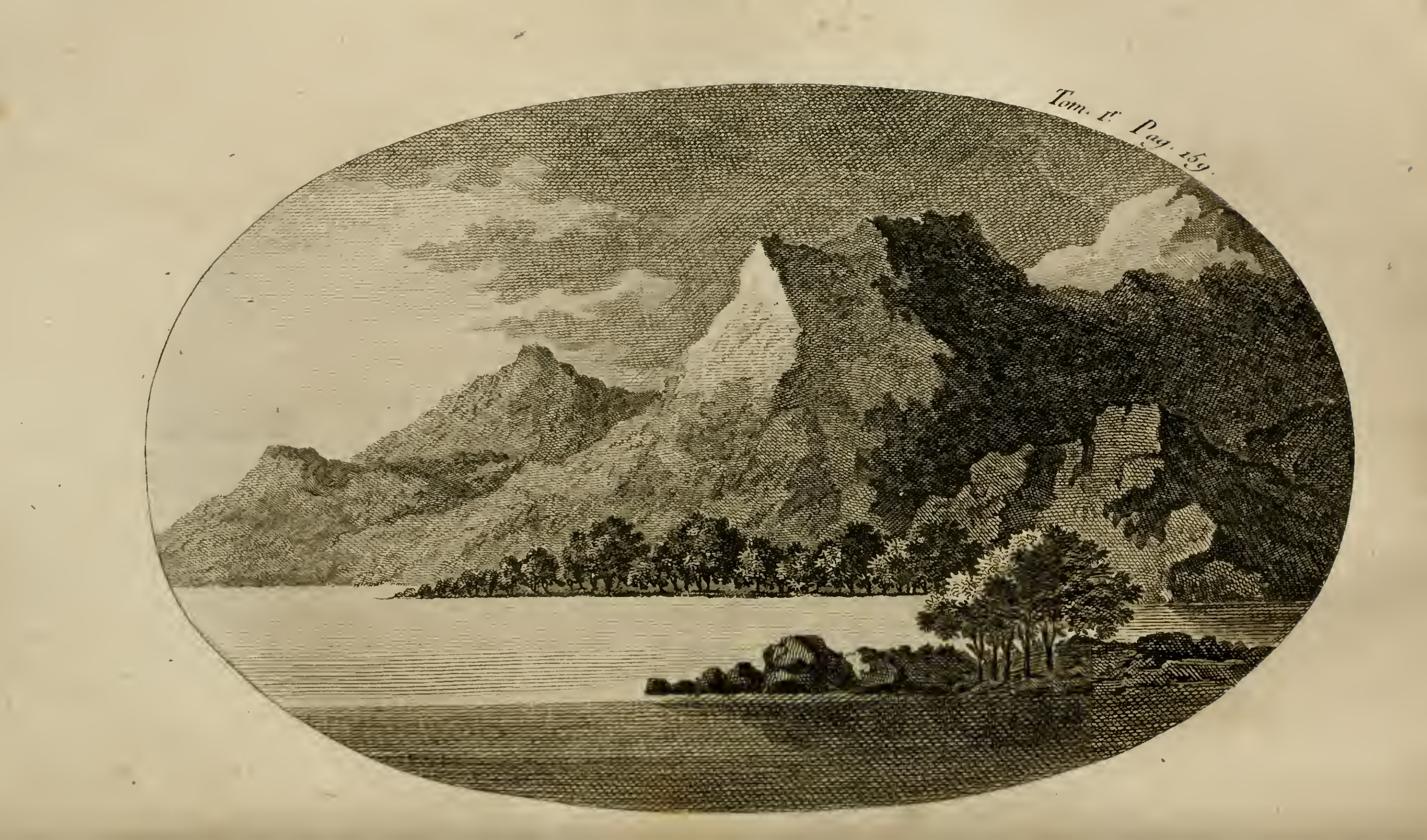
ſoit argille, ſoit bourbe, & donnent à l'eau une teinte qui participe de leur nature.

Le marais & l'étang ont quelques conformités. Tous deux prennent tout & ne rendent rien. Chacun d'eux eſt, dans l'été, un cloaque de putréfaction & le réceptacle de tous ces animalcules ſales & mal formés, qui s'engendrent & ſe nourriſſent au milieu des impuretés croupiſſantes.

> Where putrefaction into life ferments,
> And breathes deſtructive myriads (1).

L'origine du *lac* eſt bien différente. Son ſuperbe lit, poli comme le marbre, a été formé dans les cavernes & les profondeurs cachées des roches montueuſes, d'où il a reçu originairement les eaux pures & tranſparentes de quelque torrent précipité dans ſon cours, en ſortant des mains de la Nature. Il l'a retardé dans ſa marche, juſqu'à ce que le baſſin ſpacieux & ſplendide ait été rempli juſqu'à ſes bords. Alors,

(1) Où la putréfaction fermente animée, & entretient l'exiſtence d'une infinité d'êtres venimeux.



Tom. I. Pag. 159.

rendant au courant ſa liberté, celui-ci, non ſali ni diminué, reprend ſa courſe à travers quelque vallée dont il ſuit les détours; & va former d'autres lacs, ou ajouter à la dignité de quelque majeſtueuſe rivière. Dans ce canal n'eſt reçue *aucune impureté* animale ou végétale.

Non illic canna paluſtris,
Nec ſteriles ulvæ, nec acutâ cuſpide junci (1).

Un Maître célèbre dans la connoiſſance de la Nature, penſant à la circulation vigoureuſe de l'élément liquide au travers de ces maſſes animées, leur a heureuſement appliqué le nom de *vivantes*.

Speluncæ,
Vivique lacus.

Et en effet, de tous les objets inanimés, il n'en eſt aucun qui mérite mieux cette épithète. Car, outre le fluide vital qui nourrit principalement les lacs, ils

(1) On ne voit là ni les joncs des marais, ni l'herbe marine ſtérile, ni les roſeaux à la pointe aigue.

s'acroiſſent ſans ceſſe de mille petits ruiſſeaux murmurans, qui, diſtillant par des miliers de veines, vivifient toutes les parties, & y entretiennent la vivacité.

Les circonſtances principales à obſerver dans les *lacs*, ſont leurs *lignes de limitation*, leurs *Iſles*, & les différentes apparences de la *ſurface* de l'eau.

La ligne de limitation eſt très-variée. Tantôt elle eſt coupée hardiment par un promontoire qui avance, ou enclavée dans une crique dentelée : tantôt elle va ſerpentant le long d'un rivage irrégulier, & tantôt ſororiant dans une baie contournée. Sous chacune de ces faces, cette ligne eſt ſuſceptible de beauté, & certainement toujours digne d'attention. Car, comme c'eſt une ligne de ſéparation d'entre la terre & l'eau, c'eſt par cette raiſon une limite ſi remarquable que la moindre rudeſſe y frappe les yeux. J'ai vu plus d'un beau payſage gâté par une de ces lignes qui offroit une direction déſagréable.

Je

Je dois obſerver, en outre, que cette ligne varie beaucoup ſelon les différentes circonſtances. Lorſque l'œil la regarde de *deſſus* la ſurface du lac, elle lui préſente *un fil en cercle*, avec peu de variations, à moins que quelque promontoire d'une grandeur plus qu'ordinaire ne faſſe ſaillie dans l'eau : toute irrégularité de moindre force s'évanouit pour le ſpectateur, & celle-ci eſt une ſource de beauté particulière par l'oppoſition qui fait contraſter *ce fil* avec la ligne irrégulière que forment les ſommets des montagnes.

Mais, lorſque l'œil eſt placé ſur la hauteur, *au-deſſus* du niveau du lac, la ligne de limitation prend une nouvelle forme ; & ce qui lui paroiſſoit un fil, vu de la *ſurface* du lac, ſe change *à préſent* en une ligne variée, projettante, & qui s'éloigne à raiſon du degré d'élévation de l'œil. Le fil circulaire devoit ſa principale beauté au contraſte ; mais, comme toutes les autres lignes élégantes, celle-ci a de plus le mérite exquis de la variété.

Il eſt, néanmoins, *des cas* où l'œil *de niveau* eſt ſitué plus avantageuſement que celui qui eſt *élevé*. La ligne qui, d'une hauteur, paroît faire un angle aigu, peut, étant vue de l'eau, s'adoucir en une courbe douce.

Nous avons actuellement à examiner les *Iſles*. Elles produiſent une beauté ou une difformité dans l'aſpect du lac, ſelon la forme qu'elles ont, ou la place qu'elles y occupent.

Si l'Iſle eſt ronde ou de toute autre figure régulière, ou ſi le bois qui la couvre fait une maſſe lourde & épaiſſe (comme j'en ai trouvé pluſieurs plantées de boſquets de ſapins d'Ecoſſe fort preſſés), l'Iſle ne peut jamais être un bel objet. *De près*, ce n'eſt qu'un bloc peſant : de loin, ce n'eſt qu'un coin de terre obſcur.

Il y a plus. Si l'Iſle (quoique d'ailleurs d'une forme élégante, ou ornée de bois agréables) eſt ſituée au centre d'un lac rond, ou dans le milieu d'un lac ovale, ou dans toute autre poſition *régulière*, alors la

beauté eſt perdue, au moins de quelques points de vue.

Mais, lorſque les lignes & l'apparence extérieure en ſont toutes deux irrégulières, lorſque le ſol s'y montre embelli par des chênes antiques, d'un feuillage abondant, mais léger & ouvert, ou bien encore quand elle ſe deſſine dans le lac en quelque ſituation irrégulière, elle devient, en ces différens états, un objet de la plus grande beauté, non-ſeulement admirable en lui-même, mais qui ne l'eſt pas moins dans une compoſition. Il eſt pourtant à-propos d'ajouter qu'il ſeroit difficile de le placer de manière à le rendre également agréable de tous les points de viſion qu'on pourroit vouloir choiſir.

Il nous reſte à parler de la *ſurface des lacs*.. Les divers accidens de lumière auxquels elle donne naiſſance, ſont tous le réſultat de l'aſpect du firmament, & de la diſpoſition de l'eau à recevoir ſes impreſſions.

Aucun Artiſte n'ignore que le ciel eſt la cauſe de la couleur de l'onde,

Olli cæruleus ſuprà caput aſtitit imber,
Noctem hyememque ferens : & *inhorruit unda tenebris.*

& encore

Jamque rubeſcebat radiis mare, & æthere ab alto
Aurora in roſeis fulgebat lutea bigis.

Il eſt certain que l'effet eſt invariable, puiſque dans tous les cas, l'eau expoſée en plein air, eſt comme un miroir qui réfléchit les rayons de lumière.

Dans l'obſcurité d'un tems qui annonce l'orage, tout le *corps de l'eau*, comme l'a dit le Poëte, prend une teinte ſombre : *inhorruit unda tenebris.*

Par un tems clair & venteux, *le lac pliſſé de la briſe*, comme l'appelle Thomſon (1), eſt un miroir fracaſſé : il réfléchit la ſérénité, mais d'une manière partielle. Le creux de chaque flot eſt ordinairement dans l'ombre, & ſon ſommet paroît éclairé. Le clair

(1) L'Auteur Anglois du Poëme des Saiſons.



ou l'obſcur prévaut donc en raiſon de la poſition des flots à l'égard de l'œil ; & dans l'éloignement, lorſque leurs parties élevées ſont vues en contact, conformément aux règles de la perſpective; toute la ſurface de ces parties eſt éclairée.

Mais, lorſque le ciel eſt ſplendide & en même-tems calme, l'eau faiſant alors un miroir *parfait*, reluit par-tout de teintes qui y ſont analogues, à moins que d'autres réflexions produites par les objets environnans, ne forment des couleurs plus vives.

Souvent, nous voyons une baie ſpacieuſe dans une tranquillité parfaite, parce qu'elle eſt garantie contre les vents par un promontoire élevé & ſaillant, tandis que le reſte du lac plus ouvert à l'air, eſt friſé à ſa ſurface par un ſoufle léger.

Quelquefois auſſi, pendant que tout le lac eſt tranquille, il s'élève dans quelque partie au loin, une agitation foible, ſans autre cauſe apparente qu'un zéphir, dont aucun autre objet ne peut ſentir l'influence, & qui, gliſſant doucement en avant, com-

munique dans la moitié de la surface, un petit frémissement à l'eau qui tremble par l'effet de son exquise sensibilité. L'observation que je viens de faire n'est guère autre chose qu'une traduction de ce passage de l'élégant Ovide :

> Exhorruit, æquoris instar,
> Quod fremit, exiguâ cum summum stringitur aurâ.

Aucun étang, aucune baie de rivière n'est capable de présenter cette idée dans sa plus grande pureté. Là, chaque particule crystalline est, pour ainsi dire, enchassée dans une alvéole vaseuse : leur légèreté est perdue. Elles coulent plus ou moins en flots roussâtres, *cum gurgite flavo.* Mais le lac, tel que la fontaine décrite par Spenser (1), laquelle étoit formée des larmes limpide d'une Nymphe affligée :

> Is chast, and pure, as purest snow,
> Ne lets her waves with any filth be dyed.

---

(1) Edme Spenser, ancien Poëte Anglois, connu sur-tout par son Poëme intitulé : *the Fairy queen,* ou la Reine des Fées.



De la plus pure neige il a la chaste teinte ;
Rien d'impur à ses flots jamais ne porte atteinte.

ainsi, pur de tout mêlange hétérogène, il est *vivant* & *tremblant* dans la totalité de sa surface ; une mouche qui agite ses ailes, une feuille qui tombe, la moindre chose, un son presque suffit pour l'alarmer :

That sound,
Which from the mountain, previous to the storm,
Rolls o'er the muttering earth, disturbs the flood,
And shakes the forest-leaf without a breath.

Précurseur de l'orage, un bruit se fait entendre,
Qui du sommet du mont court au loin se répandre.
Il ébranle la terre ; il agite les flots ;
La feuille tremble enfin dans un air en repos.

Ce frissonnement tremblotant est même quelquefois plus restreint encore. Il se prolonge en lignes parallèles, & divise les réflexions sur la surface, qui sont nulles d'un côté, tandis que l'autre les reçoit. C'est peut-être la forme la plus pittoresque que prenne l'eau ; car elle fournit au Peintre une occasion d'introduire dans son sujet ces clairs & ces ombres alongées,

qui donnent à l'élément ſon plus grand degré de variété & de clarté.

Il y a ſur la ſurface des lacs une autre apparence qu'on ne peut expliquer, ni par les règles de l'optique, ni par celles de la perſpective. Sans qu'il y ait dans le *ciel* aucune cauſe apparente, l'eau ſe montre quelquefois mouchetée de grandes taches ombrées. Il eſt poſſible que ces mouchetures aient quelque liaiſon avec le fond du lac, s'il eſt vrai, comme le croyent les Naturaliſtes, que les parties brillantes de la mer doivent s'attribuer au frai du poiſſon; mais il eſt plus probable que, de quelque manière que cela s'opère, ces mouchetures ſont en rapport de conjonction avec telle ou telle partie du firmament. Nous avons, pour fonder cette conjecture, l'opinion univerſellement répandue dans le pays où le peuple ſe fait de l'apparition de ce phénomène, une eſpèce de baromètre. Un Payſan y dit communément : « Nous ne » ferons pas les foins aujourd'hui, car le » lac eſt plein d'ombres ». Je n'ai jamais

été témoin de cette ſingularité naturelle, ſans quoi j'en pourrois donner une deſcription plus exacte ; mais j'en ai ſi ſouvent ouï parler, que je crois que ce qu'on en rapporte doit avoir, au moins, quelque fondement. Quoique je trouve probable, tout bien peſé, que ces ombres ſoient uniquement le produit de nuées flottantes dans l'eſpace. « J'ai ſouvent, dit M. Lock,
» obſervé cette particularité ſur le lac de
» Genève, ſans être capable d'en rendre
» raiſon d'une manière qui me ſatisfaſſe ; &
» les habitans du pays, j'entends ceux de
» la claſſe des Philoſophes, n'y ſont pas
» moins embarraſſés. Si la tache étoit for-
» mée par l'ombre d'un nuage paſſager,
» une vapeur aſſez denſe pour inter-
» cepter les rayons du ſoleil, ſeroit certai-
» nement viſible dans l'horiſon, y étant
» ſuſpendue dans un tems ſerein ; & il ne
» ſeroit pas difficile, en ce cas, d'expliquer
» le phénomène. Mais peut-être l'effet dé-
» rive-t-il d'une cauſe diamétralement op-
» poſée à la *denſité* de la vapeur. Suppoſons

» une *raréfaction* partielle de vapeurs dif-
» foutes dans l'atmofpère, jufte au-deffus
» de la tache en queftion; tandis que toutes
» les autres parties du firmament répandent
» la lumière fur la furface du lac, en réfrac-
» tant les rayons du foleil; cette partie
» feule n'en réflète qu'une petite quantité,
» & imprime fur l'eau une tache corref-
» pondante qui, comparée avec la fplen-
» deur des points brillantés, paroît être
» dans l'obfcurité. Cet état du ciel peut fort
» bien être confidéré comme un *baromètre*,
» parce que les raréfactions partielles rom-
» pent l'équilibre de l'air ».

De cette variété prodigieufe dans la furface des lacs, variété qui procède de tant de caufes différentes, nous pouvons toutefois tirer la conclufion qu'un Peintre, lorfqu'il a de l'eau à repréfenter, a le droit de fe permettre une grande liberté, en ce qui concerne les clairs & les ombres. En plufieurs cas, cette partie de l'art n'eft foumife à aucune règle que nous connoiffions; ou, s'il en exifte, elles font fi peu févères,

que l'imagination de l'Artiſte a encore un champ bien vaſte.

Pour en finir, ſur le ſujet des lacs, je n'ai plus qu'une remarque à ajouter; c'eſt qu'on trouve ſur le ſommet des montagnes très-élevées, de vaſtes amas d'eau qu'on décore de ce nom. Ceux ainſi ſitués ne ſont, pour l'ordinaire, que des baſſins ou des réſervoirs; & il leur manque les acceſſoires agréables des lacs plus voiſins du ſol. Des lacs comme ceux dont il s'agit ici, ſont un aſſemblage de pluſieurs ſources, & tombent ordinairement de leur ſituation élevée.



CHAPITRE VIII.

NOUS avons fait déjà un chemin considérable dans la deſcription du payſage. Le ciel y eſt ; une montagne remplit la perſpective ; & un lac, avec ſes acceſſoires, eſt placé plus près en-deçà. Il ne manque plus que le *devant du tableau ;* & pour le former, nous avons à choiſir entre beaucoup d'objets, qui ſont la *terre briſée*, les *arbres*, les *rochers*, les *caſcades* & les *vallées*.

Dans un lointain, le caractère dominant doit être le *doux* & le *moëlleux* ; mais, pour le devant d'un tableau, le Peintre préfère à ces qualités la *force* & la *richeſſe*. La première eſt produite par une forte oppoſition de couleurs, de clair & d'obſcur, mis en contraſte. La *richeſſe* conſiſte dans une variété de parties, & des teintes chaudes. La *richeſſe* ſe trouve, à quelque degré, dans un *lointain*, quoique les *clairs* ſoient fortement marqués & les parties variées ; cepen-

ctant les ombres & les teintes y feront toujours foibles & fuaves.

Néanmoins, cette oppofition fur le devant du tableau, toute forte qu'elle foit, doit toujours être fubordonnée aux maffes dominantes de clair & d'obfcur & au coloris, qui mettent de l'harmonie dans l'enfemble.

L'effet de cette harmonie eft la *largeur de la manière*, ou *le repos*. Le défaut oppofé eft le *fracas* & la *confufion*.

Il réfulte donc de ces principes, que c'eft une compofition très-délicate que celle d'un devant de tableau. Il faut y faire accorder les contraires. Une *manière large* & du *repos*, qui confifte dans *l'union des parties*, doivent y être unis avec la *force* & la *richeffe* qui confiftent à *rompre & divifer ces mêmes parties;* & ce qui ajoute encore à la difficulté, l'œil, amené ainfi fur le lieu de la *fcène*, eft bleffé de la plus légère imperfection. Au lieu que, dans un *lointain*, un trait irrégulier du pinceau peut être fuppofé repréfenter à l'œil du fpectateur une

chofe ou une autre. L'obfcurité ou l'incertitude eft, en ce cas, une fource de beauté. Delà vient que plufieurs grands Maîtres, qui réuffiffent heureufement à jetter fur un lointain une confufion agréable, & à en faire une belle imitation de la Nature, ont échoué dans l'exécution du devant de tableau.

Ces préliminaires pofés, eu égard aux devants de tableaux *en général*, nous allons examiner les *devants de tableaux* qui fe préfentent à nos regards dans ce pays vraiment pittorefque.

Les *terres brifées* font les premiers objets qui appellent notre attention. Ici, elles s'offrent fous toutes les formes. Le Peintre y trouvera aifément des cimes âpres dont les parties font vaftes ; le coin oblique d'une colline, peut-être miné par la defcente d'un torrent de montagne ; un chemin raboteux qui contourne les brèches d'un promontoire crevaffé, ou quelque autre fragment de la Nature également noble & pittorefque.

S'il veut orner de bois le devant de son tableau (& quel Artiste ne le veut pas?), plusieurs parties de ce pays-ci pourront lui en fournir qui auront un style passable de grandeur; mais en général, le bois de construction qui a toute sa crue, y est ou déperi ou abattu; & on y cultive de préférence celui qu'on juge le plus profitable; c'est-à-dire du bois à faire du charbon. Il fait, à quelques égards, dans l'éloignement, l'effet des meilleurs arbres; mais il seroit très-imparfait, si l'on avoit besoin d'un vieux chêne pour donner au-devant du tableau une majesté assortie au reste de la scène, soit qu'on desire tirer parti de la magnificence de sa tête touffue pour couvrir, comme d'un manteau, le coin nu d'un paysage, soit qu'on veuille l'employer à cacher la lourde masse de quelque promontoire, ou à éparpiller quelques branches lâches sur une ligne de montagne qui seroit d'une mauvaise forme; ou quand son feuillage épais est nécessaire pour donner plus de profondeur à l'om-

bre, ou bien ſa tige torſe couverte de mouſſe griſe, pour faire oppoſition avec le vert frais des parties avoiſinantes ; ou enfin, pour contraſter ſa teinte chaude de vert d'automne avec les couleurs plus froides du lointain. Dans toutes ces ſuppoſitions, on peut quelquefois regretter le défaut de bois dans la ſcène qu'on a ſous les yeux ; mais le cas arrive rarement ; & s'il ſe préſente, d'autres objets peuvent y ſuppléer aiſément, au nombre deſquels les rochers tiennent le premier rang ; & lorſqu'ils ſont ornés de bois, quoique d'un volume diminutif, ils produiſent généralement l'effet du feuillage le plus abondant.

Les rochers diffèrent en ſurface, en forme générale & en couleur.

Le roc a naturellement cette ſurface *polie*, battue du tems, que l'âge lui donne dans la ſucceſſion des ſiècles ; mais les rochers, pour durs qu'ils ſoient, ſont ſujets à l'altération. Des ſources les minent par-deſſous : les torrens enlèvent la croûte terreuſe

terreuſe qui les couvre, des gelées les relâchent, & quelquefois ils ſont démembrés par des tempêtes & des tremblemens de terre. Lorſque ces circonſtances ſe réuniſſent, & qu'il s'en détache de grandes maſſes, le rocher montre une ſurface *fracturée*, qui a, en général, un meilleur effet que la ſurface polie. On peut, dans ce cas, dire que la Nature retouche ſes ouvrages. Les parties briſées ſont plus grandes & plus aigues, & mieux adaptées pour recevoir les jours piquans & ſaiſiſſans, ou un corps de lumière & d'ombre. Les gros morceaux de charbon de terre ſont quelquefois une imitation en petit des parties extérieures des rochers fracaſſés : ils peuvent, au moins, ſervir à aider l'imagination d'un Peintre.

Quant à la *forme générale* des rochers, les deux eſpèces, le *poli* & le *fracturé*, ont une égale variété. Tous deux ont leurs projections hardies; tous deux ſont pareillement ſuſpendus au-deſſus de leurs baſes; tous deux ont des fentes & des

crevasses, & poussent quelquefois dans l'air par couches horisontales, & quelquefois par couches diagonales.

La *couleur naturelle* des rochers est *grise* ou *rouge*. Nous en avons des deux sortes en Angleterre, & toutes deux sont belles; mais la roche *grise* (qui est l'espèce commune en ce *pays-ci*) se contraste mieux avec le feuillage d'été ou celui d'automne.

J'appelle *grise* & *rouge* les *couleurs* naturelles des rocs; mais ils sont, plus proprement, uniquement le *fond* d'une variété infinie de teintes. Ces teintes sont produites par les herbes sauvages, les mouches & les lichens de différentes espèces, qui, s'unissant & se fondant ensemble sur la surface d'un rocher, font un assemblage riche & une grande harmonie de coloris; & le Peintre qui ne prend pas garde à ces *détails minutieux* (nous examinons ici les devants de tableaux), perd la moitié de la beauté de son original.

Dans le nombre des lichens, l'espèce

blanche eſt la plus agréable. Lorſqu'elle eſt mêlée avec d'autres teintes, elle peut former un heureux contraſte ; & même, ſans emprunter ce ſecours, ſi on la fait entrer avec choix & économie, elle ajoutera à la beauté naturelle de la roche *griſe*, en lui donnant l'éclat de quelques touches vives. Mais lorſque ce lichen blanc *domine* trop & s'étend comme une croûte chauve & galeuſe ſur *toute* la ſurface ; ſa couleur farineuſe eſt déplaiſante, à moins qu'elle ne ſoit jettée dans l'ombre, ou ſoutenue par quelque maſſe de feuillage ou autre teinte fraîche qui ſoit en contact avec elle.

Outre ces eſpèces de rochers que nous venons de décrire, il y en a une autre appellée *tête ou cime de rocher*, qui emporte l'idée d'une roche pilée & crépie. Les pentes entières des montagnes ſont ſouvent couvertes de ces fragmens éparpillés, qui ſemblent continuellement s'éclater en deſcendant du ſommet. Cette eſpèce eſt fort inférieure à la première : elle

manque de cette largeur de ſurface qui donne de la dignité à un objet. A la vérité, l'effet en eſt bon dans un *lointain* qui fond les fragmens en une maſſe ; mais pour le but acceſſoire d'un *devant de tableau*, qui eſt celui que nous avons en vue ici dans l'examen des roches, la cime ou tête de rocher ne joue qu'un rôle meſquin.

La *caſcade* qui s'offre enſuite à nos obſervations, peut ſe diviſer en chûte *briſée*, & en chûte *régulière*.

La *première* appartient plus proprement au rocher, dont les fragmens projettant & retenant l'eau dans ſa chûte, la diviſent en morceaux, la font ſauter en écume, & lui donnent toute la vivacité & l'agitation dont cet élément actif eſt ſuſceptible. Heureux celui dont le pinceau peut ſaiſir les variétés & l'éclat de l'eau ſous un tel aſpect.

Dans la chûte *régulière*, l'eau n'éprouve aucun obſtacle, mais ſe verſe des terres d'en haut ſur celles inférieures, en une nape ſplendide.

Chaque eſpèce a ſes beautés; mais, en général, la chûte *briſée* convient mieux à un petit volume d'eau, & la *régulière* à un grand. Le petit volume d'eau n'a pour lui que ſa variété & ſon bruit, au lieu que le grand a une dignité naturelle de caractère qui le ſoutient. Le diſſiper en pièces & en filets, ce ſeroit détruire, en quelque ſorte, la grandeur de ſon effet. Suppoſons le ſaut du Niagara, en Canada, ainſi rompu; s'il n'en reſtoit pas, du moins, quelque partie conſidérable, large & faiſant nape, ce pourroit être une grande ſcène de confuſion, mais ce ne ſeroit plus cet objet vaſte, uniforme & ſimple, qui eſt le plus capable d'exprimer en ce genre l'idée de majeſté.

Comme il y a peu de rivières de *quelque étendue* dans le pays romantique que nous parcourons, les plus belles caſcades (qui y ſont innombrables) ſont, en général, de l'eſpèce *briſée*. Les chûtes *régulières* (dont il y a auſſi une grande quantité) ſont des objets de peu d'importance. Quoi-

qu'il y en ait quelquefois qui ont quatre ou cinq cens pieds de hauteur, cependant elles ne paroissent dans l'éloignement que des fils-d'argent, & de près que de simples jets-d'eau dénués de grandeur & de variété; & néanmoins, dans des pluies fortes, quelques-unes doivent être très-nobles, autant que nous en pouvons juger d'après les cannelures des rochers, dont plusieurs portent l'empreinte de grandes marques d'effort & de violence. Mais je n'ai jamais été assez favorisé du hasard, pour en voir aucune dans ces instans de férocité.

Il est possible de combiner ensemble ces deux espèces de *cascades*, la *brisée* & la *régulière*. Si la masse d'eau est petite, elle ne permettra, il est vrai, que la *chûte brisée*; mais si le volume est grand, elle peut admettre avec propriété une union des deux, & par cet assemblage, les jets pourront être multipliés l'un dans l'autre avec une variété infinie.

La chûte *régulière* est encore susceptible d'un autre mode de variété, qui est de

se former en ce qu'on appelleroit convenablement la *chûte successive*, dans laquelle l'eau, au lieu de faire un jet continu, tombe à travers une succession d'étages différens. De ce dernier genre, on voit beaucoup de cascades de montagnes en ce pays-ci, qui sont souvent magnifiques, sur-tout les marches ou points-d'appui étant dérangés & interrompus, parce qu'alors l'eau *cherche* son chemin d'un des degrés à l'autre.

Cette sorte de cascade étoit le grand objet d'imitation dans les pièces d'hydraulique surannées du dernier siècle. Nos ayeux admiroient la chûte successive, & conformément à leur mode mal-adroitement imitatif, ils faisoient descendre l'eau le lòng d'un perron *régulier* d'escalier de pierre.

Avant de quitter le sujet des cascades, nous devons observer que dans cet objet, comme dans tous ceux où l'on se propose la beauté pour fin, la proportion doit être le principe modérateur. Je ne

prétends pas définir, avec précision, les proportions exactes pour former une cascade élégante, & même cela n'est pas nécessaire. *L'œil* appercevra aisément une *disproportion* frappante, si elle existe à un degré marqué, & c'en est assez. Ainsi, lorsqu'une cascade de montagne tombe d'une hauteur de quatre ou cinq cens pieds, & qu'elle en a à peine six de largeur, il n'est personne qui n'y trouvât une disproportion choquante ; & il en sera de même d'une grande rivière qui se déchargeroit par une embouchure de deux ou trois pieds. Toutes deux auroient plus de beauté, si leurs chûtes étoient, en proportion, plus égale avec leur volume d'eau.

La dernière partie constituante d'un *devant de tableau*, est le *vallon* (1). Je crois devoir observer à cet égard que par ce mot,

---

(1) Je remarquerai ici que les mots *vallée* & *vallon* sont employés dans cet Ouvrage uniformément pour désigner les scènes plus grandes ou plus petites de la même nature. Je considère le *vallon* comme une petite vallée.

(*Note de l'Auteur.*)


Tom. I. Pag. 185.

j'entends *une vallée étroite & resserrée entre des gorges de collines*. La vallée doit se classer dans les objets propres à former un *lointain*.

J'ajouterai encore que les vallons mêmes ne sont pas *purement* de la nature des devants de tableau, mais qu'ils *participent* de celle des lointains. Il ne faut point de rideau, ou du moins il faut le mettre un peu à l'écart, si vous voulez jouir de la vue d'une perspective.

Cela posé, nous prendrons connoissance du *vallon*, comme appartenant *au-devant d'un tableau*. Spenser nous a tracé en peu de mots les ingrédiens qui le composent.

Through Woods, and mountains wildthey came at last
Into a pleasant dale, that lowly lay
Betwixt two hills, whose high heads over placed,
The valley did with cool shade overcast:
Through midst thereof a little river rolled.

Franchissant des déserts, ils arrivent enfin
Dans un vallon charmant, enfoncé, sans lumière.
Deux collines autour levoient leur tête altière,
Jettant sur la vallée un frais aimable & doux ;
Un ruisseau la coupoit, roulant sur des cailloux.

Ces ingrédiens admettent, en compofition, une grande variété. Les côtés du vallon peuvent être bas ou éminens, garnis de bois ou ornés de rochers, applatis ou forjettés ; & ces variations peuvent encore se jouer l'une dans l'autre, en un nombre infini de combinaifons.

Lorfque ces fcènes préfentent un concours de circonftances avantageufes, comme lorfque les flancs du vallon font dans de belles proportions, & embellis d'une manière pittorefque ; & fur-tout affez heureufement fitués pour laiffer voir dans une riche perfpective un lac borné par une roche montueufe, ou tel autre objet intéreffant ; alors ils forment un payfage d'un genre très-agréable.

Les rivières dont ces vallons manquent rarement d'être ornés, ont la même variété que les collines, & peuvent auffi de tems en tems être introduites avec avantage dans la compofition d'un devant de tableau. Leurs courans ont la pureté du cryftal ; en général, ils font rapides, cou-

lent gaiement ſur des lits de cailloux, ſautant & écumant ſouvent par-deſſus les bords des rochers, & formant dans tout leur cours une chaîne de petites caſcades bruyantes.

Au *vallon* tient de près, quant au genre, ce qu'en ce pays-ci on appelle un *gill* (1), & en quelques autres un *dell* (2). C'eſt une ouverture étroite qui va en tournant entre deux rochers en précipice, & tout couverts d'un bois qui ſe ferme à ſon ſommet de manière à être preſque impénétrable aux rayons du jour : au fond roule un torrent écumeux. On l'entend bruire comme il tombe d'un point du roc ſur un autre ; mais il eſt rare qu'on puiſſe le voir.

Ces lieux ſauvages n'ont ordinairement

---

(1) C'eſt, en Anglois, le nom d'une petite meſure de liquide, qui répond à un huitième de pinte, ou *poiſſon* de Paris.

(*Note du Traducteur.*)

(2) Ce mot ſignifie un creux, une foſſe, & encore une femme de mauvaiſe vie qui ſuit le camp, ce que, dans une acception peu honnête, on appelle une vivandière.

(*Note du Traducteur.*)

aucun accès. Lorſqu'ils ſont un peu plus ouverts , & rendent praticable un petit ſentier pour aller s'y écarter, ce ſont les retraites les plus agréables, les plus propres à la méditation au ſein d'une heureuſe ſolitude; & toutes les parties de cette ſcène enchantereſſe fourniroient au Philoſophe contemplatif, le plus aimable, le plus délicieux abri contre les feux du midi.

C'eſt un tel ſéjour après lequel ſoupiroit le Poëte, dont l'ame affaiſſée avec le corps par la langueur molle d'un jour brûlant d'été, exhaloit ſes vœux dans ces vers ſi pleins d'énergie :

> O quis me gelidis in *vallibus* Ilæmi
> Siſtat, & ingenti ramorùm protegat umbrâ!

C'eſt, ſans doute, à une idée ſemblable que nous devons cette exclamation heureuſe du Poëte de tous les âges, du divin Lafontaine :

> Lieux que j'aimai toujours, ne pourrai-je jamais,
> Loin du monde & du bruit goûter l'ombre & le frais?
> O! qui m'arrêtera ſous vos ſombres aſyles!

Revenons au charmant Ovide. La defcription auffi exacte que pittorefque qu'il fait de ces belles fcènes, prouve qu'elles lui devoient être familières.

> Denfis hunc frondibus atrum
> Urget utrimque latus nemoris, medioque fragofus
> Dat fonitum faxis, & torto vertice torrens.

Dat fonitum, dit ce grand Peintre de la Nature, nous informant par cette expreffion que le torrent fe faifoit entendre ; mais que l'œil ne pouvoit l'appercevoir.

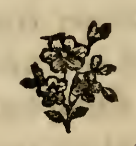
Le *vallon*, comme nous l'avons dit plus haut, peut laiffer découvrir un *lointain ;* mais une vue dans le *gill* ne fournit qu'un fujet de *devant de tableau.* Cette partie ne doit admettre uniquement qu'un petit endroit écarté, quelques tiges d'arbres biftournées, une cafcade pétillant à travers les arbres, ou un étang tranfparent au bas de la cavité de quelque roc, & juftement affez fpacieux pour réfléchir dans fes eaux le bois fufpendu qui l'ombrage. Quelque refferré que paroiffe ce plan, il a produit

néanmoins beaucoup de payſages d'une grande beauté :

For nature here
Has, with her living colours, formed a ſcene
Which *Ruiſdael* beſt might rival : cryſtal lakes,
O'er which the giant-oak, himſelf a grove,
Flings his romantic branches, and beholds
His reverend image in th'expanſe below.
If diſtant hills bewanting, yet our eye
Forgets the want, and with delighted gaze
Reſts on the lovely fore-ground (1).

---

(1) Car la nature a, de ſes brillantes couleurs, formé ici une ſcène que *Ruiſdael* peut ſeul égaler : des lacs de cryſtal au-deſſus deſquels le chêne giganteſque, qui forme lui ſeul une forêt, élance ſes branches pittoreſques, & regarde dans le miroir profond ſon image vénérable. Si les arbres manquent, l'œil charmé ne s'en apperçoit pas, & ſe repoſe avec délice ſur le devant agréable du tableau.



CHAPITRE IX.

NOUS avons terminé l'examen des matériaux dont eſt compoſée la ſcène magnifique que préſente ce pays : *la montagne éloignée*, *le lac*, & *le devant du tableau ;* mais quelques obſervations générales ſur ces différentes parties, conſidérées comme *fondues en compoſition*, ſerviront peut-être à jetter ſur le tout des jours nouveaux & pittoreſques.

Dans pluſieurs contrés, on peut voir des ſcènes plus majeſtueuſes qu'ici, des montagnes d'un plus grand effet, & des lacs plus étendus. Cependant, il eſt probable qu'il y en a peu où les différens objets ſoient mieux proportionnés, & unis à plus de beauté naturelle.

En Amérique, les lacs ſont des mers, & les pays qui les bordent, étant en conſéquence, reculés à une diſtance conſidérable, ne peuvent en être regardés comme des acceſſoires.

Parmi les lacs plus petits de l'Italie & de la Suiſſe, il y a inconteſtablement pluſieurs ſcènes délicieuſes; mais les lacs plus grands, tels que ceux d'Amérique, ſont hors de proportion avec leurs accompagnemens : l'eau y occupe un trop vaſte eſpace, & jette trop la ſcène dans l'éloignement.

Les montagnes de la Suède, de la Norvége, & des autres contrées du Nord, ſont probablement plutôt des maſſes d'une groſſièreté hideuſe, que des objets qui aient de la nobleſſe & de la proportion; & certainement cette dernière qualité eſt d'une néceſſité indiſpenſable dans tout payſage; car, à moins que le lac & les montagnes qui l'avoiſinent, ne ſoient dans ce juſte rapport entr'eux, ils manqueront toujours de la principale ſource de beauté que leur nature comporte.

On eſtime la ſcène de lac plus d'après l'idée de *magnificence* que d'après celle de *variété*. Cette ſcène ne change point ici continuellement, comme elle fait ſur les bords

bords d'une rivière qui varie ſes tours & ſes détours. Le lac eſt ſi vaſte, qu'il reſte immobile, pour ainſi dire, devant l'œil qui erre ſur ſa ſurface ; mais il n'éprouve jamais la ſatiété. Une vive ſucceſſion d'images eſt néceſſaire dans des ſcènes moins relevées, où la vue analyſe ſans effort des beautés communes ; mais ces grands tableaux ſont faits pour être contemplés à loiſir. Ces riches ouvrages de la Nature peuvent, comme ceux des Auteurs immortels, être lus ſouvent & toujours avec un nouveau plaiſir. Plus on s'y attache, & plus ils enchantent.

Malgré tant de magnificence & de beauté qu'on trouve dans les ſcènes variées de ce pays-ci, il ne faut pas cependant s'imaginer que toutes ſoient *correctement pittoreſques*. Dans ces corps immenſes de matière ébauchée, il exiſte néceſſairement beaucoup d'irrégularités, & même de difformités que l'œil de l'Artiſte voudroit voir corrigées. Les montagnes ſont quelquefois preſſées l'une ſur l'autre, leurs cô-

tés ſont ſouvent nuds, où le contraſte demanderoit qu'ils fuſſent boiſeux; des promontoires à angles aigus forment les limites des eaux, & des baies ſe montrent reſſerrées en points étroits, quand elles devroient s'arrondir en grands baſſins.

Dans tous ces cas, l'imagination ſe ſoulève, & exciteroit preſque le murmure. Que de belles choſes, nous dit-elle, on pourroit faire ici, ſi ce n'étoit que les matériaux rébelles réſiſtaſſent à la main judicieuſe de l'Art! Et, pour dire la vérité, nous ſommes quelquefois tentés de lâcher la bride à l'imagination au milieu de ces grands objets.

Par la force de cette faculté créatrice, nous pouvons détourner à plaiſir une montagne qui s'interpoſe, & nous former un lointain. Cette colline mal taillée peut être recoupée de manière à produire une ligne plus favorable. On pourroit donner à cette hauteur ſur le côté oppoſé plus de légèreté, en y faiſant un plus haut ſommet. Sur cette pente chauve qui s'étend le long du lac, il faudroit une forêt de chênes majeſ-

tueux qui, ſemés avec épargne dans ſa partie élevée, devinſſent plus épais en deſcendant, & réfléchiſſent en abondance leur feuillage animé ſur la ſurface du lac.

Si la ligne que décrit le cours de l'eau eſt droite, l'imagination ſera aiſément diſpoſée à la corriger auſſi. Elle amenera en avant quelque promontoire hardi, ou ouvrira quelque baie contournée.

Elle fera plus encore : elle voudra enrichir la Nature des Ornemens de l'Art. Sur une cîme qui projette, elle élevera les fondations immenſes d'un Château en ruines, dont les murs couronnés de lierre ſembleront faire partie du rocher où ils ſont bâtis. Sur une éminence douce qui commande le lac, & entourée à demi de collines couvertes de bois, elle pourroit conſtruire une Abbaye dépérie; & beaucoup au-delà, paroîtroient des objets éloignés offrant des accidens variés de lumière.

The foreſt *darkening* round, and *glittering* ſpire (1).

---

(1) Le tour de la forêt dans l'ombre, & le ſommet des arbres dans la lumière.

C'eſt ainſi que l'imagination viendra au ſecours de ces ſcènes, qui, quoique fourmillant de beautés qu'il n'eſt pas même en ſa puiſſance de créer, peuvent ſe trouver gâtées par des difformités qu'elle deſiroit de diſſiper. Elle corrige une partie de la Nature à l'aide d'une autre partie, & compoſe un payſage de la même manière que l'Artiſte a formé ſa belle Vénus de Médicis; c'eſt-à-dire, en choiſiſſant dans différens originaux des beautés qui fuſſent en accord : un ſeul modèle a rarement tous les caractères de perfection. Toute autre idée *d'embellir* la Nature eſt un projet abſurde : il ne peut tomber que dans la tête d'un homme ſans goût qui croit perfectionner, quand il ajoute des ornemens hétérogènes & incohérens.

L'embelliſſement de ces vaſtes ſcènes eſt donc hors du pouvoir de l'Art, ſous quelque forme que ce ſoit, excepté celle d'une petite plantation *d'arbres*. On ne peut donc ſuppoſer que j'aie eu intention de ſuggérer ici la fantaiſie d'améliorer. Tout ce que j'ai

gagné à imaginer les moyens d'ajouter à la beauté de ce site, a été uniquement de m'exercer un peu sur les règles de la composition pittoresque : je suis l'Ecolier qui fait un thême (1).

Au surplus, je suis d'avis que l'imagination n'a pas moins droit de disposer de ces scènes que celles-ci n'en ont d'exalter l'imagination. Aucun paysage tranquille, quelque beau, quelque orné qu'il soit, ne peut agrandir l'ame comme ce tableau respectable & majestueux. Les saillies originales d'un génie fougueux nous frappent plus fortement que les ouvrages plus corrects, fruits d'un esprit cultivé. De même, quoique l'œil pût prendre plus de plaisir à contempler un pays (*considéré uniquement*

---

(1) Ce paragraphe est peut-être trop fortement exprimé ; car, quoique des montagnes qui sont dans le lointain ne puissent être les objets d'une réforme ou d'une amélioration, néanmoins le Peintre a le droit d'écarter les difformités dans les parties qui forment le devant de son tableau.

(*Note de l'Auteur.*)

ſous un jour pittoreſque), lorſque la main de l'Art l'a orné avec goût ; cependant, je doute qu'une telle vue fît autant d'impreſſion ſur *l'imagination* qu'en feroit un lieu où la Nature ſauvage paroîtroit dans toutes ſes irrégularités hardies, où la beauté & la laideur, la majeſté & l'horreur mêlées & confondues, excitent dans l'ame mille idées d'oppoſition, en cela, ſemblable aux compoſitions chymiques où des fluides participant de principes différens, produiſent par leur mêlange une efferveſcence qui ne réſulteroit jamais de liqueurs dont les qualités feroient analogues.

Surely there is a hidden power, that reigns
'Mid the lone Majeſty of untamed nature,
Controuling ſober reaſon (1).

Si un homme épris de la Nature, ſe trouvoit tranſporté *tout-à-coup* au milieu de cette eſpèce de ſcène, l'effet pourroit

(1) Certainement, il exiſte un pouvoir caché qui règne au milieu de la majeſté ſolitaire de la Nature ſauvage, & qui confond la raiſon humaine.



être trop fort pour ſon ame ; & dans cette circonſtance, ainſi que dans beaucoup d'autres, il montreroit vraiſemblablement la même foibleſſe que notre premier père, dont le Poëte Milton nous a décrit les ſenſations, à la vue ſoudaine d'un ſuperbe payſage, en ces vers :

So deep the power of thoſe ingredients pierced,
Ev'n to the inmoſt ſeat of mortal ſight,
That Adam now inforced to cloſe his eyes,
Sank down, and all his ſpirits became intranced.

A l'aſpect tout nouveau de ces ſuperbes lieux,
Des merveilles ſans nombre éblouiſſent ſes yeux :
Il les ferme ; il ſuccombe : une volupté pure,
Dans ſon corps défaillant accabloit la Nature.

Mais, la Nature qui nous donne la lumière du ſoleil à travers le médium de l'aube du jour, a auſſi en ce cas-ci pourvu à la foibleſſe du nerf optique. Il n'eſt frappé que *par degrés* du ſpectacle de ces objets majeſtueux, & c'eſt d'une manière imperceptible que l'idée acquiert ſon point de maturité. Ce qui, hier, n'étoit aux yeux que de grandes pierres, eſt aujourd'hui

changé en rochers. Des collines, au bout de quelques milles, ſont transformées en montagnes; & nous entrevoyons quelquefois par intervalles, des parties de la ſurface d'un lac, long-tems avant que notre œil jouiſſe de ſon enſemble vaſte & ſplendide.

Si l'imagination s'enflamme à ce point par la contemplation de ces ſcènes romantiques, même dans leur état *ordinaire*, combien plus vivement ne ſera-t-elle pas émue, lorſqu'elle eſt frappée de quelque circonſtance *extraordinaire* de beauté ou de terreur, comme par exemple dans la tranquillité d'un calme, ou l'agitation d'une tempête?

Quelques ſcènes, notamment celles du genre champêtre, ſont peut-être mieux accommodées à un calme. Elles reçoivent leur beauté principale de la *richeſſe* des objets, qui eſt augmentée par des rayons gais & brillans de la lumière.

D'autres ſcènes, moins enrichies par les objets, ſont maigres dans un calme & à la

lueur d'un ſoleil éblouiſſant. Un hémiſphère éclatant ne fait que mettre plus en vue leur manque de richeſſe. Une tempête, produiſant des idées ſublimes par les nuages ſorotians & les clairs qui percent au travers, donne à ces ſcènes une importance du moment, & détourne l'œil de la recherche *des objets* pour le fixer ſur *la grandeur de l'effet* qui le frappe.

Mais, il y a dans la Nature des ſcènes qui ſont adaptées à ces deux circonſtances de calme & de tempête. Nulle ne l'eſt plus que la ſcène du lac : nulle, peut-être, ne l'eſt au même degré.

Pendant les cinq jours que nous paſſâmes ſur la ſcène des lacs, nous n'en vîmes qu'un, & une ſeule fois, & il étoit dans un calme *parfait*. Ni vent n'en ridoit la ſurface, ni nuage n'en terniſſoit la brillante pureté. C'étoit à la lettre celui peint dans cette deſcription du Poëte.

Silet arduus æther :
Tum Zephyri poſuere : premit placida æquora pontus.

Si un miroir artificiel, de quelques pou-

ces, produit ſouvent des réflexions fort agréables, lorſqu'il eſt placé en face d'une porte ou d'une fenêtre, combien plus grand doit être l'effet d'un corps poli qui fait une glace étendue dans une circonférence de pluſieurs lieues, ſur-tout quand ce vaſte miroir eſt environné de différens objets qui ſe combinent avec lui pour en faire un ſpectacle de la plus grande magnificence? Le repos majeſtueux d'une ſcène ſi ſuperbe, ſi ſolemnelle, ſi ſplendide, donne à l'ame une ſorte d'enthouſiaſme, qui y imprime une jouiſſance douce. Il en réſulte une ſuſpenſion tranquille de toutes ſes facultés, une extaſe délicieuſe qui peut être mieux ſentie que décrite :

Soothing each guſt of paſſion into peace;
All but the ſwellings of the ſoftend heart;
That waken, not diſturb, the tranquil mind.

Les vives paſſions ſe taiſent, aſſoupies :
Le cœur n'eſt plus ouvert qu'à ce ſeul ſentiment,
Qui, ſans trouble, l'éveille au bonheur du moment.

Lorſque l'ame eſt remontée à ſon *diapaſon*, après l'impreſſion *générale* qu'elle a

éprouvée, elle jouit du plaiſir nouveau d'un examen détaillé des parties pittoreſques qui l'ont cauſée : elle contemple à loiſir le repos & la pureté de l'air, les lumières fortes & les ombres foncées, les teintes formées ſur les pentes des montagnes, le poli du lac, & plus encore que tout le reſte, les réflexions des objets ſur ſon immenſe ſurface, lorſque

Spread,
Into a liquid plain, it ſtands unmoved,
Pure as th'expanſe of heaven
And to the fringed bank, with oſiers crowned,
It's cryſtal mirror holds.

Immobile & ſerein, ſon canal ſpacieux,
Egale, en pureté, le vif azur des Cieux :
Le cryſtal de ſes eaux réfléchit les images
Des chênes orgueilleux qui bordent ſes rivages.

d'autres acceſſoires, qui ont moins de prix en *eux-mêmes*, mais formant un *aſſemblage* très-pittoreſque, animent cette ſcène tranquille, & ajoutent à ſa beauté. On voit ſur le payſage des troupeaux de bétail que les chaleurs du ſoleil en ſon midi forcent à ſe

retirer le long des bords du lac ; & sur le canal des bateaux pêcheurs, dont les voiles flasques produisent des réflexions qui tremblotent sur sa surface, où des filets jettés laissent appercevoir les cercles pointillans auxquels ils sont fixés.

Quand on admire cette scène glorieuse dans toute sa splendeur, on se refuse à imaginer qu'elle puisse être défigurée par les horreurs affreuses de la *tempête* ; &, néanmoins, je ne sais pas si l'effet qui en résulte, n'est pas capable d'agir encore plus *puissamment sur les ressorts de l'imagination*. Les idées foibles s'ensevelissent, & il n'en peut naître que de grandes dans le vacarme furieux & la confusion qui accompagnent une tempête.

Le lac, dans cet état de trouble, n'en est pas moins *un objet de beauté pittoresque*. Le ciel couvert de nuages rompus & flottans ; les montagnes demi-voilées par les vapeurs agitées, & qui mêlent à celle du firmament leur obscurité terrible ; les arbres inclinant leurs têtes humiliées sous les

efforts des vents en furie ; le canal agité jusqu'au fond de son bassin, dont les flots soulevés couvrent de leur écume blanchissante les rochers & les promontoires ; tous ces effets sont sans doute bien dignes d'exercer le génie d'un Artiste.

Si, au milieu d'une tempête, il sortoit subitement de la nue un rayon éclatant de l'astre du jour qui, pour parler le langage de Shakespear, *vînt éclairer la tempête* ; le tableau d'un lac agité, ainsi aidé de toute la force du contraste, intéresseroit l'œil du spectateur, & remueroit son imagination dans un plus grand degré encore. Un flanc large de montagne, éclairé d'une masse de lumière, produiroit un effet surprenant au milieu de l'obscurité plombée qui l'environne. Peut-être un rayon du soleil, à moitié réprimé par la vapeur aërienne & dardant entre deux collines, pourra étendre sur l'eau sa lueur prolongée, au moment où un esquif en voguant, recevra la lumière sur ses voiles enflées ; tandis que l'ours marin, pirouet-

tant au gré de l'orage, tournera, en offrant au corps d'un nuage livide ſon flanc argenté, éclairé fortement, & par cette ſeule touche d'oppoſition, redoublera les ténèbres & l'horreur de la tempête.

O que, comparés à ces ſcènes, les ſujets de Canaletti paroiſſent froids & inanimés ! Quelle inſipidité dans ſes canaux quarrés & ſa perſpective tirée au cordeau, quand nous les oppoſons à un vaſte lac, ou à des montagnes immenſes ! Combien foibles ſont les ouvrages de l'homme, mis en contraſte avec les productions hardies & irrégulières de la Nature ! Nous regrettons toutefois ce qu'auroit pu enfanter le pinceau aiſé de Canaletti, en s'exerçant librement dans des ſites comme celui-ci.

Au reſte, les tableaux qu'ils nous préſentent ne ſont pas ſeulement ſupérieurs aux ſujets de Canaletti, ils le ſont même à ceux d'un plus grand Maître, le jeune Vanderveldt. Les Marines (1), quoique

(1) Un Ecrivain François qui, à ce ſeul mot de *ma-*

d'un effet plus majeſtueux, à quelques égards, le cèdent, tout examiné, aux vues dont nous jouiſſons ici. Celles maritimes ont le défaut de manquer de variété dans les acceſſoires. Il y en a une eſpèce, à la vérité, mais unique, qui l'emporte ſur ce que la ſcène des lacs peut avoir de plus beau : c'eſt le tableau d'un ſegment de quelque baie reſſerrée par la terre à ſon entrée, qui dans la tempête ſpécialement, eſt un ſujet vraiment noble & grand. Les eaux y ſont plus agitées &, s'y enflant d'une manière plus hardie, produiſent de plus grands effets de lumière. C'eſt ici encore, qu'au lieu du ſpectacle d'une barque ſecouée des flots mutinés, nous avons celui de toutes les terreurs du naufrage. Le fanal auſſi, placé au haut d'une éminence froiduréuſe, annonce le danger ſingulier de la

---

rines, n'interromproit pas ſon travail pour payer au célèbre Vernet le tribut de ſa vive & profonde admiration, ne ſeroit pas digne, ſans doute, de traduire un Auteur qui ſait, en les offrant, faire aimer les beautés de la Nature.

côte, tandis qu'un port vu dans l'éloignement, à travers une foible lueur réfléchie par le rocher creux, mêle le pathétique à une ſcène d'horreur, en nous faiſant voir le pâle Matelot, ſans eſpoir, tournant ſes regards vers le rivage qui ſemble le repouſſer.

Je n'ai plus qu'une obſervation à faire ſur la nature de ce pays romantique; c'eſt qu'*en général* il éprouve ſouvent de violentes convulſions de différens genres. Tout y eſt dans le grand ſtyle. Les élémens mêmes, dans leur déchaînement, ſe mettent à l'uniſſon avec la ſcène locale; & leurs effets deſtructeurs s'y allient à un air de dignité.

Sur quelques-unes des montagnes qui l'environnent, mais principalement celle de Croſs-Fell, on voit quelquefois tout-à-coup naître une bouffée de vent ſi violente, que rien ne peut réſiſter à ſon effort terrible. On l'appelle dans le pays *helm-wind* (vent de timon). Le Montagnard inſtruit par l'expérience, quand il traverſe

ces

ces régions ſauvages, prévoit ſon approche. Auſſi-tôt, il ſe couche ſur la terre, & le laiſſe, ſans danger, paſſer au-deſſus de ſa tête. La furie de ce météore s'épuiſe en un inſtant, & l'air ſe compoſant bientôt, retourne à ſon calme accoutumé.

Ces ouragans ne ſont point inconnus aux autres pays de montagnes. Miſſon, entr'autres Auteurs de voyages, nous dit, en parlant de celles ſituées au voiſinage d'Inſpruck dans le Tirol, que les vents forcent ſouvent leur paſſage au travers des parties caves comme dans des tuyaux, & excitent des ouragans ſi furieux, que quelquefois ils déracinent les arbres & entraînent les rochers.

Le lac auſſi, eſt ſuſceptible d'une émotion qui participe des mêmes effets; ce que les habitans du pays appellent *un vent de fond*. Par un tems très-calme, tandis que tout reſplendit à l'entour, & que le bateau pourſuit tranquillement ſa route ſur le canal, le Batelier découvre quelquefois dans l'éloignement (& fort heureuſement

pour lui) une violente ébullition de l'eau. Quand il a pris terre, il la voit bientôt s'élever, se gonfler, soulevée par une convulsion interne, qui produit toute l'agitation de la tempête. Mais aussi-tôt que l'air concentré a épuisé sa force, sa surface émue se tranquillise & s'abaisse à l'instant.

Les voyageurs ont aussi fréquemment parlé de ces *vents de fond*, sur-tout ceux qui ont décrit des lacs de la Suède qui y sont fort sujets.

C'est quelque idée analogue, à ce que nous venons de décrire, qui a fourni à Spenser celle qu'il a maniée dans la pièce intitulée *idle-lake* (lac tranquille).

The waves come rolling, and the billows roar,
Outrageously as they engaged were :
But not one puff of wind there did appear.

Le flot vient en roulant, & les lames bruissent :
Leur fureur du canal trouble la pureté,
Que respecte le vent, d'aucun souffle agité.

On assure qu'on a vu souvent aussi un immense volume d'eau ramassé dans les entrailles d'une montagne, se faire jour par

un de ſes flancs, &, ſe précipitant à travers ſa déclivité, prendre ſon cours dans la vallée, où il n'eſt pas rare de découvrir les marques de la dévaſtation cauſée par ce torrent.

Quelquefois, les mêmes effets ſont encore produits par les *eaux jailliſſantes* qui, dans des pays tels que celui-ci, ſe raſſemblent comme les eaux de la mer ſe forment, & tombent delà ſur les montagnes.

L'avalanche ou chûte des neiges s'obſerve fréquemment ici, de même que dans tous les autres pays montagneux. Leurs fontes ſoudaines occaſionnent ſouvent auſſi des inondations des terres inférieures.

Mais les rochers eſcarpés & les gros fragmens de montagnes qui, ébranlés de leurs baſes par le relâchement que leur cauſe la pluie ou la gelée, tombent & ſe précipitent, produiſent une des plus grandes ſcènes de terreur que ce pays romantique puiſſe offrir; & nous devons l'attribuer principalement à cette étonnante quantité de rocs fracturés & de terre briſée qui for-

ment un de ſes plus beaux ornemens. Virgile nous a donné dans ſon ſtyle ordinaire de deſcription, un exemple d'un effet de ce genre, quand il dit :

Qualis in Euboico Baiarum littore quondam
Saxea pila cadit ;
Ruinam
Prona trahit, penituſque vadis illiſa recumbit.
Miſcent ſe maria, & nigræ attolluntur arenæ.
Tum ſonitu Prochyta alta tremit, durumque cubile
Inarime, Jovis imperiis, impoſta Typhæo.

L'effet immédiat eſt décrit le premier ;

Miſcent ſe maria, & nigræ attolluntur arenæ.

puis, après une pauſe ſolemnelle, il y fait entrer les forts échos, qui retentiſſent au loin & reçoivent leur *prolongement* de la ſcène de rochers du voiſinage.

Tum ſonitu Prochyta alta tremit, durumque cubile
Inarime, Jovis imperiis, impoſta Typhæo.

Après avoir ainſi recueilli un petit nombre de ces *idées générales*, que ce pays fournit abondamment, notre tâche doit être

d'en offrir au Lecteur la réalité, en le pro-menant avec nous dans quelques-unes de ſes parties les plus romantiques & les plus pittoreſques.



CHAPITRE X.

AMBLESIDE n'eſt qu'un village ordinaire ; mais il eſt dans un ſite délicieux. Une chaîne de hautes montagnes l'entoure à moitié du côté du Nord, & en front, il a la vue du lac de Wynander, près des bords duquel il eſt ſitué.

Le terrein qui le ſépare des montagnes, leſquelles forment une ligne de deux milles de longueur au moins, eſt dans un ſol varié, coupé & garni de bois. Un torrent de montagne, à environ un demi-mille du village, fait une caſcade fort belle ; mais elle eſt ſi offuſquée par de gros buiſſons, que nous ne pûmes la voir que du ſommet de la montagne, point qui permet le moins de ſaiſir ce qu'elle a de pittoreſque.

Arrivée au bas, l'eau devient un courant qui roule ou plutôt s'élance à travers un petit vallon ou *gill*, tout parſemé de roches & de bois, d'où, après y avoir ſer-

penté dans la longueur d'un mille à peu-près, il va ſortir près de la ſource du lac, dans lequel il ſe jette. Ce *gill* étoit ſi couvert d'un bois touffu, que l'entrée en paroiſſoit preſque impraticable ; mais ſi l'on y formoit un petit ſentier, & que les paſſages fuſſent un peu ouverts, c'eſt un objet qui ſeroit de la plus grande beauté. Une ſcène ſi agréable de ſoi-même, où ſeroient en oppoſition une ſuperbe caſcade d'un côté, & un lac immenſe de l'autre, ne pourroit manquer de frapper l'imagination avec le plus grand degré de force.

D'Ambleſide, nous nous rendîmes à Bowneſs, pour jouir d'une vue complette du lac. Nous avions déjà fait la veille une légère excurſion de ce côté, en venant de *Kendall;* & nous eûmes une ſeconde fois le ſpectacle agréable de ce beau payſage orné d'arbres, à travers leſquels on découvre de tems en tems par des ouvertures bruſques & inattendues, quelque partie de la ſurface éclairée du lac, avant que ſa magnificence éclate aux yeux dans ſon entier.

Des terres élevées au-dessus de Bownefs, nous le vîmes à découvert.

Windermere ou *Winander-water*, comme on l'appelle quelquefois, s'étend du Nord au Sud, dans une longueur d'environ douze ou quatorze milles. Sa largeur a rarement plus de deux milles, & où elle est le plus rétrécie, elle n'en a jamais moins d'un. L'extrémité méridionale tourne un peu vers l'Occident. Les côtes septentrionale & occidentale sont sauvages & montueuses. Celles à l'Orient & au Midi sont applaties, cultivées en quelques endroits, & dans d'autres couvertes de bois. En face de Bownefs, le lac est séparé en deux parties par un grouppe d'isles, l'une desquelles est plus grande que les autres.

Bownefs est un port & la ville capitale des pays sur le lac; si nous pouvons nous permettre d'élever le style à la dignité que demande la grandeur du sujet. C'est la grande foire du poisson & du charbon de bois, deux articles de consommation, dont on y fait de grandes importations, & qui sont voiturés par terre dans tout le pays

Windermere

Bratha

Rotha

Ambleside

Fells

Furneſs

Ferry

Rawlinson's nab

Bowneſs

d'alentour. Le port eſt rempli de navires de toute eſpèce, dont quelques-uns uniquement deſtinés à l'uſage des promenades ſur le lac. Nous nous embarquâmes dans un, & ayant mis en mer, nous fîmes la grande iſle, qu'on nous avoit dit être un lieu fort intéreſſant.

Nous y fûmes bientôt arrivés, & débarquant à la pointe méridionale, nous donnâmes ordre à notre Pilote d'aller nous attendre, avec ſa barque, à la pointe du Nord, parce que nous avions intention de traverſer l'iſle.

Il ſeroit difficile de ſe faire une idée d'un coin de terre plus ſolitaire, où l'on ſoit mieux à l'écart du bruit & des occupations de la ſociété, ni qui offre en plus grand nombre un concours de circonſtances qui ajoutent aux charmes de la retraite.

L'iſle contient environ trente acres. Sa forme eſt oblongue ; ſes rivages irréguliers s'enfoncent en baies, ou ſe rompent en criques. La ſurface en eſt inégale ; une petite chaîne de montagnes en coupe le mi-

lieu, & les baſes ſe prolongeant vont, ſous différentes figures, tomber dans le lac. Semblable à la grande iſle au ſein de laquelle elle a été placée par la Nature, ſa partie méridionale offre un aſpect moins ſévère que la ſeptentrionale, qui eſt hériſſée de rochers, & remplie de montagnes & de vallées.

Toute l'iſle n'étoit autrefois qu'un boſquet. A préſent, elle eſt preſque dégarnie entièrement de bois, à la réſerve de quelques grands chênes qu'on y voit encore.

Une de ſes plus grandes beautés eſt ce petit aſſemblage de collines irrégulières dont j'ai parlé, & qui s'étend d'une extrémité de l'iſle à l'autre. Cette particularité déguiſe ſon *inſularité* (1), en l'uniſſant au continent. Quelque part qu'on ſoit (je n'en excepte que les hauteurs), on ſe trouve

---

(1) Mot créé par l'Auteur Anglois, qui en ſenti le beſoin. Le Traducteur n'en a changé que la terminaiſon, pour l'accommoder à ſa langue, qui n'a peut-être pas, malgré ſes richeſſes, le droit de le dédaigner. Nous ſommes ſi ſouvent réduits à périphraſer !



Tom. 1r Pag. 218.

dans un amphithéâtre composé des plus magnifiques objets, & le lac, faisant l'office d'un bastion enfoncé, laisse l'œil se dédommager par la noblesse des objets que lui présente la terre ferme, de la petitesse du point d'où il les contemple.

La forme oblongue du lac est aussi pour l'isle un autre avantage considérable. Des deux côtés du canal, les rivages du continent qui y répondent, ne sont guères éloignés des bords de l'isle que d'un demi-mille; mais dans ses points méridional & septentrional, le bassin est une grande nappe d'eau. A mesure qu'on marche en faisant le tour de l'isle, les vues changent, par conséquent, à tout moment, & produisent toutes les variétés du *lointain*, qui sont encore augmentées par un petit degré d'obliquité du terrein.

Celui qui entreprendroit d'ajouter quelque chose à la beauté naturelle d'une scène comme celle-ci, n'auroit qu'à former ses avenues & ses plants d'arbres, de manière à tirer parti des plus belles situations du

continent qui la flanque, qu'à cacher les parties peu agréables ; & n'ayant que l'embarras du choix parmi des objets imposans & pittoresques, éviter d'en offrir une trop grande profusion. Comme il auroit sous sa main une surabondance d'eau, il devroit s'en montrer plutôt avare que prodigue. Quelquefois son exclusion totale donneroit à l'œil un relâche nécessaire; mais il faudroit qu'on le récréât par le spectacle d'une scène purement champêtre, avec des montagnes qui la domineroient pour toute perspective. Un apperçu rapide & passager du lac, au-delà duquel la vue se porteroit sur des accessoires bien choisis, auroit souvent un effet heureux, & quelquefois il seroit à propos de lui découvrir une grande partie de la surface. C'est ainsi que les objets semés sur la terre ferme, quoique hors de la portée de l'Artiste, pour en disposer de plus près, pourroient servir à ses desseins d'embellissemens, grace à une situation insulaire.

A l'égard de *l'ornement* de la scène prin-

cipale ou intérieure, une *propreté* élégante feroit le feul but à fe propofer. Au milieu de ces fublimes productions de la Nature, les décorations *affectées* de l'art feroient le comble de l'abfurdité. L'idée dont l'Artifte ne doit jamais fe départir, & que le lieu eft bien propre à infpirer, c'eft celle d'une retraite ifolée & champêtre. Les *limites* en feroient prefque entièrement fixées par des halliers & des buiffons, furtout vers la côte orientale de l'ifle qui eft oppofée à la feule partie du pays qui foit cultivée; &, s'il exifte de ce côté quelque chofe digne d'attirer les regards, on pourroit le laiffer entrevoir par quelque ouverture pratiquée *fans affectation.*

Pour former ces halliers & buiffons, le bois de l'efpèce, que le pays produit abondamment, feroit excellent. Il croît en peu de tems, & l'on n'auroit pas long-tems à attendre pour jouir de fon effet.

Le milieu de l'ifle, avec quelques bouquets de gros arbres bien placés, feroit de beaux pâturages qui pourroient fe couvrir de

nombreux troupeaux de gros & de menu bétail, ce qui contrasteroit agréablement avec la scène rustique de son voisinage.

La maison est assise d'une manière froidement étudiée, au centre de l'isle. Elle seroit infiniment mieux pour la situation, près du promontoire méridional. On dit que l'air est ici d'une extrême pureté (1).

Cette isle a appartenu autrefois à la famille de Philipson, qui étoit illustre dans le Comté de Westmoreland. Deux individus de cette même famille, frères, avoient servi avec honneur dans les guerres civiles sous Charles premier. L'aîné, propriétaire de l'isle, étoit Colonel d'un Régiment : le cadet étoit Major, & tous deux dans le parti appellé Royaliste.

---

(1) Depuis que nous avons visité l'Isle Windermere, elle a subi de grands changemens. On m'a assuré que le Propriétaire avoit dépensé six mille livres sterlings, dans l'intention de l'embellir. L'emploi d'une telle somme n'a malheureusement eu d'autre effet que de gâter, au point qu'il n'y a presque rien qui ne fasse regretter ce qu'il a supprimé. L'Isle est actuellement en d'autres mains, & peut-être le Possesseur lui rendra-t-il sa première beauté.

Le Major, nommé Robert, étoit homme d'un grand courage & fort entreprenant. Par plusieurs traits d'une bravoure extraordinaire, il avoit mérité & obtenu des Anti-royalistes ou Républicains de son canton, le surnom de *Robert-le-Diable.*

Lorsque la guerre civile fut éteinte, & que les effets terribles des factions eurent cessé, la vengeance & le desir de nuire entretinrent encore long-tems après des animosités personnelles. Le Colonel Briggs, chaud partisan de la révolution, résidoit alors à Kendal, & en sa double qualité de premier Magistrat, (car il étoit Juge de paix) & de Commandant actif, il faisoit trembler tout le pays d'alentour. Cet Officier ayant appris que le Major Philipson étoit en visite chez son frère, dans l'isle de Windermere, forma la résolution d'aller l'enlever, s'il étoit possible, & de punir un homme qui s'étoit toujours montré si redoutable à son parti. Dans cette vue, il choisit un nombre d'hommes suffisant, à ce qu'il croyoit, & alla en personne com-

mander l'entreprife. Mon Auteur (1) ne m'apprend point de quelle manière elle fut conduite, s'il fit un cordon des navires qui couvroient le lac, & bloqua la place par mer, ou s'il débarqua fes troupes pour faire en forme le fiége de la maifon. On ne nous inftruit pas non plus de la force de la garnifon, ni en quoi confiftoient les fortifications. Mais il nous fuffit de favoir qu'en ces tems-là la réfidence de tout noble étoit une efpèce de fortereffe. Tout ce que nous favons par l'Hiftoire, c'eft que le Major Philipfon foutint, avec une grande vaillance, un fiége de huit ou dix jours, à l'expiration defquels le Colonel fon frère, informé de fa fituation, leva un certain nombre d'hommes, avec lefquels il vola à fon fecours, & le tira de danger.

Le Major fongea alors à ufer de repréfailles. A cet effet, il fe mit à la tête d'un efcadron, & courut à Kendal. Là,

---

(1) Le Docteur Burn, Hiftoire du Weftmoreland.

ayant

ayant ſu que le Colonel Briggs étoit allé à l'office (car cela ſe paſſoit le Dimanche matin), il inveſtit convenablement les paſſages qui conduiſoient à l'Egliſe, & il s'y rendit à l'inſtant à cheval & bien armé. Vraiſemblablement, ce n'étoit point un Temple de la Religion dominante; mais plutôt un lieu où s'aſſembloit quelque ſecte particulière. On rapporte que ſon projet étoit de ſe ſaiſir de la perſonne du Colonel, & de l'enlever de force; mais la choſe paroiſſant trop difficile, il y a lieu de croire que ſon but étoit de le tuer ſur la place, & de s'échapper au travers du tumulte que le coup devoit occaſionner. Quoi qu'il en fût de ſon deſſein, il avorta, parce que Briggs n'étoit point préſent.

L'aſſemblée, comme on peut croire, fut étrangement ſurpriſe de voir un homme armé entrer à cheval dans ce lieu, & le Major, à la faveur de l'étonnement général, tourna bride & reſſortit fort tranquillement. Mais, comme on avoit pris

l'allarme, il fut bientôt entouré comme il ſortoit du Temple, & même arrêté. Un homme coupa les ſangles qui attachoient la ſelle ſur le dos du cheval, & il fut démonté.

A l'inſtant, ceux de ſa ſuite firent une ſortie furieuſe ſur les aſſaillans; & le Major, ayant tué de ſa propre main celui qui l'avoit retenu, remit ſa ſelle en place, l'aſſurant d'un coup de poingt; & toute déſanglée qu'elle étoit, il ſe remit à cheval; puis, voltigeant deſſus, il traverſa les rues de Kendal au galop, ayant dit à ſon monde de le ſuivre. Il ſe retira donc avec ſes compagnons d'armes; &, ſans être moleſtés dans leur retraite, ils arrivèrent tous à la fortereſſe, dans l'Iſle. L'exploit étoit digne de celui qui le faiſoit. Chacun le reconnut à ce trait; & ceux qui ne le connoiſſoient que de réputation, dirent qu'il ne pouvoit y avoir d'autre que *Robert-le-Diable* qui fût le Héros de cette aventure.

CHAPITRE XI.

Après avoir parcouru & examiné cette retraite parée de tant de beautés, nous trouvâmes notre barque qui nous attendoit à la pointe Septentrionale de l'Isle; &, mettant à la voile, au lieu de retourner à Bownefs, nous cinglâmes vers Amblefide. Nous aurions defiré que le tems nous permît de naviguer fur toute la furface du lac; mais un tel projet nous eût trop retardés. Nous nous contentâmes donc de chercher à voir ce qu'il avoit de beau dans la partie vers le Nord.

A notre fortie de l'Isle, la fcène s'ouvrant à droite & à gauche, nous vîmes autour de nous des objets de la plus grande magnificence.

Le long de la côte Occidentale règnoit une rangée continue de montagnes efcarpées, foiblement couvertes d'arbres, qu'on y voyoit autrefois en grande abondance.

C'eſt une dépendance des rocs de Furneſs, que nous avions vus auparavant dans un vaſte aſſemblage de montagnes éloignées, terminant la perſpective au-delà de la baie de Cartmell. La partie que nous en avions alors ſous les yeux, s'étendoit dans un eſpace d'environ deux lieues, en ſuivant le cours du lac.

Du côté de l'Orient, nous dépaſſâmes pluſieurs petites Iſles, dont quelques-unes étoient bien ornées de bois; d'autres n'étoient que des rochers garnis d'arbres petits & mal tournés, qui pouſſoient à travers les crevaſſes. Toutes méritoient probablement un coup-d'œil de près, ſi le tems nous l'eût permis. Par les jours pratiqués dans l'intérieur de ces Iſles, nous eûmes un apperçu de différentes parties de la côte Orientale, juſqu'à ce que, nous étant avancés plus loin au travers de ce petit Archipel, à l'endroit où le lac paroît dans toute ſa largeur, toute la limite Orientale ſe découvrit à nous. Ce côté, quoique moins magnifique que les

montagnes de Furnefs, à la gauche, offre cependant une plus grande variété. Il eft coupé en collines, dont quelques-unes font cultivées, & d'autres couvertes de bois.

Mais, tout examiné, ni l'un ni l'autre de ces abris de côté n'eft un objet exactement pittorefque. Le rivage à l'Occident eft certainement majeftueux ; mais c'eft une maffe de grandeur pefante & non variée. Celui à l'Orient eft trop coupé, & manque tout-à-la-fois d'unité & de nobleffe. En le parcourant le matin, nous trouvâmes qu'il donnoit dans prefque toutes fes parties un *devant de tableau* admirable ; mais dans ce fecond point de vue, il ne nous parût pas fi bien adapté à former un beau *lointain*.

Les limites ou écrans des côtés font néanmoins les parties les moins effentielles de cette vafte fcène. Le front en fait l'objet principal, celui fur lequel l'œil fe fixe d'abord. Il confifte en ce corps immenfe de montagnes limitrophes, qui fé-

parent les Comtés de Cumberland & de Westmoreland. Elles semblent, regardées de ce point, une espèce d'arrangement confus & tumultueux de montagnes sur des montagnes, aussi loin que l'œil peut porter.

A mesure que nous avancions dans notre route, cette grande division du lac, quoique réellement de forme oblongue depuis les Isles jusqu'à sa pointe Septentrionale, prenoit la forme d'un grand bassin circulaire, & les montagnes raboteuses qui s'élèvent tout autour, recevoient un nouveau degré de grandeur, étant vues d'une aire si splendide. Et, en effet, le contraste ajoutoit une nouvelle force au caractère de chacune d'elles.

Toutefois, cette grande scène, ainsi contemplée d'un centre, étoit plus agréable que pittoresque. Elle étoit trop vaste pour servir au Peintre. Une petite portion du cercle, réduite sur le papier ou la toile, ne porteroit à l'esprit qu'une idée imparfaite de l'objet, & un plus grand

ſegment ſeroit au-delà des bornes d'un tableau.

Ce ſeroit certainement une faute dans un Payſagiſte d'embraſſer trop de choſes dans un même ſujet. C'eſt d'un tableau faire une carte. Croire que tout ce qui nous plaît dans la Nature doit plaire ſur la toile, eſt une idée on ne peut plus erronée. Dans la nature, la ſource du plaiſir eſt la liberté que l'œil a d'errer d'une partie à une autre, & de faire ſes remarques ſur chacune en particulier. Dans la peinture (comme il a des limites étroites), ce qui lui plaît, c'eſt de voir quelque place choiſie agréablement ornée ſelon les règles de l'Art; & l'Artiſte qui deſire faire une compoſition heureuſe, ne doit adopter d'objets que ce qu'il en peut décorer ainſi. Le devant de ſon tableau & le lointain doivent être en proportion l'un avec l'autre; ce qui ne peut être, s'il y renferme un trop grand eſpace. Car, comme il ne lui eſt permis de prendre qu'une *certaine* partie de ſa toile pour le

devant, il faut que les parties éloignées ſoient avec lui dans une proportion convenable. Il ſeroit poſſible qu'on trouvât des exceptions heureuſes où l'Art auroit ſecoué le joug de cette règle ; mais elle n'en reſte pas moins bonne en général.

Au ſurplus, quoique l'entier de l'amphithéâtre que nous examinons ici ne ſoit pas, dans toute l'étendue de ſes dimenſions, un ſujet de compoſition, néanmoins il offroit pluſieurs parties, qui, comme lointains, étoient d'une exactitude pittoreſque, & pouvoient fournir à un Peintre un excellent recueil de ſujets d'études de montagnes. Je veux dire principalement l'écran ſur le front, où les lignes des montagnes étoient magnifiques & pleines de variété, ainſi que les interſections de ces lignes ; les promontoires avec les ombres profondes qu'ils projettoient ; & plus que tout le reſte encore, le coloris des montagnes, qui étoit le plus brillant que nous euſſions jamais vu. Il donnoit, en réfractant les rayons par le priſme, des

teintes légères d'un jaune vif, de vert & de couleur de pourpre. On y voyoit auſſi par places un rayonnement brillant, qu'on ne pouvoit proprement claſſer dans aucune couleur. Néanmoins, quoique déployées avec une profuſion ſi riche, l'enſemble de ces teintes étoit fondu dans une harmonie ſi délicate, & adouci avec tant de moëlleux par le petit brouillard gris du lointain, que toute ſuperbe qu'en paroiſſoit l'union, il n'y avoit pas une ſeule couleur éblouiſſante, ou qui fût hors de ſa place.

For who can paint
Like Nature? Can imagination boaſt,
Amidſt it's gay création, hues like her's?
Or can it mix them with that matchleſs skill
And loſe them in each other?

Quelle touche! ô, Nature, égale tes tableaux!
L'imagination, dans ſes jeux les plus beaux,
N'a pas de tes couleurs l'étonnante richeſſe,
Ne peut les mélanger au gré de ton adreſſe
Qui les fond l'une en l'autre. . . . .

Nous avions fait alors un progrès conſidérable dans ce payſage. Les limites à la

gauche étoient encore dans le même lointain ; mais les montagnes que nous avions devant nous, commençoient, à meſure que nous en approchions, à ſe ſéparer en terres prochaines & en terres éloignées, & les rochers & les bois qui, en langage de Peintre, étoient adhérens auparavant, *s'effaçoient* dans une infinité de projections variées, quoiqu'encore couverts d'un coloris doux & d'ombres tendres.

En approchant davantage, cette douceur de coloris ſe changeoit en une teinte plus vive, & les promontoires & les rochers continuoient à s'avancer ſur l'œil avec des ombres plus foncées, tandis que les montagnes qui formoient une chaîne derrière, s'en éloignoient de plus en plus. La longueur du lac, quoiqu'elle influât ſur l'effet des terres qui en étoient voiſines, ne produiſoit point de changement ſur celui des montagnes éloignées, de ſorte que la diſtance comparative d'entr'elles & le devant du tableau, étoit beaucoup plus grande en ce moment, qu'elle ne l'avoit été juſques-là.

Virgile a décrit avec ſa manière toujours belle une apparence de cette eſpèce. Lorſqu'Enée arrive en vue de l'Italie, il voit d'abord des montagnes dans la brume & une terre enfoncée ;

> Procul obſcuros colles, humilemque videmus
> Italiam

en étant plus près, il découvrit le temple de Minerve qui, d'un terrein élevé où il étoit aſſis, ſembloit être au haut d'un promontoire ſuſpendu au-deſſus de la mer.

> Templum apparet in arce Minervæ.

Mais quand il fut près du rivage, les rochers prirent à ſes yeux leur forme propre, & le temple ſe retira dans l'éloignement.

> Gemino demittunt brachio muro
> Turriti ſcopuli : refugitque à littore templum.

Comme nous approchions de l'extrémité du lac, les promontoires & les rochers prenoient une nouvelle hauteur, & cachoient preſque les montagnes qui continuoient à fuir derrière eux, tandis que la

figure des terres plus près de nous commençoit aussi à changer. L'eau qui, un peu auparavant, paroissoit en contact avec les rochers, avoit à présent l'air d'arroser une prairie, au-delà de laquelle les rochers formoient une première distance.

Cette scène nous rappella les tableaux de Berghem, qui a souvent choisi une prairie avec un rocher dans le fond, pour faire mieux ressortir son bétail. Il laisse, en général, son rocher uni & simple, presque sans aucune variété de teinte, une pure masse d'ombre tendre, tandis que son bétail est touché avec force & dans toute la vivacité du coloris. Tel est le tableau que nous vîmes réalisé. L'imagination de Berghem n'auroit pu créer un meilleur fond de tableau ni un plus beau grouppe. Des combinaisons de cette espèce sont agréables par-tout, dans la Nature, en Peinture & en Poésie.

On the grassy bank
Some ruminating lie, while others stand
Half in the flood; and often bending sip
The circling surface. In the middle rears

The ſtrong, laborious ox his honeſt front,
Which incompoſed he shakes; and from his ſide
The troublous inſects lashes with his tail,
Returning ſtill. Amid his ſubjects ſafe,
Slumbers the monarch-ſwain, his careleſs arm
Trown round his head, on downy moſs reclined;
Here lay his ſcrip, with wholſome viands filled;
There, liſtening every noiſe, his faithful dog.

Vois ſur le vert rivage,
Errer de ce bétail le troupeau ruminant.
Les uns dans le ruiſſeau vont ſe déſaltérant,
Leurs naſeaux en maint cercle ont marqué ſa ſurface.
Le bœuf, au milieu d'eux, ſemble oublier la trace
Qu'imprima ſur ſon cou le joug laborieux :
Il agite ſa tête ; & ſur ſes flancs poudreux,
Chaſſe ou pourſuit ſans ceſſe à grands coups de ſa queue
L'inſecte qui revient. Là, ſous ſa jaque bleue,
Le Pâtre dort en paix, paiſible Souverain.
Un bras couvre ſa tête & l'autre eſt ſur ſon ſein.
Son ſac eſt-là, rempli de viande nutritive :
A tout, ſon chien fidèle a l'oreille attentive.

Au travers de la prairie, au fond de la partie en rochers, deux rivières ſerpentent, nommées la Bratha & la Rotha, qui, s'uniſſant dans leur cours avant d'arriver au lac, s'y déchargent par une chûte large, quoique tranquille, & lui fourniſſent une grande quantité d'eau.

La Rotha prend ſa ſource dans les montagnes, à environ douze milles de diſtance delà, & elle forme les deux lacs de Graſmer & de Rydal, avant que d'entrer dans celui de Windermere.

La Bratha ſort du pic de Langdale, ſitué dans un pays de monts & de rochers, & après une carrière turbulente, va enſevelir ſa fierté dans les eaûx paiſibles du lac, où elle perd en même tems juſqu'à ſon nom.

Nos Bateliers nous ayant menés à rames à une hauteur conſidérable au-deſſus de la jonction de ces deux rivières, nous débarquâmes ſur une prairie, à un demi-mille d'Ambleſide.

Avant que de quitter cette vaſte étendue d'eau, je ne puis m'empêcher de remarquer quelques circonſtances qui s'y rapportent.

Nous admirâmes, en premier lieu, ſon brillant extraordinaire. Le lac eſt par-tout *nitidis argenteus undis.* L'œil peut voir diſtinctement dans ſon cryſtal uni, à travers

un médium de plus de vingt pieds de profondeur, & contempler les habitans de ces retraites profondes, qui folâtrent par troupes, &

Sporting with quick glance
Shew to the ſun their waved coats dropt with gold.

Qui montrent dans leurs jeux des yeux étincelants,
Le ſoleil couvre d'or leurs moites vêtemens.

juſqu'à quel point la tranſparence de l'eau ajoute à la beauté d'une *ſcène*, c'eſt ce que je ne prends point ſur moi de décider. La plupart des lacs que j'ai vus en Ecoſſe ſont d'une couleur mêlée d'une teinte verd de mouſſe, & cependant leur ſurface faiſoit ſon effet entier dans le payſage. Comme *objet détaché*, cependant, le lac tranſparent eſt incomparablement le plus beau. D'ailleurs, je crois que plus l'eau eſt brillante, plus les réflexions qu'elle produit doivent avoir d'éclat.

Dans le nombre prodigieux de poiſſons de toute eſpèce qui peuplent les vaſtes profondeurs de ce lac, le *char* eſt le plus remar-

quable. Il eſt à peu-près en groſſeur le double du hareng. Il a le dos d'un verd d'olive. Son ventre eſt d'un vermillon pâle qui, en quelques endroits ſe dégrade en une teinte de blanc, & ſe change en un rouge foncé où ſont attachées les nageoires.

Une quantité de ce poiſſon qu'on vient de prendre & de jetter dans le vivier d'un bateau pêcheur, produit une harmonie agréable de couleurs. La teinte de verd d'olive domine, & de tems en tems elle eſt animée d'une rougeur vermeille légère & d'une impreſſion forte de rouge, ſi une nageoire vient à ſe montrer. Ces couleurs agréables ſont relevées par les clairs brillans & argentés qui jouent ſur le tout, & que rien ne réfléchit d'une manière plus magnifique que l'écaille des poiſſons.

On ne pêche le *char* que dans l'hiver, & un ſeul bateau en prend quelquefois vingt douzaines dans un jour. Pendant l'été, ce poiſſon ſe retire dans les creux des rochers au fond du lac, dont quelques-uns,

uns, à ce qu'on aſſure, ſont d'une profondeur qu'on ne peut ſonder; & il ne s'engendre que dans des lacs où il trouve de ces profondes demeures.

La pêche du *char* eſt une branche de commerce très-lucrative pour les propriétaires du lac. Toute la ſurface en eſt diviſée en cinq diſtricts. Une ligne imaginaire ou de convention la traverſe d'un rocher à un autre, & c'eſt une limite à laquelle le pêcheur ne ſe méprend jamais; mais, quoique la diviſion de chaque pêcherie ſoit à peu-près égale quant à l'étendue, il en eſt autrement à l'égard du produit, le poiſſon courant par groſſes bandes, tantôt d'un côté du lac & tantôt de l'autre. Quand un homme prend à ferme un certain eſpace de terrein, il peut eſtimer ſon marché par la ſurface: lorſqu'il loue un de ces diſtricts liquides, c'eſt le haſard qui détermine ſa récolte.

Mais les poiſſons ne ſont pas les ſeuls hôtes de ce lac. Des volées ſans nombre

de poules d'eau & d'autre gibier aquatique, fréquentent ſa plaine immenſe. C'eſt l'affaire du Naturaliſte de dire leurs noms & de les claſſer. Le Peintre a fait la ſienne quand il a remarqué la variété de leurs formes, quand il les a obſervées, quelquefois ſe formant ſur l'eau en grouppes noirs, danſant au gré des flots, quelquefois élevées dans l'air faiſant des cercles en files rangées au-deſſus du lac, ou d'une aîle incertaine s'emparant de quelque poſte ſur ſes rives ou ſa ſurface. En parlant de ces acceſſoires diminutifs du payſage, je me bornerai à remarquer que les oiſeaux n'y doivent jamais paroître volant auprès de l'œil. Tout mouvement vif, de quelque ſorte que ce ſoit, eſt une abſurdité en *repréſentation*; & plus on le fixe, plus l'abſurdité devient forte. Mais, vu à une certaine *diſtance*, le mouvement d'un oiſeau paroît ſi lent, que l'œil peut *tolérer* le degré d'improbabilité que préſente l'image qui lui eſt offerte.

J'ai ſeulement à ajouter que cette ſu-

perbe pièce d'eau souffre *en apparence* peu de changement de celui des saisons ; mais qu'elle garde dans toutes les circonstances la dignité de son caractère, rarement tombant au-dessous de son niveau ordinaire, & s'élevant rarement au-dessus. Même dans les pluies les plus abondantes, lorsque le pays est tout couvert d'eau, que chaque ruisseau paroît se convertir en rivière, & que les montagnes versent des torrens qui s'ouvrent des lits nouveaux, le lac conserve sa tranquillité égale ; &, quoique vers ses rivages les plus enfoncés, il se répande peut-être dans la longueur de quelques toises au plus, au-delà de ses bornes, cependant il croît à peine au point de faire la moindre sensation : de même que la sécheresse la plus terrible & la plus longue ne produit aucune diminution de son volume d'eau. Une fois (& c'est une chose qui fait époque) on l'a vu se gonfler jusqu'à sept pieds de hauteur perpendiculaire. Ses limites devoient sans doute alors *pa-*

roître reculées ; mais c'étoit un cas très-extraordinaire.

Mais, ſi les pluies ne s'augmentent point, il éprouve quelquefois une agitation conſidérable par le fait des vents. De tous les lacs de ce pays, aucun n'eſt auſſi expoſé à des bouffées ſoudaines, que l'eſt celui-ci dans tous les points de ſa ſurface ; & aucune pièce d'eau douce, dans toute l'iſle, ne pourroit peut-être imiter au même degré la majeſté d'une tourmente de l'Océan. En conſéquence on ne navigue ſur ce lac qu'avec une grande prudence, toutes les fois qu'il y a dans l'air quelque diſpoſition à l'orage. Pluſieurs accidens ont montré la néceſſité de cette précaution : un, entre autres, a fait dans le pays une impreſſion que le laps d'un ſiècle n'a pu effacer encore. Pluſieurs perſonnes des environs de Bowneſs ayant été à une foire à Hawkshed, ville de l'autre côté du lac, s'étoient embarquées le ſoir pour revenir à leurs villages reſpectifs ; mais pendant qu'ils traverſoient le lac, il s'éleva une tempête ſi vio-

lente, que les barques ſombrèrent ; & non moins de quarante-ſept perſonnes périrent en cette occaſion (1).

---

(1) Le récit de cet évènement malheureux eſt tiré de l'Hiſtoire du Weſtmoreland, par le Docteur Burn. Il eſt probable que ces infortunés ont péri tous enſemble dans le bac.



CHAPITRE XII.

D'AMBLESIDE, nous nous proposâmes de partir pour Keswick, laiſſant derrière nous, faute de tems, un monument que nous aurions bien deſiré de voir : c'étoit l'Abbaye de Furneſs. Mais cette perte fut réparée, & notre curioſité ſur ce point ſatisfaite à beaucoup d'égards, par les détails que nous en donna & les deſſins que nous en montra M. Smith, jeune Peintre plein de mérite, qui avoit été étudier ſur le lieu les ruines de cette maiſon.

L'Abbaye de Furneſs eſt à environ vingt milles d'Ambleſide, au-delà de ces montagnes qui font une chaîne le long du côté occidental de Windermere. Elle eſt ſituée dans une magnifique vallée, au milieu d'un pays vaſte, ouvert & cultivé, qui s'élève par-tout en hauteurs conſidérables, mais n'eſt nulle part diverſifié par des objets d'une beauté pittoreſque. On eſt tout ſur-


Tom. V. Pag. 246.

pris de trouver dans un ſite auſſi peu animé, une vallée qui le ſoit autant, ornée, comme elle l'eſt, de rochers & de bois, & à travers laquelle coule, en ſerpentant, un courant rapide.

A l'entrée de cette ſcène eſt le village de Dalton, d'où la vallée faiſant des détours dans une longueur d'environ quatre milles, & formant une grande courbe étroite, va aboutir à une vue riche & pleine de la baie de Cartmel.

A environ un mille de l'entrée de la vallée, & dans ſa partie la plus large, eſt ſituée l'Abbaye. Elle paroît avoir été conſtruite dans un bon ſtyle d'Architecture gothique, & n'a éprouvé de la main du tems que de ces détériorations dont la beauté pittoreſque s'accommode le mieux. Il reſte encore ſur pied *le plan entier* de l'Egliſe & un grand *fragment* de l'Abbaye. La tour au centre qui ne ſemble pas avoir été jamais fort haute, eſt percée en-deſſous en grandes arcades. A l'extrémité de l'aîle occidentale ſont les ruines d'une tour baſſe

& ſimple, où l'on croit qu'ont été autrefois les cloches de l'Abbaye; & de l'aîle méridionale, projette un bâtiment qu'on appelle le Chapitre. Les cloîtres ſont continués dans la même direction; l'un des murs & toute la ſtructure intérieure ont diſparu. Au bout des cloîtres s'élève un fragment très-riche & très-pittoreſque, nommée *l'Ecole*.

Le tout eſt embraſſé par une muraille irrégulière qui borne l'Abbaye, & qui coupant la vallée dans deux endroits, & montant le long de ſes flancs, fait un tour d'environ deux milles. Dans pluſieurs parties de ſa longueur, elle eſt cachée par des arbres & des arbriſſeaux : en d'autres où on l'apperçoit, elle eſt belle; dans quelques-unes, mais en petit nombre, elle eſt un objet déſagréable à la vue.

Dans cette muraille ſont pratiquées deux portes; l'une au Nord & l'autre à l'Oueſt, leſquelles paroiſſent avoir été les deux ſeules iſſues de la maiſon. Celle au Nord étoit l'entrée principale : l'autre a plus de

l'air d'une poterne, avec une loge de portier.

Le propriétaire actuel de ce noble lieu eſt Milord George Cavendish, qui en eſt le dépoſitaire fidèle; & j'ai appris qu'il prend ſoin d'empêcher qu'il ne s'y commette de nouvelles déprédations.

D'Ambleſide, comme j'ai dit plus haut que nous en avions intention, nous nous mîmes en route pour nous rendre à Keſwick, qui en eſt à environ dix-huit milles, en tirant au Nord.

Nous étions alors ſur le point d'entrer au milieu, c'eſt-à-dire, dans la partie la plus affreuſe de cette vaſte chaîne de montagnes, dont j'ai parlé comme faiſant la barrière d'entre le Cumberland & le Weſtmoreland, & qui vues dans le lointain, nous avoient fait eſpérer une variété infinie de ſcènes d'une grande nobleſſe. En parcourant le matin la ſurface unie du lac, nous avions pris des idées qui nous montroient le théâtre de notre excurſion actuelle dans toute la force du contraſte.

Mais avant que de viſiter ces ſcènes majeſtueuſes, il ne ſera peut-être pas hors de propos d'établir la diſtinction entre une ſcène *de montagnes* & la ſcène *d'une montagne.*

Les pays montagneux, très-communément, n'offrent que la première. Les objets y ſont impoſans ; mais ils ſont brouillés, confus, ſans liaiſon entr'eux ; & le Peintre ne les regarde que comme ſujets *d'études.* S'il veut les mettre en tableaux, il faut alors qu'il les combine à l'aide de ſon imagination.

Il ſe trouve, cependant, quelquefois des pays de montagnes où la Nature a fait elle-même ces belles combinaiſons, où une partie eſt en rapport avec une autre, enfin où elle a produit l'effet d'un tout. C'eſt ce que j'appelle *ſcène d'une montagne.*

De ce dernier genre, eſt preſque toute la route entre Ambleſide & Keſwick. Les montagnes s'y combinent naturellement en ſcènes qui, ſi elles ne ſont pas dans toutes les parties, d'une exactitude pitto-

resque, sont, du-moins, par-tout marquées de beaux traits de composition, quoique souvent sur une échelle trop grande pour qu'ils puissent servir à l'imitation.

Le premier objet de notre attention, après être sortis d'Ambleside, fut Rydal-hall, terre du Chevalier Michel le Fleming.

La maison est dans une plaine élevée. Elle est abritée au Nord & à l'Est par de fort hautes montagnes. En front, vers le Sud, elle commande un beau lointain formé de la vallée étendue de Windermere, & borné par le lac. La montagne au Septentrion, appellée (Rydal-cragg) Rocher de Rydal, qui s'élève au derrière de la maison, est haute & de la nature des roches. Celle à l'Orient est plus petite, mais couverte de bois. Entre ces deux montagnes règne une vallée étroite & boiseuse, à travers laquelle roule un ruisseau considérable qui, se précipitant avec la plus grande rapidité le long d'un canal tracé dans le roc, forme une suite de cascades très-agréables.

L'une de ces cascades, quoiqu'elle ne soit qu'une sorte de miniature, est si belle en elle-même & dans ses accessoires, qu'elle mérite une remarque particulière. On la découvre d'un pavillon en face duquel ses côtés escarpés lui faisant deux espèces de joues demi-circulaires, forment une petite aire, qui, vue au travers des fenêtres, ressemble à un tableau orné de sa verdure. L'eau tombe à quelques toises de l'œil, qui, étant un peu au-dessus de son niveau, a une longue vue perspective des eaux qu'il voit se presser d'accourir des terres sur la hauteur, & tomber en différentes petites brisures variées à travers les cannelures du rocher qu'ombragent les buissons, jusqu'à ce qu'elles arrivent à la vive-arrête du précipice vis-à-vis de la fenêtre, d'où elles s'élancent, avec violence, dans le bassin que la Nature a creusé dans la pierre du roc. La couleur noire de la pierre, prenant une teinte encore plus foncée du bois qui est suspendu au-dessus, relève étonnamment le lustre étin-

celant de ce courant d'eau, & produit des accidens extraordinaires de lumière. C'eſt cet effet, à la vérité, qui donne à ce petit ſpectacle ſa principale beauté. Dans toute repréſentation vraiment pittoreſque, l'ombre doit de beaucoup l'emporter ſur le clair. La face de la Nature, ſous la lueur ardente du méridien, a rarement cette apparence magnifique. Auſſi, l'Artiſte qui veut ſaiſir ce qu'elle offre de plus beau, l'épie-t-il le matin, ou dans une belle ſoirée, lorſque les ombres ſont profondes & allongées, & que les rayons du ſoleil tombant obliquement, donnent une lumière qu'il faut chercher ou ſaiſir promptement, plutôt qu'une qui éblouit. Ici, nous avons eu une vue admirable de l'effet magique de la lumière diſtribuée d'une manière pittoreſque.

En ſortant de Rydal, nous entrâmes dans un grand vuide entre deux montagnes, que nous pourrions appeller proprement le portail des ſcènes dont nous approchions.

En traverſant ce paſſage creux, nous eûmes devant nos yeux tout-à-coup une magnifique ſcène d'un pays de montagnes : elle étoit ornée à la gauche par un lac nommé Rydal-Water (eau de Rydal), point aſſorti, à la vérité, à la nobleſſe des objets environnans, mais cependant d'une beauté à captiver l'attention au premier coup-d'œil. Au milieu étoit une Iſle pleine de rochers & couverte de bois. La petite rivière Rotha, formant des zigzags autour d'un promontoire, y entre du côté du Nord.

Nous quittâmes ces ſcènes pour monter une colline fort roide, du ſommet de laquelle nous découvrîmes une perſpective de déſolation, mais de la plus grande dignité. C'étoit un amphithéâtre de montagnes eſcarpées, qui paroiſſoient s'étendre en une circonférence de trente milles au moins, quoique, dans le fait, elle n'eût peut-être pas la moitié de cet eſpace. Mais on eſt naturellement porté à meſurer les grands objets ſur une échelle étendue. On

se sentoit l'ame saisie d'une horreur involontaire à ce spectacle épouvantable. Dans le fond du lointain est le lac de Grasmer, qui, à une si grande distance de la rétine, ne sembloit être qu'une tache brillante, placée au pied des montagnes.

Le chemin conduisoit en ligne droite à ce lac. A mesure que nous en approchions de plus près, nous appercevions quelque partie de ses bords toujours beaux; cependant, au total, le principal mérite de cette vue consistoit à faire pour l'œil une diversion agréable, en lui offrant une plaine unie & liquide, au milieu de cette scène de montagnes escarpées. Tandis que nous traversions ses limites, il nous sembloit plus étendu que celui de Rydal; & quoiqu'il ne nous eût paru auparavant qu'un point dans l'éloignement, il étoit devenu alors le trait principal de cette vallée immense.

Delà, le chemin nous conduisit à un autre amphithéâtre, désert & vaste comme le précédent, mais grandement varié par

les formes des montagnes, qui, d'un côté, s'y montrent brifées & irrégulières, & ailleurs offrent des parties éminentes & efcarpées, & des pointes rompues.

Et néanmoins, qui le croiroit? ces déferts fauvages, hériffés, comme ils font de rocs affreux, & fourniffant à peine la moindre apparence de végétation, font habités par des hommes qui payent des impôts qu'eux feuls peuvent penfer à tirer à force de fueurs, d'un fol fi ingrat. Partout on voit les côtés nus & ftériles de ces rochers marqués par des partitions en forme de murailles : les chétives demeures bâties de pierres fans mortier, pofées les unes fur les autres, fe croifant à angles droits, fufpendues fur des précipices où l'œil peut à peine s'affurer qu'elles aient aucun fondement folide. Toutes ces partitions *de défolation*, comme on peut les appeller avec vérité, ont leurs habitans, dont chacun élève un petit nombre de moutons rabougris, qui vont broutant l'herbage maigre autour des pierres & fous les

les parties abritées de la roche, & comme leurs maîtres, n'obtiennent qu'une ſubſiſtance précaire & dure.

A l'extrémité de cet immenſe amphithéâtre, nous trouvâmes une ſortie appropriée à la ſcène, une autre grande brèche de montagnes, ou portail, au travers duquel, en ſuivant la route, nous arrivâmes à une autre montagne eſcarpée. Nous fîmes halte au ſommet, &, regardant en arrière le pays que nous venions de quitter, nous eûmes un ſpectacle capable de remplir l'imagination de grandes idées.

C'étoit une vue *rétroſpecte* de l'amphithéâtre que nous laiſſions derrière nous; mais elle avoit un ſtyle plus majeſtueux encore que du point oppoſé d'où nous l'avions contemplée auparavant. Elle étoit plus fortement marquée de grands contours de compoſition, & par conſéquent formoit davantage un tout. Sous nos yeux étoit une large vallée, qui recevoit de la perſpective une forme circulaire. De cet endroit, le fond paroiſſoit encore rempli

par le lac de Grafmer, mais un léger brouillard grifâtre laiffoit l'œil incertain. Au-delà du lac s'élevoient diverfes montagnes qui le bornoient, & par-deffus celles-ci, on voyoit les têtes d'autres montagnes, qui prenoient de l'atmofphère une teinte bleuâtre. Celles qui fervoient, pour ainfi dire, d'écrans de côtés à la vallée, s'avançant des montagnes éloignées au-delà du lac, s'approchoient de l'œil comme un grand filet d'épervier, par les gradations douces de la perfpective. Les promontoires & les replis des parties les plus au loin étoient marqués d'une ombre foible, jufqu'à ce que, par degrés, les deux écrans croiffant hardiment fur la rétine, alloient fe perdre derrière les deux joues du portail creufé dans le rocher, lefquelles, avec le chemin qui les partageoit, offroient un devant de tableau égal au refte de la fcène. L'enfemble du fpectacle étoit abfolument du genre affreux. Pas un arbre n'y ajoutoit le plus petit degré d'adouciffement.

Si l'on vouloit orner de figures un payſage de la nature de celui-ci, rien n'y conviendroit mieux qu'un grouppe de bandits. De toutes les ſcènes que j'ai vues, celle-ci eſt la plus adaptée à l'idée de quelque grand crime. L'imagination de l'Artiſte ne peut s'y défendre qu'avec effort de la ſuppoſition d'une bande de voleurs en embuſcade ſous quelque creux de rocher, attendant, pleins d'une barbare impatience, le voyageur qui s'approche ſans défiance le long de la profonde vallée.

Malgré cette fiction de l'Art, on n'a jamais oui rien de ſemblable dans le pays. Les renards ſont les ſeuls ennemis qu'aient à craindre les paiſibles habitans des chaumières qu'on voit dans ces vallées. Notre poſtillon nous montra de la main une partie rude au ſommet d'une montagne eſcarpée à notre gauche, qui, à ce qu'il nous dit, étoit la retraite favorite de ces animaux. Là, ils font leurs petits : delà, ils ſe répandent pour infeſter les environs, & c'eſt dans cet aſyle inacceſſible aux

humains qu'ils se réfugient lorsqu'ils sont poursuivis.

Après avoir quitté les deux amphithéâtres que nous avons décrits, nous ne rencontrâmes plus d'objet fort intéressant jusqu'à notre arrivée au célèbre *Pas*, connu sous le nom de *Dunmail - Raise*, & qui partage les Comtés de Cumberland & de Westmoreland.

On connoît peu l'historique de ce monument grossier, qui consiste en un amas monstrueux de pierres entassées des deux côtés d'un rempart de terre. Son usage primitif étoit vraisemblablement de marquer une division, non entre ces deux Comtés septentrionaux, mais plutôt entre les deux Royaumes d'Angleterre & d'Ecosse, dans les tems reculés où la frontière de ce dernier pays s'étendoit au-delà de ses bornes actuelles. Et, en effet, cette chaîne de montagnes semble une division beaucoup plus naturelle des deux Royaumes dans cette partie, qu'une petite rivière dans un pays ouvert, telle que l'Esk, qui en marque

actuellement les limites respectives. On rapporte que cette barrière fut posée par un Prince Saxon, aussi-tôt après la mort de Dunmail, dernier Roi du Cumberland, qui perdit la vie dans une bataille donnée sur ce terrein. Mais, quelle qu'ait été la cause de l'élévation de cette masse grossière, il est certain qu'elle a souffert peu de changement dans ses dimensions, & que c'est un de ces monumens d'antiquité à quoi on peut appliquer les paroles de l'Ecriture : *il a duré sans changement jusqu'à ce jour.*

L'entrée (1) dans le Cumberland nous présente une scène très-fortement marquée d'empreintes du sublime, scène plus majestueuse, quoique moins pittoresque que

---

(1) Il y a trois passages par-dessus cette chaîne de montagnes, pour entrer dans le Cumberland. Celui-ci par *Amblesside* est le plus désert & le plus pittoresque. Un second, par Brough, au-dessus de *Stainmore*, est affreux plutôt que désert, & un troisième par *Shap*, est l'un & l'autre.

(*Note de l'Auteur.*)

l'amphithéâtre que nous avions paſſé. C'eſt une vue de montagnes qui ſemblent courir l'une après l'autre, ſi je puis m'exprimer ainſi, dans une deſcente qui n'a pas moins de ſix ou ſept milles, & terminée à l'extrémité éloignée par le lac de Wyburn, qui forme une nappe d'eau conſidérable.

Cette ſcène eſt noble dans toutes ſes parties, ainſi que dans ſa compoſition générale. Les montagnes qui ſervent d'écrans aux côtés de ce point de vue, tombent preſque toutes en lignes douces & ſe profilent ſur l'œil à la diſtance d'un mille & demi ou deux milles l'une de l'autre. Mais il feroit difficile de déterminer avec préciſion une diſtance de cette eſpècè; car, comme chaque montagne s'élève en cône pyramidal depuis ſa baſe, nous ne pouvons fixer aiſément le point où elle a ſa racine. Il nous ſuffit d'obſerver que dans l'immenſité de l'étendue que nous avions ſous les yeux, il ne paroiſſoit exiſter dans les objets aucune diſproportion.

Dans le nombre des montagnes qui com-


Tom. I. Pag. 262.

poſent cette magnifique ſcène, il y en a une à la droite d'une majeſté ſupérieure. Elle s'étend à près d'une lieue & demie en un vaſte ſommet concave. Cette montagne eſt connue ſous le nom de *Helvellin*. Il n'y en a que trois dans toute cette région étendue qui lui diſputent le pas pour la hauteur ; ce ſont Croſs-fell, Graſmer & Skiddaw. Les habitans des environs de Helvellin s'accordent à donner la préférence à cette dernière ; mais je doute qu'ailleurs on la traite avec un égal reſpect.

Outre la nobleſſe générale de cette vue, il y a encore une variété étonnante dans les formes des différentes montagnes qui la compoſent. Les points de vue que donne la Nature ne ſont jamais formés par la règle & le compas. Toutes les fois qu'elle s'écarte vers une apparence régulière, elle le fait avec cet air de grandeur négligée qui marque la ſublimité du génie. Elle dédaigne dans ſes ouvrages ce qui porte l'empreinte d'un travail minutieux. Juſques dans ſa régularité, elle nous montre ces

touches fortes de contraſte, ces écarts, ces vols hardis de l'imagination, qui ne produit point deux objets entièrement ſemblables.

De toutes les ſcènes que nous avions parcourues juſques-là, aucune ne nous avoit offert autant que celle-ci l'idée de *déſolation*. Le tout eſt une immenſité ſtérile. Les montagnes ſont par-tout couvertes de morceaux de cimes de rochers & de pierres qui ſont quelquefois éparpillées négligemment ſur leurs ſurfaces, & quelquefois paroiſſent trembloter en caſcades de fragmens émiés, le long de leurs énormes flancs. Helvellin, dans toute ſa épaiſſeur, n'eſt qu'un morceau de roc entier. Cette vue n'eſt point non plus défigurée par l'abondance de cette eſpèce plus commune de rocher que nous avons définie plus haut (chapitre 8, page 176). Dans ſa vaſte groſſeur les parties ſont unies & forment un tout. Le roc fracturé, ſi beau de ſoi, eſt plus convenable aux petits tableaux. Celui-ci n'eſt point propre aux imitations de l'art.

Ces régions immenſes, où les Parties ſont ainſi fondues & abſorbées dans un grand tout, ont ſur l'imagination un effet prodigieux. Elles dilatent l'ame & la plongent dans une eſpèce de ſtupeur où elle jouit tranquillement :

These lonely regions, where retired
From little ſcenes of art, great Nature dwells
In awful ſolitude.

Sous un aſpect ſévère, en ces lieux écartés,
Terrible, défiant notre impuiſſante étude,
La Nature ſe tient noble en ſa ſolitude.

Nous approchions alors du lac de Wyburn ou Thirlmer, comme on le nomme quelque[illegible] objet approprié à tous égards aux idées de déſola[illegible]que fournit tout ce qui l'entoure. Aucun duvet velouté n'embellit ſes bords; aucun arbre, pas ſeulement un arbriſſeau ne jette ſur la ſurface les réflexions égayantes de ſon feuillage verd; mais toutes les formes qu'il déploye ſont ſauvages & déſertes. Son canal eſt d'environ deux milles de long ſur un de large, entouré de montagnes ſtériles & de précipices qui

penchent au-dessus dans toutes sortes de directions.

A Joyless coast
Around a stormy lake.

Côte ingrate qu'éclaire un lac tempêtueux.

Et pour imprimer encore mieux l'idée caractéristique du site, la route suspendue au-dessus du lac, court sur le bord d'un précipice. Un autre trait particulier du paysage, c'est qu'au milieu du canal, les rivages opposés étant presque joints, l'union est complettée par un pont à la manière des Alpes. Je n'ai point remarqué que cette circonstance produisît aucune be[...] pittoresque, mais plutôt [...]que chose d'affecté, du moins du point de vue d'où je l'ai observé. J'avouerai néanmoins qu'une communication de cette espèce ajoute un peu à l'idée romantique.

Au-delà du lac de Wyburn, nous nous trouvâmes dans une vraie *scène de montagnes*. La Nature sembloit n'y avoir qu'ébauché un mode de composition quelconque;

mais on ne pouvoit deviner quelle ſorte de payſage entroit dans ſon plan, ſoit un *vallon* ou une retraite couverte de bois, une *ſcène de ſtérilité* ou une de *cultivation.* Tous ces genres s'y voyoient réunis.

Ce paſſage informe, toutefois, ne dura pas long-tems. Il ne nous parut qu'une courte interruption de cette grande vue perſpective que nous avions quittée au lac de Wyburn, & qui s'offroit de nouveau à nos regards. La Nature, néanmoins, avoit en apparence épuiſé ſes forces dans ſon premier effort, qui étoit de beaucoup ſupérieur au ſecond.

Les buiſſons qui couvrent ces montagnes ſont, ainſi que pluſieurs autres parties du pays, fréquentés par le chat ſauvage, que M. Pennant appelle le tigre d'Angleterre, & qu'il dit être l'animal le plus féroce & le plus deſtructeur qui exiſte dans notre iſle. Il le décrit comme étant trois ou quatre fois plus gros que le chat domeſtique. On nous en montra un qui avoit été tué le jour même, & dont la taille

en effet répondoit très bien à cette defcription.

Enfin, nous approchions de Kefwick; & du bas de la defcente de Caftle-hill (butte du Château), qui en eft à environ deux milles, nous eûmes une vue étendue de tout le pays d'alentour, fcène célèbre de beauté romantique.

Devant nous, étoit une plaine de plufieurs lieues en circonférence, féparée en deux grandes parties, chacune defquelles eft baignée par un lac. *Derwent-water* eft le nom du premier, & *Baffainthwait* celui du plus éloigné. Une longue chaîne de montagnes circulaires s'élève tout autour de la plaine; & la montagne de Skidaw, au côté oriental de l'ifthme, domine fur toutes les autres. Mais on nous l'avoit trop vantée pour qu'elle ne perdît pas à l'examen. Elle n'a aucune de ces projections hardies, rien de cette majefté chevelue que nous avions efpéré de trouver à cette reine des montagnes. C'eft un objet froid & inanimé, à moins qu'il ne foit vu dans un

lointain, qui adoucit toujours le relief raboteux de ces corps gigantefques, ou que fon double fommet n'en faffe un point diftingué pour marquer & caractérifer un payfage. Mais fi la montagne nous a défappointés, la fcène fur laquelle elle préfidoit a furpaffé tout ce que notre imagination s'en étoit promis.

Cette perfpective brillante & étendue, lorfque nous en jouîmes, étoit foutenue de toutes les forces (ou, pour parler plus convenablement, de toute la fplendeur) de la lumière & de l'ombre. Le matin avoit été beau; mais dans l'après-midi, les nuées commencèrent à fe raffembler, & le tems à menacer de pluie. Un ciel pefant couvroit la région plus élevée, & l'efpace mitoyen de l'air de toute fa folemnité fombre, étendant fon obfcur manteau jufqu'aux plus reculées frontières de l'horifon. Juftement comme nous arrivions au fommet de la colline, découvrant devant nous la fcène des deux lacs & de leurs acceffoires,

le ſoleil couchant ſe faiſoit un jour à travers les nuages & brilloit de tout ſon éclat.

Si un ſoleil couchant relève toujours les beautés d'un payſage, même ordinaire, quel ne devoit pas être l'effet d'un ſoleil couchant tel que celui-ci, ſur un payſage orné de toute la magnificence de la Nature, d'un ſoleil couchant qui n'eſt pas ſimplement un *déluge de ſplendeur*, mais contraſté par la plus ample profondeur de l'ombre? Ici, nous avions ſur une échelle de la plus grande étendue poſſible, toutes les beautés de la ſcène du petit pavillon de Rydal-hall. (décrit au commencement du chapitre 12). L'effet étoit prodigieux. Le tout formoit une ſcène de gloire, mais une ſcène de gloire peinte des mains de la Nature. Quoique chacune des parties éclatât d'un luſtre tranſcendant, le tout étoit dans l'harmonie la plus douce; mais ce ſpectacle enchanteur eut le ſort d'une viſion. Tandis que nous l'admirions, ravis en extaſe, il s'évanouit à nos yeux, & au bout de quelques

inſtans, il n'en reſtoit plus que les grands contours, la compoſition majeſtueuſe de la ſcène. Nous aurions pu continuer à la contempler, même dans ce nouvel état, avec des tranſports de raviſſement, ſi nous avions ſu, par notre expérience du moment, combien les rayons du ſoleil couchant ajoutoient à ſa plendeur naturelle.

Le pinceau d'un grand Maître a tracé ainſi un magnifique tableau de la fin d'une belle ſoirée.

As when from mountain tops the dusky clouds
Aſcending, while the north-wind ſleeps, o'erſpread
Heaven's chearful face: the louring element
Scowls, o'er the darken'd landſcape, ſnow or shower;
If chance the radiant ſun, with farewel ſweet,
Extend his evening beam, the fields revive,
The birds their notes renew, and bleating herds
Atteſt their joy, that hill and valley ring.

Lorſque du haut des monts les obſcures nuées,
(L'aquilon ſe taiſant) s'aſſemblent amaſſées,
Sur le ciel qui rioit, leur volume épaiſſi,
En météore fond dans un air obſcurci;
Mais du ſoleil couchant la lueur douce & pure,
Vient-elle d'un rayon égayer la Nature,
Les oiſeaux font un chœur, & le bétail mugit;
Leur joie, en mille échos, s'étend & retentit.

Mais je crois que les idées de Milton ſont, en général, exprimées d'une manière plus muſicale que pittoreſque. Un Peintre, inférieur en force, quoique meilleur coloriſte, nous a préſenté le même tableau dans ces vers.

Thus all day long the full diſtinded clouds
Indulge their genial ſtores
Till in the weſtern sky, the downward ſun
Looks out effulgent from amid the flush
Of broken clouds, gay shifting to his beam.
The rapid radiance inſtantaneous ſtrikes
The illumin'd mountain : through the foreſt ſtreams;
Glows on the lake; and in a yellow miſt,
Spreads o'er the bright, interminable plain.

Ainſi, pendant le jour, les nuages gonflés,
Se tiennent ſuſpendus, dans l'eſpace, agités.
Du fond de l'Occident, le ſoleil qui s'abaiſſe,
De vapeurs entouré, fend leur obſcure preſſe;
Et, d'un regard brillant, ſourit à ſes rayons.
Leur éclat prompt & vif peint le ſommet des monts.
Leur rapide lumière en or teint les forêts,
Reſplendit dans le lac, &, de ſon jaune épais,
Couvre la vaſte plaine en traits qui ſe prolongent.

Nous avons ici tout le reſplendiſſement de la lumière; mais nous n'y voyons pas les

les ombres à un degré ſuffiſant pour le tableau. Milton péche dans le ſien par l'excès contraire. Si Thomſon avoit introduit, comme le Poëte épique, *l'élément* (ou la vapeur des nuages) *s'abaiſſant réfrogné ſur le payſage obſcurci* (1), ſes teintes de clairs auroient eu toute leur force, & auroient produit tout leur effet.

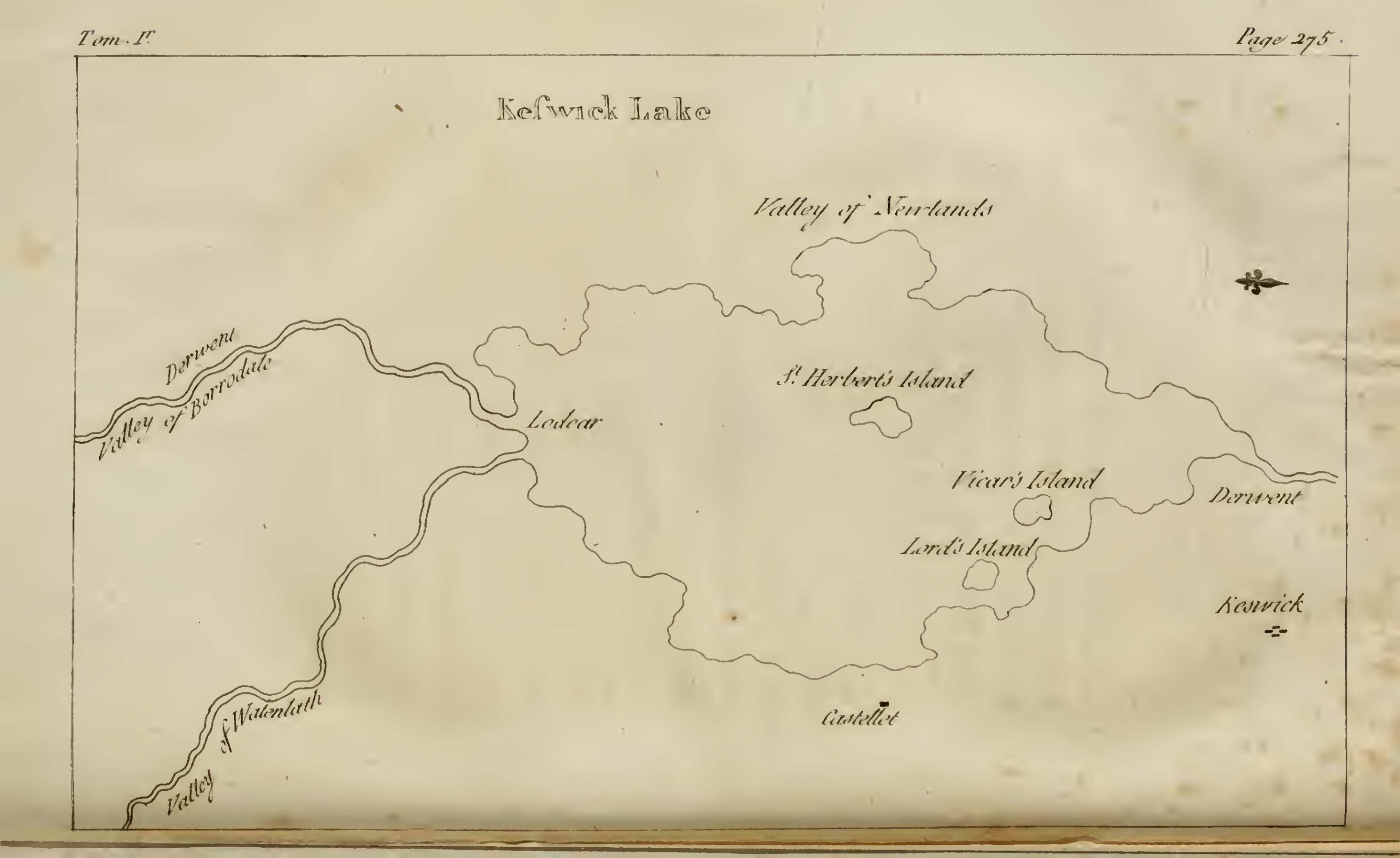
Keſwick eſt la première ville qu'on rencontre en entrant dans le Cumberland; &, quoique ce lieu ne ſoit d'aucune importance, il eſt, néanmoins, fort ſupérieur à Ambleſide. Il y a entre les deux endroits une grande reſſemblance. Keſwick eſt à la pointe Septentrionale du lac de Derwentwater; & c'eſt le même point qu'occupe Ambleſide ſur celui de Windermere. Mais la ſituation d'Ambleſide eſt plus romantique, en ce qu'elle eſt plus au milieu de cette chaîne de montagnes qui ſépare les deux Comtés. A Keſ-

(1) Traduction littérale des expreſſions originales de Milton, Paradis perdu, Liv.

wick, les âpretés du pays commencent à disparoître, car à quelques milles au-delà se termine cette grande barrière limitrophe.

Nous résolumes de fixer ici nos quartiers pour quelques jours, & d'en sortir pour visiter quelques-uns des lacs & des monts du voisinage, qu'on nous avoit le plus recommandé d'observer.




Keswick Lake
Valley of Newlands
Derwent
Valley of Borrodale
Lodear
St. Herbert's Island
Vicar's Island
Derwent
Lord's Island
Keswick
Valley of Watenlath
Castellet

CHAPITRE XIII.

LE 9 de Juin, nous partîmes à cheval (ce que je remarque, parce que c'étoit la ſeule manière de voyager que la route nous permît), & allâmes faire une excurſion dans le Borrodale, pays déſert au Sud-Oueſt de Keſwick. Le chemin côtoyoit le lac de *Derwent*, qui fut le premier objet que nous examinâmes.

Mais avant que de contempler les particularités de cette grande ſcène, nous prîmes une vue générale du tout, du rivage au Septentrion, qui eſt la ſeule partie qui ne ſoit pas bloquée par des montagnes. C'eſt-là qu'eſt l'iſthme qui unit la vallée de Derwentwater à celle de Baſſenthwait. Il étoit aiſé, des terres élevées de cet iſthme, de choiſir la ſtation que nous jugerions la plus avantageuſe.

Le *lac de Derwent* ou *lac de Keſwick*, comme on le nomme généralement, eſt

d'environ dix milles de circonférence, offrant à l'œil une forme circulaire, quoique dans la réalité, il soit plutôt oblong. Sa surface est coupée de quatre ou cinq Isles, dont trois seulement sont dignes de remarque; l'Isle du Seigneur, l'Isle du Curé (Vicar's Island), & l'Isle de Saint-Herbert : mais aucune n'est comparable à l'Isle de Windermere, soit pour l'étendue ou pour la beauté.

Si un Peintre étoit curieux d'étudier toute la circonférence du lac d'un point favorable, l'Isle de Saint-Herbert est la place qu'il devroit choisir, d'où, comme d'un centre, il découvriroit la surface en rotation. J'ai vu une suite de desseins faits de cet endroit, & qui avoient pour but de donner une idée générale des bords du lac. Ils tapissoient une chambre circulaire; mais comme on n'avoit pu donner aucune représentation du canal même, l'idée étoit perdue, & les dessins ne montroient qu'une apparence sans grace & sans effet.

L'Isle du Seigneur tire son nom d'une Maison de Plaisance qui y étoit autrefois, appartenante à l'infortunée famille de Derwentwater, qui prenoit son titre de ce lac. L'ancien Château Seigneurial étoit bâti sur la butte appelée Castle-Hill, au-dessus de Keswick, où l'antiquaire retrouve aussi des vestiges d'un fort élevé par les Romains. Mais une héritière de la Maison de Derwentwater s'étant mariée dans celle des Ratcliffs, le Château de la première famille fut établi à Dilston dans le Northumberland, & celui de Keswick changea de maître.

Comme les rivages de ce lac sont plus montueux que ceux de Windermere, ils fournissent aussi plus de scènes romantiques. Mais quoique toute la rive, excepté le point où nous étions, soit entourée de montagnes, elles tombent rarement d'une manière précipitée dans l'eau qui est ceinte, presque par-tout, des extrémités des prairies, sur-tout sur les rivages à l'Occident. Sur celui qui est à l'Orient, les monta-

gnes s'approchent plus près de l'eau, & dans quelques parties y tombent perpendiculairement. Mais lorſque nous regardions le lac de ſes rivages Septentrionaux, toutes les parties marginales étoient perdues, & les montagnes paroiſſoient ſortir par-tout à fleur-d'eau, quoique, dans le fait, elles décrivent un cercle de vingt milles, ce qui eſt le double de la circonférence du lac.

Le long de ſes rivages occidentaux à la droite, elles s'élèvent douces & uniformes, &, par conſéquent, ont l'air maſſif. La partie éloignée de cette ligne de montagnes eſt élégante ; mais elle eſt en quelques endroits rompue d'une manière peu agréable.

Du côté de l'Orient, les montagnes ſont plus nobles & plus pittoreſques. La ligne eſt agréable ; elle eſt variée par les objets, la terre briſée, les rochers & les bois qui, étant bien combinés, diminuent la peſanteur apparente de la montagne, & lui donnent une légèreté aërienne.

L'ecran de *front* (ſi nous pouvons ap-

peller ainſi une portion d'une forme circulaire) eſt plus ſauvage qu'aucun de ſes côtés; mais la ligne en a moins d'élégance que celui de l'écran oriental. La chûte de Lodoar, qui orne cette partie du lac, eſt un objet preſque nul, vu à la diſtance où nous étions. Mais nous avions lié une partie de cheval dans laquelle nous nous propoſions de la voir de plus près.

De tous les lacs qui exiſtent dans ces régions romantiques, celui que nous examinons à préſent, paroît être le plus généralement admiré. Il a été autrefois parfaitement bien caractériſé par un homme d'eſprit (1) qui, à la première vue s'écria: *Voilà qui eſt beau, en vérité. C'eſt la beauté au ſein de l'horreur!* On ne rencontre pas ſouvent une manière d'expreſſion auſſi heureuſe que celle-là. En effet, rien ne porte l'idée *de beauté* à l'eſprit plus fortement que

(1) Feu M. Aviſon, Organiſte de Saint-Nicolas de Newcaſtle upon Jyne, Auteur d'un Ouvrage très-eſtimé, ſur la partie théorique de la muſique.

le lac, ni celle *d'horreur* plus que les montagnes; & la première dans le *ſein de la ſeconde* exprime avec une force admirable le mode de leur aſſemblage. Le feu Docteur Brown, qui étoit un homme de goût, & qui avoit vu toutes les parties de ce pays, a remarqué la ſcène de ce lac à cauſe de ſa beauté ſingulière (1), & elle eſt inconteſtablement ſuperbe & romantique en pluſieurs endroits, ſur-tout le long de ſes rives orientale & méridionale; mais lui accorder la prééminence, ſeroit peut-être l'élever trop haut, de même qu'il y auroit de la rigueur à y trouver d'autres défauts que ceux du genre relatif ou de comparaiſon.

En premier lieu, ſa forme, qui eſt en apparence circulaire, eſt moins intéreſſante, à mon avis, que la chaîne ſerpentante de la ſcène de Windermere & de quelques autres lacs qui, ſe perdant en vaſtes bras derrière quelque cap ou promontoire, ajoutent à leurs autres beautés les variétés

(1) Dans une Lettre à Milord Lyttleton ci-deſſus citée.

de l'éloignement & de la perſpective. Pluſieurs perſonnes y trouvent un défaut qui eſt de tenir en quelque ſorte au caractère d'une rivière ; mais cela peut-il donc faire tort à la beauté d'un lac ? Après tout, je crois qu'il y a fort peu de rivières qui forment d'auſſi beaux bras que ceux de Windermere.

A la régularité froide de ſes rivages, on peut ajouter l'air monotone de ſes iſles. Ce ſont des taches rondes, régulières, & ſimilaires (du-moins on les voit telles de la plûpart des points de vue) ; ſans agrémens par leur ſituation, auſſi-bien que par leurs formes, & faiſant peu pour l'embelliſſement de la ſcène. Les iſles de Windermere ont par elles-mêmes des formes plus heureuſes & plus variées ; elles s'uniſſent mieux enſemble, ajoutent au tout la beauté, le contraſte, enfin lui donnent un trait particulier.

Mais de tous les défauts qu'on peut trouver à la ſcène de ce lac, le plus réel eſt la ligne bruſque & briſée de pluſieurs des

montagnes qui lui ſervent d'écrans (principalement ſur ſa rive occidentale & partie de la méridionale), ligne qui eſt plûs remarquable que ſur aucun des autres lacs. Nous y avons peu de la pente aiſée de la ligne de montagne, du-moins l'œil y eſt choqué du trop grand nombre de ſommets qui nuiſent à l'idée de ſimplicité & de majeſté. Il y a donc un grand choix à faire dans les vues de ce lac; car, s'il y a de la meſquinerie, dans les idées mêmes de l'original, quelque nobles qu'elles ſoient, quel effet pourrions-nous eſpérer de faire produire à ces objets, repréſentés ſur le papier ou ſur la toile? Dans quelques vues deſſinées de ce lac, choiſies d'une manière peu judicieuſe, ou faites ſur une échelle trop grande, j'ai vu les montagnes paroître autant de Meules de foin, idée qui, toutefois, tomboit principalement ſur l'apparence que forment de *tems en tems* les lignes de ces montagnes. Lorſqu'on change ſon point de vue, la ligne de la montagne change auſſi, & elle peut

être belle ſous un certain aſpect, quoiqu'elle ait paru déſagréable ſous un autre.

Après avoir ainſi pris une vue *de tout l'enſemble du lac* de ſa pointe Septentrionale, nous continuâmes notre route vers Borrodale, longeant la côte Orientale le long de la liſière du canal. Le majeſtueux écran de côté, à la gauche, pendoit au-deſſus de nous; & nous la trouvâmes auſſi magnifiquement romantique & agréable à l'imagination, lorſque ſes rocs, ſes précipices & ſes bois devenoient un *devant de tableau*, qu'elle nous l'avoit paru lorſque nous la contemplions d'un point de vue plus éloigné, à la pointe Septentrionale du lac.

Ces rivages de rochers n'attirent pas l'attention comme devants de tableaux ſeulement. Nous nous apperçûmes qu'ils fourniſſoient par-tout les ſituations les plus heureuſes, pour obtenir les vues les plus pittoreſques du lac. Le guide peu inſtruit qui vous montre le lac, vous mène ſur quelque poſte éminent, d'où l'œil peut

errer dans l'eſpace, ſans que rien l'offuſque. Un tel point eſt bon, à la vérité, comme nous venons de l'obſerver, pour y prendre une idée générale du tout; mais celui qui cherche les beautés pittoreſques du lac doit aller en prolongeant les écrans de côtés raboteux qui l'ornent, & ſaiſir ſes beautés, à meſure qu'elles s'offrent en petites parties, ſes petites baies & ſes rives tournantes, ſes profondes retraites & ſes promontoires ſuſpendus, ſes rocs ornés & ſes montagnes éloignées. Telle eſt l'eſquiſſe générale des ſcènes que préſente ce lac.

Une partie de cette montagne eſt connue ſous le nom de Lady's-Rake (ſillage de la Dame), d'une ancienne tradition, qu'une jeune Demoiſelle, de la famille de Derwentwater, dans un moment de trouble, pour échapper à ceux qui la pourſuivoient, grimpa au haut d'un rocher en précipice, que tout le monde avoit juſques-là jugé inacceſſible. Un lieu romantique manque rarement d'une hiſtoire romaneſque pour l'embellir.


Tom. II. Pag. 285.

Détaché de ce *continent* de précipices (si je puis me permettre cette expression), paroît une montagne de rocher, connue par le nom de *Castellet*. Nous passâmes sous le sourcil menaçant de cette ruine naturelle ; &, en la regardant depuis sa base jusqu'au sommet, elle paroissoit une fabrique majestueuse, qui suffisoit seule pour donner de la dignité à quelque scène que ce fût. Nous fûmes invités à faire à ce rocher une attention particulière pour une raison que nous dirons dans la suite.

En avançant dans notre route le long du lac, elle devenoit plus sauvage & plus romantique. Il n'y a pas d'idée plus terrible pour l'imagination que celle d'aller à cheval le long du bord d'un précipice qui n'est défendu par aucun parapet, ayant sur sa tête des rocs suspendus & menaçans, tandis que les lames d'une eau précipitée dans son cours, ou les gouffres d'une rivière rapide au-dessous, portent l'épouvante dans l'ame.

Il y a dans plusieurs contrées de l'uni-

vers des routes de cette nature, ſur-tout dans les montagnes de la Norvége & de la Suède, où elles ſont pratiquées ſur des précipices d'une auteur ſi effrayante, que les arbres, dans le fond, prennent la teinte d'azur que donne le lointain, & qu'on ne peut même entendre les cataractes qui rugiſſent dans ces arbres, à moins que l'air ne ſoit dans une parfaite tranquillité. Ces routes épouvantables ſont ſouvent, non-ſeulement ſans aucune baluſtrade ou parapet d'aucune eſpèce, mais ſi étroites que des voyageurs qui marchent en ſens contraire, ne peuvent y paſſer, en ſe rencontrant, ſans que l'un des deux ſe tienne collé contre le rocher. En quelques endroits où le précipice ne permet pas même au pied une ſi grande marge, ou bien où la planche étroite peut s'être abîmée, un pin creuſé eſt jetté à travers l'affreuſe ouverture. Le voyageur pâliſſant, quand il eſt arrivé à ce pont, le regarde avec effroi; mais il tremble également de retourner en arrière; car il ſait combien de ſujets de

frayeur il a déjà eus. Et cependant, si le pied alloit lui glisser, ou que la planche vînt à s'enfoncer sous son poids, la mort est inévitable, & il n'y a aucune distance entre elle & le tombeau. L'infortuné disparoît, & on n'entendra plus jamais parler de lui.

Mais ici, nous n'avions pas même une miniature de ces terribles passages, du moins du côté du lac, car, dans la partie la plus escarpée, nous étions à peine élevés à trente ou quarante pieds au-dessus de son niveau.

Comme nous longions les précipices, nous vîmes par-tout des fragmens de rochers & de grosses pierres épars çà & là, qui, ayant été relâchés par les gelées & les pluies, étoient tombés des rochers escarpés au-dessus, & donnent au voyageur l'idée d'un péril auquel il a échappé.

Nous nous trouvâmes une fois sous une puissance plus dangereuse en ses caprices que celle des élémens. Nous nous promenions à cheval sur le bord d'un

précipice, ſous un roc fort roide & couvert de bois, lorſque de groſſes pierres, roulant du ſommet & ſe précipitant à travers les buiſſons au-deſſus de nos têtes, bondirent en traverſant le chemin, & allèrent ſe précipiter dans le lac. En ce moment, nous étions arrêtés pour obſerver quelque partie de la ſcène, & n'évitâmes un accident que par une diſtance de quelques toiſes. Le vent étoit fort, & nous ſuppoſions que, par ſa violence, il avoit déplacé ces pierres du ſommet du roc; mais, quand nous fûmes un peu plus loin, nous découvrîmes la vraie cauſe du fait. Au-deſſus de nous, ſur la pointe du rocher, étoit une troupe de petits montagnards, qui s'amuſoient à en détacher des morceaux, pour delà les jetter & ſe donner le plaiſir de les voir plonger dans le lac. Ils ne nous appercevoient pas, par l'ombre que les buiſſons épais du rocher formoient entr'eux & nous.

Lorſque nous approchions de l'embouchure du lac, le guide nous engagea à

nous

nous détourner un peu , & à voir le Castellet , cette montagne de roche qui nous avoit paru si énorme vue de dessous. Elle sembloit maintenant réduite à rien , au milieu de cette scène de grandeur qui nous environnoit. Je ne relève cette circonstance que parce que dans ces pays déserts , la comparaison est la seule échelle dont on se serve pour mesurer les montagnes. C'est , du moins , la seule que nous ayons jamais employée. Dans les pays ornés d'une montagne *isolée* , les habitans en peuvent déterminer la hauteur avec précision. La hauteur & la circonférence du Wrekin sont , je n'en doute pas , exactement connues dans le Shropshire ; mais dans un site de l'espèce de celui - ci , où une chaîne est liée à une autre chaîne , l'exactitude demanderoit un travail à ne pas finir.

Nous étions alors près de l'embouchure du lac , & pouvions distinguer dans son entier le détroit de la chûte de Lodoar , dont nous avions entendu de loin le bruit ,

ſelon que le vent le permettoit, en accens interrompus & foiblement prononcés.

Cette chûte d'eau eſt un objet magnifique en ſoi, & comme ſervant d'ornement au lac. Lorſqu'on en approche en bateau, elle paroît *plus liée avec le lac*. En arrivant par terre, on la voit qui domine un promontoire de terre unie, qui ſemble en cacher en partie la nobleſſe. A la diſtance d'un mille, elle commence à ſe montrer dans ſa dignité réelle.

Mais, quelle qu'avantageuſe que puiſſe être en compoſition la chûte de Lodoar, conſidérée comme partie *éloignée* d'une ſcène, ſon effet eſt très-magnifique, quand on la voit ſur le lieu. Comme objet détaché, elle n'a pas beſoin des accompagnemens de la perſpective, qui lui nuiroient au lieu de l'aider. Ils en détruiroient la ſimplicité & le repos. La majeſté de ſes parties embellit & relève aſſez la ſcène. Un bon Orcheſtre plaît ; mais il y a des inſtrumens qu'on aime à entendre jouer des *ſolos*.

Le courant tombe à travers une ouverture entre deux rochers perpendiculaires en forme de tours. La partie intermédiaire brisée en énormes fragmens, sert de lit à la farouche cascade. Quelques-uns de ces fragmens projettant comme des planches, ont une profondeur suffisante de terrein, pour porter de gros arbres. Parmi ces rochers brisés, le courant se fait passage dans une masse d'eau qui tombe au moins d'une hauteur de cent pieds; & dans les pluies abondantes, la nappe formée par cette chûte est, à tous égards, convenable à la magnificence de la scène. Les rochers & l'eau contrastés, peuvent à peine donner l'idée d'un débat plus animé. Le sol du fond est aussi fort rompu, & tout couvert d'arbres & de buissons, parmi lesquels l'eau s'engloutit dans un gouffre, d'où enfin elle s'échappe dans le lac, à travers des canaux profondément creusés. Nous descendîmes de cheval, pour nous en approcher; mais il n'y eut pas moyen d'en venir assez près pour découvrir le fond de

la brèche hérissée de bois, qui sert de bassin à la chûte.

Après avoir contemplé ce grand & noble morceau de ruine naturelle, nous continuâmes notre route vers les montagnes de Borrodale, & dirigeant notre course le long des rivages méridionaux du lac, nous arrivâmes sur les bords de la rivière Derwent, qui est un peu à l'Occident de celle de Lodoar.

Ces deux rivières, Lodoar & Derwent, sont les deux voies principales qui fournissent l'eau au lac de Derwentwater; mais la dernière lui en apporte une beaucoup plus grande quantité que l'autre. La Lodoar est, en conséquence, perdue dans le lac, tandis que la Derwent, après lui avoir donné son nom, le garde encore dans son cours jusqu'à la mer.

Après avoir traversé cette rivière, nous profilâmes le premier grand promontoire à notre gauche, & nous nous trouvâmes dans une vaste retraite formée de montagnes. Nous les avions apperçues dans l'é-


Tom. 1.er Pag. 292.

loignement, du point de l'extrémité ſeptentrionale du lac. C'étoient alors des objets très-nobles ; mais maintenant elles avoient à nos yeux toute leur apparence majeſtueuſe ; & nous environnant de tous côtés de leurs barrières élevées, nous enfermoient, pour ainſi dire, en nous ôtant toute idée comme tout moyen d'échapper. Leurs formes étoient ſauvages & variées au-delà de tout ce qu'on peut imaginer, quoique tenant plus du genre de la déſolation que de celui que l'imagination voudroit créer dans ſes caprices. Vues du bout du lac, elles montroient, à la vérité, un trop grand amas de ſommets pointus ; mais ici ces formes biſarres avoient diſparu. Les cîmes ſe retiroient en arrière, & nous ne voyions que les rochers éminens & les protubérances hardies dont étoient chargés les flancs énormes de ces maſſes de terre endurcie. Pluſieurs ſont couverts, comme les cîmes eſcarpées de Helvellin, d'une pierre dure, ou pavé, de la nature de la cîme de rocher.

Les détours de la Derwent nous ſervirent de fil, tandis que nous traverſions ces pays de la déſolation. Une ouverture entre les montagnes nous conduiſit dans un autre recoin déſert, où il s'ouvrit une ſcène du même genre, diverſifiée de la première par quelques formes nouvelles, ou une poſition différente, ou enfin par les acceſſoires des montagnes qui s'offroient à nos yeux.

Lorſque nous avions doublé un promontoire, un autre s'ouvroit devant nous, & nous nous trouvâmes dans un ſite qui, au lieu d'être, comme il nous le ſembloit d'abord, un coin enfoncé dans des montagnes, nous préſentoit un vallon étroit & tournant, où les ſcènes changeoient à tout coup par des tranſitions bruſques. Ce vallon ſi marqué de traits d'une grandeur hideuſe, eſt connu par le nom de détroit de Borrodale.

Au milieu d'un des recoins du vallon, eſt une pierre énorme, qui eſt appelée, dans le pays Boother-Stone, (pierre du

Villageois). On trouve par-tout ce vallon des rocs maſſifs d'une taille énorme, qui ont été démembrés des montagnes ; mais cette pierre paroît être d'une eſpèce différente. Elle ne ſemble point avoir été une dépendance de la montagne, mais avoir été créée à part. Elle eſt là dans une ſorte de poſition diagonale, couvrant un eſpace de terrein ſuffiſant pour mettre à l'abri, ſous ſa maſſe, une Compagnie de Cavalerie.

Non loin delà s'élève une colline boiſeuſe, appelée *Caſtle-Cragg*, qui eſt auſſi un objet détaché de la ſcène qui l'entoure. Au ſommet de cette colline étoit autrefois une fortereſſe qu'on croit avoir été bâtie par les Romains, & deſtinée par eux à défendre l'entrée de ce côté. Quand ceux-ci l'eurent abandonnée, elle fut occupée par les Saxons ; & quand le Gouvernement de l'heptarchie eut été détruit, un des Seigneurs de la Maiſon de Derwentwater la donna en propre à l'Abbaye de Furneſs, avec toutes les terres du diſtrict de Bor-

rodale. Les Religieux la gardèrent longtems en état de forteresse ; ce qui est peut-être un fait singulier en ce genre. Mais, comme en ces tems-là les Ecossois faisoient de fréquentes irruptions dans le pays, & venoient jusqu'à cette hauteur dans les terres, les bons Pères avoient jugé à propos de défendre le bien de l'Eglise, d'autant mieux qu'ils avoient de grandes possessions dans le vallon de Borrodale, où étoit un de leurs principaux magasins. Outre les produits des dixmes, ils y amassoient les minéraux précieux du pays, parmi lesquels le sel, qui se formoit dans une des sources de la vallée, n'étoit pas un objet peu important.

Nous avions fait trois ou quatre milles dans ce vallon serpentant, qui, à mesure que nous y avancions, commençoit à prendre un air plus doux & plus riant. Les collines se couvroient de verdure, & les petits recoins du vallon s'ombrageoient de bois. Ceux de ces recoins, qui, auparavant, nous sembloient fermés & resserrés

entre des rochers, s'ouvroient ſous des formes variées, & pluſieurs étoient agréablement entrecoupés de petites hauteurs couvertes de bois, tandis que les bords pierreux de la Derwent commençoient à ſe changer en prairies, point excellentes, à la vérité, mais ſervant de pâturage à quelque bétail, & donnant une teinte agréable de verdure, qui fait comme un contraſte avec la ſcène de rochers dont elle eſt entourée.

Enſuite, nous entrâmes dans cette partie du val, qui eſt appelée *proprement* la vallée de Borrodale, conſiſtant, en grande partie, en terre briſée, & (excepté où la vallée continue ſon *prolongement*) environnée de hautes montagnes, d'où tombent des ruiſſeaux & des torrens ſans nombre, qui, néanmoins, ajoutent peu à l'intérêt de la ſcène, comme objets de beauté pittoreſque.

Dans cette profonde retraite, eſt ſitué le village de Roſthwait, dont les habitans n'ont, en tout tems, que peu de fréquen-

tation avec ceux des lieux voiſins ; mais qui, pendant la moitié de l'année, ſont preſque totalement privés de tout commerce avec les humains.

Là, les Villageois & les Villageoiſes, heureux enfans de l'honnête ſimplicité, jouiſſent de la ſanté du corps, de la paix de l'ame, & du contentement de l'eſprit, au milieu de ce que le citadin efféminé, & blaſé par toutes les jouiſſances factices du luxe, appelleroit le dernier terme de la misère humaine.

Stealing their whole dominion from the waſte :
Repelling winter-blaſts with mud and ſtraw.

Leurs champs ſont arrachés à des déſerts affreux,
Le chaume eſt leur rempart contre un froid rigoureux,
Détrempé dans la vaſe, il s'élève en cabanes.

Leurs portions modiques de terre labourable, & qui ſe refuſe preſque aux efforts du Cultivateur, & leurs moiſſons qui jauniſſent tard, & que détruiſent ſouvent les pluies d'automne, violentes dans ces can-

tons, ne leur produisent qu'à peine une récolte égale à leurs besoins. Leurs bestiaux leur donnent du lait, & la laine de leurs troupeaux des vêtemens ; car le Berger file lui-même ses propres habits. Ils ne connoissent point l'usage de la teinture. La laine des moutons y est naturellement d'un brun roussâtre (1) ; & le Berger & son troupeau sont habillés de même, & également couverts de la livrée simple de la Nature.

Une de leurs plus grandes peines est celle qu'ils ont à se procurer le chauffage. Dans presque tous les autres pays, on le cherche dans des lieux souterrains, ou à la surface de la terre. Ici, les habitans vont le recueillir sur les sommets des montagnes, qui abondant en terres pleines de mousses qu'on trouve rarement dans les

---

Ce fait n'est point particulier à l'Angleterre. Il y a, en quelques parties de l'Auvergne, des moutons de la même couleur, & j'ai vu à Paris beaucoup d'Auvergnats vêtus de cette laine non teinte.

(*Note du Traducteur.*)

vallées, leur fourniſſent une ſorte de tourbe. La difficulté conſiſte à la deſcendre de ces hauteurs immenſes. Pour y réuſſir, ils ont recours à un expédient étrange & dangereux, quoiqu'adopté dans les autres pays de montagnes où la néceſſité en fait une loi. Ils forment leur tourbe en paquets ou bottes qu'ils attachent à des eſpèces de traîneaux. Un homme s'aſſied deſſus, & avec ſon pied dirige la machine dans ſa deſcente le long du précipice. Nous vîmes ſur les côtés des montagnes pluſieurs traces formées par ces traîneaux. Quelques-unes de ces montagnes avoient quatre ou cinq cents pieds de hauteur, & du bas paroiſſoient preſque perpendiculaires.

Après une matinée longue & fatigante, nous fîmes au village de Roſthwait un repas délicieux, dont le laitage & les œufs firent les frais. Ceux à qui de tels mets, dans un pays de montagnes, ne paroîtroient pas ſuffiſans, n'auroient d'autre parti à prendre que de porter avec eux leurs proviſions de bouche.

CHAPITRE XIV.

De Rosthwait, la vallée continue en tirant à l'Orient ; &, reperdant ses traits doux, devient à chaque pas plus sauvage & plus déserte. Après une marche de deux autres milles, nous arrivâmes au village de *Satterhwait*, encore plus retranché entre des montagnes que Rosthwait lui-même. Ici, dans le milieu de l'hiver, le soleil ne luit jamais. A mesure que le printems s'approche, ses rayons commencent à percer sur les montagnes au Midi ; & lorsqu'il est en son méridien, il couvre les tuyaux des cheminées du village. Ce signe radieux annonce le départ des tristes frimats, & avertit le Paysan robuste de retourner aux travaux d'une année nouvelle.

Un peu au-delà de cette scène de désolation, la Derwent, sur les bords de laquelle nous marchions, se précipite le long d'une grande pente entre deux montagnes.

A la chûte de la rivière Lodoar, le plus haut niveau tombe *brusquement* sur le plus bas : ici, les deux niveaux sont unis par une descente *graduée*. Or, les courans suivant le mouvement plus ou moins précipité que leur imprime la terre, la Lodoar forme une chûte perpendiculaire, & la Derwent une en talus. Mais la chûte de la Derwent est plus singulière, & peut-être la seule de cette espèce qui existe dans le pays.

Je ne puis me dispenser de remarquer ici le caractère particulier de ce courant de montagne. Il n'y a peut-être pas en Angleterre une rivière qui subisse dans son cours autant de variétés que celle-ci dans ses scènes. Avant qu'elle entre dans la vallée de Borrodale, nous ignorons par combien de formes sauvages & romantiques elle passe. C'est dans cette vallée que nous commençâmes à la connoître. Son passage à travers ce vuide des montagnes, est marqué par des objets non-seulement grands en eux-mêmes, mais qui produisent rarement ailleurs des combinaisons aussi intéressantes.

De courant de montagne qu'elle étoit, elle prend bientôt un nouveau caractère, & se change en lac, & en cet état étale les merveilles que nous avons admirées naguères.

Sortant delà, elle redevient une rivière; mais bientôt après, elle forme le lac de Bassenthwait, très-différent dans son apparence & ses dimensions de celui de Keswich.

Ensuite, se resserrant encore en rivière, elle prend un caractère entièrement nouveau. Jusqu'à présent elle n'a orné que les scènes désertes & raboteuses de la Nature. Elle les quitte toutes, rochers, lacs, montagnes, & entre dans un pays où tous ses accessoires sont doux & agréables. Entre autres lieux, elle visite les ruines majestueuses & pittoresques du Château de Cockermouth, sur les murs duquel elle passe dans son cours.

Delà elle va se rendre à la mer, où des courans de plus grande importance n'arrivent jamais sous leurs propres noms, toujours perdus dans celui de quelque grande rivière,

tandis que la Derwent, après toutes les ſcènes étonnantes qu'elle a décorées, ajoute à ſes autres beautés celle de devenir un bras de mer.

Dans cette dernière partie de ſon cours, elle paſſe devant Workington-hall, l'une des plus belles & des plus nobles ſituations de tout le pays. Outre ſes bois ſuſpendus & ſes plaines talutées, ce Château eſt remarquable pour avoir été la première priſon de l'infortunée Marie Stuart, après qu'elle eut pris terre dans les Etats de ſa rivale. Ici, la Derwent devient navigable, & forme le meilleur port naturel du Cumberland.

J'ai penſé ſouvent que ſi quelqu'un deſiroit s'amuſer ſingulièrement à voir des ſcènes pittoreſques, la meilleure manière pour le faire avec ſuccès, ſeroit de mettre devant lui une bonne carte de l'Angleterre, & de ſe fourrer dans la tête le cours de toutes les rivières principales du pays. Ces rivières formeroient les grandes lignes qui ſerviroient à diriger ſes excurſions. Il

ſeroit

ſeroit sûr, non-ſeulement de trouver ſur leurs rivages les vues les plus belles, mais d'obtenir auſſi un ſyſtême complet de toutes les ſortes de payſages. Il n'auroit pas beſoin de ſuivre le cours de la rivière, au point de ne pas s'écarter un peu dans les terres pour voir de près une belle ſcène. Ce plan renfermeroit preſque univerſellement les Châteaux & les Abbayes; car la plûpart ſont ſitués ou ſur des rochers, ou ſur des ſommets de montagnes qui projettent ſur les rivières; ou dans des vallons agréables qui y ſont de niveau, & les ont en vue. Il comprendroit, par conſéquent, auſſi les ponts qui font une ſcène d'une eſpèce agréable. Il eſt inutile de parler des montagnes & des lacs. Les premières produiſent les rivières, & les derniers ſont produits par elles. Il contiendroit auſſi les vues des côtés de la mer, dont pluſieurs ſont très-intéreſſantes, lorſque le bras de mer s'ouvre ſur quelque beau rivage formant des détours, avec des vues du pays dans l'éloignement.

J'ai eſſayé une fois d'analyſer la Tamiſe

de cette manière ; mais j'ai été obligé de diviser un sujet si magnifique. A la vérité, il se divisoit naturellement en trois parties : d'Oxford à Windsor, de Windsor à Londres, & de Londres à la mer. Une rivière qui a la majesté de la Tamise, veut être naviguée, au moins dans ses deux plus basses divisions ; mais les rivières d'un ordre inférieur seront mieux examinées dans une excursion le long de leurs rivages.

Nous avons laissé la rivière Derwent dans sa course penchante entre deux montagnes. L'une, qui est celle à l'ombre de laquelle se verse le torrent, est appellée Eaglés-cragg (la cime de l'aigle), parce que ses roches terribles sont la principale demeure d'un grand nombre de ces oiseaux, & semblent être regardées par eux comme une espèce de fort, dont ils ont la possession de tems immémorial. Le commerce des aiglons est considérable en ce pays, où beaucoup de personnes sont curieuses d'en avoir. Les habitans sont très-adroits à les dénicher. Du bas de la roche, ils observent les aires, & par-là, jugeant

de l'âge des aiglons, ils profitent de l'absence du père & de la mère ; & suspendus à des cordes attachées au sommet du roc, ils se laissent glisser en bas avec leur proie. Nous vîmes un de ces aiglons qui venoit d'être pris. Il n'avoit que six semaines, & étoit à peu-près de la grosseur d'une poule d'Inde. Il paroissoit avoir déjà acquis une partie de la férocité de son espèce, & jettoit des cris aigus & violens, lorsqu'on feignoit de vouloir le toucher. Nous vîmes parmi ces montagnes plusieurs gros oiseaux qui franchissoient les airs. Nous les prenions pour des aigles ; mais un de nos compagnons de voyage, qui étoit Naturaliste, nous dit de regarder les plumes de leurs queues. Si elles étoient fourchues, ils étoient, nous dit-il, de l'espèce appellée buzzard : la queue de l'aigle est circulaire.

Dans le nombre des anecdotes que nous apprîmes dans ce pays au sujet des aigles, la suivante nous a paru assez curieuse pour croire que nous devons la rapporter à nos Lecteurs. On vit dans le lointain un aigle qui

fondoit ſur ſa proie, qu'il enleva en montant perpendiculairement dans l'air ; & après avoir paru quelque tems ſtationnaire, on remarqua enfin qu'il deſcendoit dans la même ligne droite, & ſa chûte, en approchant de terre, paroiſſoit accompagnée d'une agitation ſingulière & d'un mouvement tournoyant. On en découvrit bientôt la cauſe ; il tomboit roide mort, & une belette qu'il avoit enlevée dans ſes ſerres, & qui avoit eu l'adreſſe de tuer ſon ennemi dans l'air, ſe mit à courir auſſi-tôt qu'elle eut touché la terre.

Nous avions ſuivi la vallée de Borrodale en tournant à l'Orient juſqu'à la hauteur d'Eaglés-cragg. Elle s'étend auſſi à l'Occident, quoique dans une forme plus coupée & plus bruſque.

Un peu plus loin de ce côté que Eaglés-cragg n'eſt de l'autre, s'élèvent ces montagnes où l'on trouve la fameuſe mine de plomb noire. Je n'ai pu m'empêcher d'éprouver, à la vue de ce lieu, un ſentiment de prédilection pour lui ; & je crois

que tout amateur de pinceau partagera ce ſentiment avec moi, en penſant que c'eſt de ce minéral qu'il tire un des meilleurs inſtrumens de ſon art, le canal le plus libre & le plus prompt de ſes idées. Nous reconnûmes de loin le ſol où eſt la mine, parce qu'il eſt marqué d'une tache jaune peu profonde, provenant du mêlange de l'ocre que jette ſon entrée, & qu'on voit tremblotter en deſcendant le long des côtés de la montagne.

Pendant la ſaiſon périodique de l'exploitation de cette mine (car on ne l'ouvre que tous les ſept ans), les pauvres gens du voiſinage gagnent une ſubſiſtance raiſonnable à ramaſſer les petits morceaux de mine de plomb qui s'échappent à travers les couches les plus groſſières. Ce ſont là des gains que la probité autoriſe. Mais dernièrement, un génie inventif en fraudes, ſe ſervit d'un moyen très-indirect pour ſe procurer une portion de ce riche minéral. Il étoit propriétaire d'une partie de la montagne contigue à la mine. Là, à force de

travail, il creusa un trou de mineur qu'il conduisit en ligne diagonale jusqu'à ce qu'il entrât dans la mine où, avec une secrette joie, il continua pendant quelque tems ses déprédations, sans être découvert. Enfin, cependant il le fut, & on le jugea aux Assises de Carlisle. Le cas étoit singulier, & l'on ne pouvoit produire un jugement qui fût dans l'espèce, que le Législateur n'avoit point prévue. Il sauva sa vie par cette circonstance; mais les propriétaires de la mine furent tranquillisés contre de pareilles entreprises sur leur propriété, à l'avenir, au moyen d'une loi qu'on rendit à cet effet.

Le soleil commençoit à baisser, & il étoit trop tard pour employer du tems à examiner la mine de plus près. D'ailleurs, elle ne promettoit rien de plus intéressant sur le lieu, que de la distance à laquelle nous l'avions vue. Une autre raison nous hâtoit de la quitter. On nous avoit tant vanté les beautés de Watenlath, que nous étions résolus à en aller voir les scènes, de préférence à toute autre.

Watenlath eſt cette ſuite de pays montueux (entouré lui-même de montagnes encore plus hautes), qui s'avançant hardiment, tombe bruſquement du point méridional ſur la vallée de Keſwick. Le courant qui forme la chûte de Lodoar, orne d'abord les ſcènes de Watenlath.

« Quel eſt le chemin de Watenlath » ? dit une perſonne de notre compagnie à un Payſan, comme nous ſortions de la vallée de Borrodale. « De ce côté là », dit-il, en montrant une montagne élevée & plus roide que le toît d'une maiſon.

Pour ceux qui ſont accoutumés avec les montagnes, ces ſauts perpendiculaires peuvent être amuſans ; mais, pour nous dont les idées étoient moins élevées, ils nous ont paru un peu ſinguliers. Et cependant, il y a peu de courage à trouver difficile de paſſer dans un chemin que les femmes du pays, à ce qu'on nous a aſſuré, montent à cheval avec leurs paniers d'œufs & de beurre, & par où elles s'en retournent de nuit. Aller en montant, & fixant

les yeux ſur les objets qui étoient devant nous, n'étoit pas de quoi nous donner des vertiges, mais on pouvoit en gagner aiſément à regarder en arrière ſur le chemin qu'on avoit fait, ſur-tout en voyant nos compagnons au-deſſous de nous qui paroiſſoient ſe coller à la pente de la montagne, & les poitrails & les flancs des chevaux palpitans, qui tiroient pour gravir un paſſage ſi eſcarpé, qu'on eût dit que le moindre faux pas nous auroit entraînés au fond, en roulant quelques centaines de toiſes.

Nous avions une autre crainte; c'étoit de nous égarer. Si un brouillard, même foible, eût ſoudainement couvert la montagne, ce qui arrive aſſez ſouvent, nous aurions pu errer toute la nuit; car nous n'avions pas eu la précaution de prendre un guide. Nous nous apperçûmes que nous avions mal poſé la queſtion, en demandant au payſan le *chemin* de Watenlath. Nous aurions dû plutôt nous informer en quelle *direction* nous devions le

chercher. Car de *chemin*, il n'y en avoit point, excepté de tems en tems un ſentier mal marqué, qui, s'écartant lui-même, ne pouvoit, par conſéquent, ſervir qu'à nous abuſer. Les habitans du pays prennent peu garde aux *ſentiers* ; ils traverſent ces déſerts à l'aide de limites ; mais nous ne les connoiſſions pas.

Enfin, cependant, après une marche pénible & perpendiculaire de près de deux milles, & plus d'une pauſe pour reprendre haleine, ce dont nos chevaux avoient beſoin, nous arrivâmes au ſommet. Là, nous nous attendions du moins à être dédommagés par une perſpective agréable du pays d'alentour ; mais en cela encore, nous fûmes trompés. Nous nous trouvâmes au milieu d'une fondrière, ayant autour de nous des terres encore plus élevées ; de ſorte qu'après toutes nos fatigues, nous n'avions ſous les yeux qu'un déſert mépriſable & circonſcrit.

Nous n'avions plus alors qu'à chercher à nous tirer le plutôt que nous pourrions

de cette ſcène déſagréable ; ce qui n'étoit pas une affaire fort difficile. Une deſcente aiſée & courte du côté oppoſé de la montagne nous fit arriver promptement dans Watenlath. Là, nos peines furent payées avec uſure. Nous entrâmes dans une ſcène, qui, pour la beauté & la magnificence, égaloit & ſurpaſſoit peut-être tout ce que nous avions vu juſqu'alors.

Le premier objet qui frappa nos regards, étoit un petit lac d'environ deux milles de circonférence, à travers lequel coule la rivière de Lodoar, & qui, après un cours de trois mille de plus, forme cette ſuperbe caſcade que nous avions vue le matin à l'embouchure de Derwentwater.

Les acceſſoires de cette rivière, depuis le lac de Watenlath juſqu'à ſa chûte, compoſent cette ſcène que nous étions venu chercher ici.

C'eſt un vallon ſi reſſerré, qu'il n'a guère de place que ce qu'il en faut pour le lit de la rivière, & un petit ſentier à côté, tandis que les montagnes des deux

côtés ſont ſi perpendiculaires, que leurs ſommets ſont à peine plus éloignés les uns des autres que leurs baſes. C'étoit une idée neuve qui s'offroit à nous Nousavions vu pluſieurs montagnes ſuſpendues aux flancs des vallons ; mais nous trouver claquemurés dans un eſpace de près de trois milles, dans une brêche formée de rochers crevaſſés (car c'étoit en effet l'idée que la ſcène actuelle faiſoit naître en nous), c'étoit une ſituation d'un nouveau genre, quoique depuis deux ou trois jours, nous fuſſions des habitans des montagnes.

La figure de ce vallon étoit fort différente de la vallée de Borrodale. L'une nous avoit conduits par un chemin qui alloit en ſerpentant : l'autre eſt preſque une perſpective. Chacun de ces deux objets a un mode différent de majeſté. La vallée de Borrodale a plus de variété ; mais la ſcène de ce vallon eſt certainement la plus majeſtueuſe. Le tout eſt uniquement un grand effort. Pour l'étendue, elle le cède, à la vérité, à la perſpective qu'on

a à l'entrée dans le Cumberland. Ce n'eſt pas un *tout* ſi vaſte ; mais étant reſſerrée dans un plus petit eſpace, on en examine les bornes avec plus de facilité : & à l'égard de la nobleſſe & de la variété des différens *objets* qui l'ornent, elle ne perd rien par une comparaiſon avec l'autre. Tandis que nous étions *ſous* les rochers terribles des côtés, ils étoient trop près pour être bien vus : leurs traits durs ont beſoin d'être adoucis, mais nous les voyions ici par ordre dans toute leur nobleſſe, tant en *perſpective* qu'en *vue-arrière.* On pourroit ſuivre, dans toute cette ſcène, non-ſeulement le deſſin & la compoſition, mais même tous les coups du crayon de la Nature ; chacun des rocs fracturés, chacun des arbriſſeaux qui la paroient à la portée de l'œil, chaque touche étoit ſi négligée, & cependant ſi déterminée dans ſes effets ! La ſcène étoit d'une irrégularité ſauvage, & néanmoins tout y concouroit à produire un heureux enſemble.

Lorſque nous fûmes arrivés à l'extrémité

du vallon, la majeſté de la ſcène s'accrut. Elle s'ouvrit en un amphithéâtre dont l'aire étoit reſſerré, ainſi que le vallon qui y conduiſoit. Il contenoit à peine un mille en circonférence; mais les montagnes qui le ceignoient étoient nobles & ſuperbes.

Dans la plupart des ſcènes qui avoient frappé nos yeux, nous avions été réduits à chercher le contraſte dans les différens modes de déſolation; mais ici la ſtérilité étoit contraſtée avec toutes les teintes de la végétation. Les montagnes en front & à la gauche, étoient couvertes de bois qui leur faiſoit un manteau du ſommet à la baſe. Celles de la droite étoient ſtériles, & néanmoins coupées avec tant de variété, qu'en elles-mêmes elles offroient un contraſte. Nous admirons les ruines d'un amphithéâtre romain; mais que ſont les ouvrages les plus magnifiques de l'art, comparés avec un amphithéâtre tel que celui-ci? Quand on apporteroit en ce vallon le fameux coloſſe de Rhodes, & qu'on le placeroit dans cette aire, la grandeur de

l'idée feroit perdue ; & cette merveille du monde, toute admirable qu'elle étoit au gré des anciens, décheoiroit jufqu'à n'être plus qu'un *ornement* de la fcène.

A l'entrée de l'amphithéâtre, un autre brillant torrent de montagne fe joint à la rivière Lodoar, venant du côté de l'Orient, & ajoute à la grandeur de fon canal. Alors, avec une vélocité nouvelle, il court avec le plus grand degré de rapidité dans le vallon qui à chaque pas prend une pente plus marquée ; & fe précipitant à travers l'épaiffeur des bois qui terminent la fcène, difparoît. Après que l'œil l'a perdu, l'imagination fuit encore fes progrès. On entend fes rugiffemens dans ces bois, où l'on devine fans peine qu'il éprouve quelque grande convulfion ; mais les paffages font fermés. Les rochers & les buiffons impraticables forment un voile à la vue, & oppofent un rideau au fpectateur curieux.

Cependant, nous avions été derrière le rideau, & favions précifément que nous étions en ce moment fur le fommet de la

chûte de Lodoar ; mais l'imagination de quiconque l'eût ignoré, auroit été à ce bruit en ſuſpens & brûlant de l'impatience du deſir. La grandeur du ſon annonçoit la dignité de ſa chûte, & ſon œil auroit été avide de jouir d'un effet dont ſon oreille ne lui expliquoit point aſſez la cauſe.

Quoique nous euſſions vu d'en-bas la chûte de Lodoar, nous eûmes la curioſité de voir comment elle paroiſſoit du ſommet ; & deſcendant de cheval, nous tâchâmes, en tournant autour des buiſſons & nous collant aux projections des rochers, de jetter un coup d'œil rapide & mal aſſuré dans le fond de l'abîme. Il n'y avoit dans ce ſpectacle rien de pittoreſque ; mais il y avoit quelque choſe d'infiniment majeſtueux. Nous nous trouvions alors au-deſſus de ces deux joues de l'ouverture par laquelle l'eau ſe fraye un paſſage, & qui, vues du bas le matin, nous avoient ſemblé s'élever à une immenſe hauteur comme deux tours, & étoient les parties les plus intéreſſantes de la ſcène. Mais au milieu de

la grandeur des objets qui les environnoient ici, elles étoient entièrement perdues, & reſſembloient à peine à de petites verrues ſur ces vaſtes membres de la Nature auxquels elles adhéroient.

Dans notre paſſage au travers de la vallée de Watenlath, nous trouvâmes pluſieurs fragmens de rochers où les différentes couches conſtituantes étoient très-fortement marquées. En quelques-uns, elles n'auroient pu être formées plus régulièrement par la règle & le ciſeau; & dans quelques autres dont les élémens avoient détruit les contours les plus doux, il reſtoit des moulures imitant la corniche, & qui égaloient en perfection ce que l'art peut produire en ce genre.

Après avoir contemplé toute cette ſcène, & le jour commençant à baiſſer, nous crûmes qu'il étoit tems de mettre des bornes à notre curioſité & de retourner à Keſwick, d'où nous étions à peu-près à quatre milles. Le matin, nous étions venus à cheval en

côtoyant

côtoyant le lac ; mais comme nous nous trouvions à préſent ſur les terres d'en haut, nous fûmes obligés de décrire un cercle autour des montagnes.

Ces terreins déſolés contiennent fort peu d'habitans. Nous avons entendu parler d'un projet d'y mettre des chèvres, dans l'intention de rendre Keſwick auſſi fameux pour le petit lait que le ſont pluſieurs parties des montagnes de l'Ecoſſe. Dans quelques endroits, à la vérité, où il y a des bois de quelque valeur, ces animaux pourroient être de dangereux hôtes ; mais dans pluſieurs autres, les côtés nus & eſcarpés des collines ne ſembloient propres à aucun autre uſage qu'à leur fournir une pâture. Il croît quelquefois de petites touffes d'herbages de tout côté, parmi les rochers qui ſont inacceſſibles à toute autre eſpèce de bétail. Le mouton même ne pourroit tenir pied ſur ces hauteurs à pic. Tout ce pâturage, par conſéquent, eſt perdu, faute de chèvres pour le brouter.

Confidéré fous un jour pittorefque, il n'y a point d'ornement mieux adapté à un pays montagneux & de rochers, que cet animal. Sa couleur eft belle (principalement quand elle eft d'une teinte un peu foncée), & les différences des tons de couleurs jouent quelquefois l'une dans l'autre avec une grande harmonie. Mais, parmi ces animaux (comme dans toutes les autres efpèces), le pie eft le plus défagréable à l'œil, parce que les couleurs oppofées tombent à plat l'une fur l'autre fans gradation de teintes.

De plus, la *velure* du bouc eft auffi belle que les couleurs dont il eft orné. Ses poils pendent autour de lui avec cette profufion de négligence aifée que le pinceau cherche à imiter.

Ses mouvemens font encore plus agréables. C'eft ajouter à l'horreur de la fcène, que de montrer cet animal broutant fur l'efcarpement d'un rocher à pic, ou fufpendu au bord d'un précipice en faillie. On croiroit que Virgile a pris plaifir à re-

garder ces attitudes de terreur, à en juger par ces vers :

Ite, capellæ ;
Non ego vos poſthac, viridi projectus in antro,
Dumosâ pendere procul de rupe videbo (1).

---

(1) Adieu, chèvres : je n'irai plus déſormais, le corps penché en avant dans un antre de verdure, vous voir de loin ſuſpendus à la roche buiſſonneuſe.



CHAPITRE XV.

DANS notre route en allant à Borrodale, nous avions traversé les parties orientale & méridionale de ce pays montueux qui borne le lac de Derwent. Notre objet dans l'excursion actuelle, étoit de visiter les parties à l'Occident.

En sortant de Keswick, nous montâmes les collines au Nord-Ouest du lac, & entrâmes de l'autre côté dans le vallon de Newlands, que nous traversâmes dans toute son étendue. C'étoit une scène charmante, toute différente des vallées sauvages que nous avions vues jusques-là. En général, les montagnes de ce côté du lac ont des formes plus douces que celles du côté de l'Orient & du Midi. Les *basses* terres participent de la douceur de traits des hauteurs. Les vallées de montagnes que nous avions trouvées jusques à ce moment, étoient désertes, hérissées de rochers, & offroient la

désolation. Mais ici, rien ne respiroit la terreur. Le vallon de Newlands, au contraire, étoit paré de toutes les beautés de la Nature créatrice. Nous la parcourions à travers des bosquets qui étoient quelquefois percés, & quelquefois serrés & épais; & un courant de lumière brillante, accessoire ordinaire de ces vallons, nous accompagnoit tout le long de cette scène.

Après en avoir été enchantés pendant un espace de trois milles, nous arrivâmes à un autre vallon, ou plutôt à un recoin de montagne, nommé le vallon de Gascadale. Je l'appelle un recoin, parce qu'il prit bientôt fin au pied d'une montagne qui le traverse, & ne laisse point d'autre issue. Au lieu donc d'entrer dans le village de Gascadale, nous fûmes obligés de gravir la colline qui forme un de ses côtés, & du sommet nous découvrîmes ce village & plusieurs autres recoins de montagnes, qui tous partagent plus ou moins de la douceur des terres élevées du voisinage, dont quelques-unes étoient évidées &

échancrées, & de figures très-magnifiques, auxquelles il ne manquoit que des arbres, pour en faire un ſpectacle délicieux.

Le vallon de Gaſcadale n'auroit eu à nos yeux rien de recommandable, ſans la nouveauté. La ſcène entièrement neuve dans ce pays raboteux, étoit formée d'une retraite de montagnes profonde, environnée de tous côtés, excepté à l'entrée, par des collines douces en pente, qui ne ſont ornées, à la vérité, ni de bois, ni de rochers, ni de terre briſée, mais qui s'étendent, dans toute leur ſurface, avec la plus parfaite régularité. Nous nous rappellions à peine d'avoir vu en aucun ſite, la Nature auſſi complettement uniforme dans ſes opérations. Au commencement de ce recoin eſt une grande caſcade. Nous n'avons pas préjugé que ce fût un objet d'une beauté conſidérable, parce que nous voyions qu'elle étoit probablement dénuée de tout accompagnement; mais ſa pauvreté étoit couverte d'un voile. Les nuages qui s'aſſembloient ſur les montagnes &

alloient balayer l'air le long des vallées, commençoient à intercepter nos regards. Tout étoit enveloppé de l'obſcurité des ténèbres. Lorſque nous fûmes arrivés au haut de la caſcade, nous ne pûmes qu'ouir le rugiſſement du torrent; mais il nous fut impoſſible d'en rien découvrir, quoique aucun objet ne s'interposât. Tout le vallon de Gaſcadale étoit couvert d'une fumée ſemblable à la vapeur qui s'exhale d'une chaudière d'eau bouillante; & nous n'en prîmes quelques idées qu'à la dérobée, à meſure que le volume des nuages ſe raréfioit par intervalles, & rendoit à l'air ſa pureté.

Mais ce que nous perdions d'un côté par la groſſièreté de l'atmoſphère, nous le regagnâmes d'un autre. Quoiqu'il ſoit aſſez probable qu'il y avoit quelques objets obſcurcis qui nous euſſent fait plaiſir à voir, il ne l'eſt pas moins que nous aurions auſſi apperçu des traits défavorables, qui, dans la circonſtance, étoient adoucis & rendus agréables à l'œil. A la vérité,

la teinte de brouillard bleu étoit, en général, couchée à trop grands coups de pinceau. La face de la Nature étoit plutôt effacée que dans l'ombre. Toute la ſcène étoit dans cet état que Thomſon décrit ſi bien dans le paſſage ſuivant :

No more the mountain fills the eye
With great variety; but in a night
Of gathering vapour, from the baffled ſenſe,
Sinks dark and dreary. Thence expanding wide
The huge dusk gradual, ſwallows up the plain.
Vanish the woods. The dim ſeen river ſeems
Sullen and ſlow to rowl the miſty wave.

La colline, à préſent, & ſolitaire & nue,
De ſes variétés ne charme plus la vue.
Les vapeurs s'amaſſant, montrent au ſens trompé
Le ſommet obſcurci, qui fuit épouvanté.
Les ombres, par degrés, s'étendent ſur la plaine :
Les bois ont diſparu. La lumière incertaine,
Fait voir lugubre & lent le cours du doux ruiſſeau,
Qui change en vils brouillards le cryſtal de ſon eau.

Au nombre des magnifiques apparences des brouillards & des vapeurs, on ne doit point oublier d'obſerver leur *diſparution graduelle.* Un payſage, vu dans un brouillard qui ſe diſſipe, offre une variété éton-

nante de couleurs & de teintes, à mesure qu'il passe par les différens degrés d'obscurité pour arriver à une entière splendeur.

Il y a aussi une grande beauté dans un brouillard qui *s'éclaircit tout-à-coup partiellement*, comme cela arrive fréquemment, & présente quelque partie éloignée du paysage dans un grand éclat de lumière, tandis que toutes les parties environnantes sont encore dans l'obscurité. Le rideau, alors, n'est pas entièrement levé : il ne l'est que dans un point qui nous découvre quelque bel objet, qui, souvent, ne fait que passer devant nos yeux ; car quelquefois, tandis que nous l'admirons, la toile se baisse encore, & nous laisse ce desir ardent du regret qu'inspire une vue agréable dont on se voit soudainement privé. Les sommets de Gascadale nous fournirent des idées magnifiques de ce genre. Quoique les montagnes autour de nous & les vallons du voisinage fussent tous comme ensevelis dans l'atmosphère sombre des nuages & des vapeurs, nous découvrions,

néanmoins, comme à la dérobée, à travers leurs confins les moins obscurcis, la vallée de Keswick dans le lointain, environné de sérénité & éclairé des rayons du soleil couchant.

La montagne sur laquelle nous passâmes est appelée en langue ou patois du pays, un *hawse* (petit cable), ou barrière élevée entre un district & un autre, le vallon étant fermé & n'ayant point d'autre issue. Ce *hawse*, quoique moins roide que la montagne que nous gravîmes pour aller à Watenlath, étoit beaucoup plus long à monter, & dans quelques parties, nous conduisoit près des bords des précipices; mais comme nous étions entourés de brouillards, nous ne quittions pas le sentier, de sorte que s'il y avoit du danger, nous l'apperçûmes rarement.

Comme nous commencions à descendre, nous respirions un air pur, & le paysage s'ouvrit devant nous. C'étoit une scène qui ne ressembloit à rien de ce que nous avions vu, mais qui étoit, pour parler

comme les Botaniſtes, une *variété de la même famille*, & qui répondoit parfaitement au caractère du pays que nous traverſions. Trois montagnes larges, talutant l'une dans l'autre, formoient une vallée tripartite avec un point central. La ſurface de chaque montagne étoit unie juſqu'au ſommet, excepté de tems en tems quelques groſſes pierres qu'on y voyoit éparſes. Quelques-unes étoient fixées dans le ſol, mais aucune ne méritoit la dénomination de rocher. Au travers de deux des diviſions de cette vallée, couloient différens courans d'eau, tous auſſi peu ornés de bois & auſſi ſimples que les montagnes qu'ils ſéparoient. Ces ruiſſeaux s'uniſſant au centre, en formoient un troiſième. Le tout faiſoit une ſcène d'un genre ſingulier & nouveau, mais qui n'étoit ni intéreſſant ni pittoreſque.

Ces montagnes toutes unies, quoique peu précieuſes pour l'œil du Peintre, ſont toutefois de grandes ſources de richeſſes. Ce ſont des pépinières de troupeaux qui

ſe nourriſſent & s'engraiſſent dans ces vallées.

Mais la vie d'un Berger, en ce pays-ci, n'eſt pas celle d'un Berger de l'Arcadie. Son métier l'expoſe à bien des fatigues, ſur-tout pendant l'hiver, tems où il eſt ſouvent obligé de garder ſes moutons ſur le côté triſte & froid d'une montagne; ce qui l'engage dans beaucoup de veilles pénibles. Et lorſque les côteaux ſont couverts de neige, ce qui arrive très-fréquemment, ſon emploi devient alors extrêmement dangereux. Il voit quelquefois une partie de ſon troupeau englouti par la neige; & pour l'en retirer, il eſt ſouvent réduit à la néceſſité d'expoſer ſa vie.

Après avoir tourné environ deux milles en côtoyant une de ces montagnes unies, nous nous trouvâmes tout-à-coup dans une ſuperbe vallée appelée la vallée de Butermer, dont l'extrémité étoit ornée par un lac du même nom.

Ce lac eſt petit : il n'a qu'environ un mille & demi de long ſur un demi-mille

de large. Sa forme eſt oblongue, faiſant à un bout le tour d'un promontoire boiſeux. Mais le tournant eſt un peu forcé, & en quelques points il décrit un angle trop aigu. C'eſt une de ces lignes qui, vue d'un bateau (1), auroit un meilleur effet. Un point viſuel plus bas adouciroit ſa briſure bruſque. Il y a auſſi des parties où les lignes de ce lac ſont un peu trop quarrées. Quoi qu'il en ſoit, la ſcène qui l'environne eſt ſuperbe & majeſtueuſe.

Sur la rive Occidentale du lac, une longue ſuite de déclivité montueuſe s'étend d'un bout à l'autre, tombant par-tout avec précipitation dans le lac : du moins, tel étoit l'effet produit ſur la rétine, quoique, ſur le lieu, on verroit peut-être une étroite prairie s'étendre de la baſe de la montagne juſqu'au bord du canal, comme nous l'avons reconnu à Keſwick. Nous ne pûmes juger avec quelque degré de préciſion de la ligne de cette montagne

---

(1) Voyez Chapitre VII, au commencement.

depuis ſon ſommet, parce qu'il étoit alors en partie caché dans les nuages.

Le rivage Oriental du lac eſt couvert de bois, & contraſte heureuſement avec le rivage oppoſé. Mais ce bois eſt d'une eſpèce qu'on coupe périodiquement, & il n'étoit point encore tout-à-fait crû lorſque nous le vîmes.

Auprès de l'extrémité inférieure de ce lac, eſt la caſcade la plus haute que nous euſſions jamais vue. Je crois qu'elle ne tombe pas de moins de trois ou quatre cens verges (1). Mais ce n'eſt point un bel objet, parce qu'il eſt dénué d'acceſſoires, & ne paroît de loin que comme un long ruban blanc qui coupe la montagne en deux. Néanmoins, quoique changé ainſi par la diſtance, & réduit au ſilence & à l'immobilité apparente, lorſqu'on ſait qu'il eſt accompagné d'un grand bruit & d'un vif mouvement, il offre à l'imagina-

(1) La verge angloiſe eſt de trois pieds anglois, c'eſt-à-dire d'environ deux pieds neuf pouces de France.

tion une idée de grandeur. Les habitans du pays, par allusion à la blancheur de son écume, l'appellent *sour-milk-force* (force de lait aigri).

La vallée de Butermer est un peu resserrée dans la partie qu'occupe le lac. Au-dessous, elle s'étend considérablement ; mais notre route nous conduisit d'abord au-dessus pour y chercher quelques montagnes escarpées qu'on croit être les plus hauts précipices qu'il y ait dans le pays. Ces scènes, connues sous le nom de *Gatesgarthdale*, s'ouvrent à l'embouchure du lac.

Ici, nous trouvâmes deux vallons formés par une montagne de chaque côté, & une autre au milieu. Le vallon à droite étoit bientôt fermé par un *hawse* : celui à la gauche conduisoit directement aux scènes que nous cherchions.

La transition est, ici, tout-à-fait brusque, contre la méthode ordinaire de la Nature. Nous avions voyagé tout le matin parmi des montagnes parfaitement unies & cou-

vertes de bruyère verte, & nous nous trouvions tout-à-coup transportés dans des cimes, des rochers & des précipices aussi sauvages & aussi hideux que nous en eussions jamais rencontré.

Gatesgarthdale, où nous entrâmes bientôt est, en vérité, une scène tout-à-fait effroyable. Comme tous les vallons où nous avions passé, il avoit un caractère particulier. Ses traits étoient à lui. Il n'offroit point une perspective, comme le vallon de Watenlath, & n'avoit point non plus les détours brusques du vallon de Borrodale; mais il tournoit lentement & d'une manière solemnelle, dans un grand segment. Il étoit aussi plus large que les deux autres, ayant au moins un huitième de mille en travers, distance qui y est observée presque par-tout avec uniformité; les montagnes escarpées qui l'entourent gardant leur ligne de direction avec une grande régularité, ou, du-moins, ne poussant jamais au-dehors par des projections violentes.

L'aire de ce vallon, en général, est



Tom. II. Pag. 336.

concave. Les côtés en font presque perpendiculaires, & formés d'une espèce de roc cassé de la nature de cime, dont les ruines jonchent par-tout le vallon, & ajoutent encore à l'idée de désolation que son aspect fait naître.

La rivière qui le traverse, & qui fournit au lac la majeure partie de ses eaux, est aussi sauvage que le vallon même. Il n'a pour rives que les fragmens des rochers, pour lit qu'un canal composé de couches de roche, au travers duquel l'eau a creusé son chemin. Son canal est formé, aussi-bien que ses bords de pierres & de fragmens détachés qui brisent le courant & le divisent en une suite de mascarets féroces & impétueux.

Un courant d'eau, source naturelle de l'abondance, est, peut-être, lorsqu'on le voit sans l'accompagnement de la verdure, l'emblême le plus expressif de la désolation. Il donne à entendre que le sol est d'une si grande stérilité, que même la source première de toutes richesses est incapable d'y

rien produire. Tout le vallon, en effet, ſe réunit à inſpirer la même idée d'horreur. La Nature, cette mere fertile qui, dans tous les points de ſon vaſte théâtre, fait ſans relâche les plus grands efforts pour animer toute la création de ce globe, n'a pu ici produire le moindre germe.

A meſure que nous avançions, la majeſté du vallon s'augmentoit. On nous avoit promis que nous trouverions en cette partie les précipices les plus hauts du pays. Une annonce ſi pompeuſe eſt généralement ſuivie du *déſapointement ;* mais cette fois, du-moins, un grand eſpoir fut réaliſé. Il reſtoit cependant encore à l'imagination de quoi s'exercer. Nous trouvâmes les ſommets des montagnes ſi obſcurcis par les nuages qui les couvroient, que nous ne pouvions former de leur degré d'élévation qu'une eſtime fort imparfaite. Notre guide nous dit que notre vue ne pouvoit aller qu'à la moitié de leur hauteur, ce que nous refusâmes, toutefois, de croire d'après les obſervations que nous étions en état de

faire, parce que les nuages dans des intervalles courts, flottoient par-delà & découvroient en quelques endroits les formes ombrées des cimes. Quoi qu'il en soit, ces montagnes sont certainement d'une élévation extraordinaire; & l'obscurité dont elles étoient enveloppées nous fournit une nouvelle explication du texte majestueux de ces idées que font naître les ténèbres. « Les » images confuses, obscures, incertaines » (observe très-justement M. Burke), ont » sur l'imagination plus de cette force qui » produit les grandes passions, que les » images plus claires & plus déterminées; » car l'ame a peine à se laisser frapper de » l'idée de *grandeur* & de *majesté* par un ob- » jet qui n'approche pas en quelque ma- » nière de *l'infini*, effet qui ne peut résul- » ter que d'un objet dont nous sommes » incapables de voir les bornes. Or, voir » un objet indistinctement, & en apper- » cevoir les limites & les points, c'est une » même chose. Une idée claire n'est donc,

» en d'autres termes, qu'une idée mesquine
» & sans force (1).

Le milieu de ce vallon est orné par une montagne escarpée, comme presque tous les vallons le sont ici dans quelque partie. Sur le sommet de cette montagne est assis un fragment de rocher qui ressemble, pour parler la langue d'Ossian, à la *pierre de la Puissance*, figure de la Divinité farouche de la désolation, à qui la scène est consacrée.

Ce vallon n'a pas plus de six milles de longueur, depuis la mine de crayon noir; & en suivant son cours, nous y aurions retourné.

Après avoir parcouru environ trois milles dans cette scène épouvantable, & examiné,

---

(1) Traité du Sublime & du Beau. Part. II, Sect. IV. Les prémices sont vrais, mais la bonne logique réclamera toujours contre la conséquence qu'on en déduit. Si elle étoit juste, les mauvais Raisonneurs auroient assurément beau jeu. Feu M. de Voltaire auroit dit, sans doute, que les Anglois jugent *Shakespear* d'après ce principe.

(*Note du Traducteur.*)

autant qu'il étoit en notre pouvoir, les enclos hardis qui la renferment, nous retournâmes par le même chemin que nous étions venus, filant le long du vallon, & bordant la côte orientale du lac, jusqu'à la noire sortie du vallon. Là, nous entrâmes dans un pays tout différent de celui que nous venions de quitter.

La vallée de Butermer qui s'étend à plusieurs milles au-dessous du lac, est large, variée, pleine de terreins hauts & creux, couverte de bois en quelques parties, bien habitée dans plusieurs, fertile & très-abondante dans sa totalité.

Ici, nous trouvâmes un village où nous fîmes à l'ordinaire un somptueux repas composé d'œufs & de laitage; & l'air sain & joyeux peint sur les visages de tous les habitans, nous confirma mieux que jamais dans l'opinion que les vrais besoins de la vie ont reçu de la bienfaisante Nature des limites plus étroites qu'on ne pense.

Fin du Tome premier.

